

Ostrá, Růžena

**Le champ conceptuel du travail dans les langues romanes :
domaines français, espagnol et roumain**

Études romanes de Brno. 1967, vol. 3, iss. 1, pp. 7-84

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113390>

Access Date: 04. 12. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

LE CHAMP CONCEPTUEL DU TRAVAIL DANS LES LANGUES ROMANES

Domaines français, espagnol et roumain

RÚZENA OSTRÁ

I

Dans le présent ouvrage, nous nous proposons d'entreprendre une étude comparative du champ conceptuel du travail dans les langues roumaine, française et espagnole. Si l'utilité s'en présente, nous comptons avoir recours aussi à la langue tchèque car, pour certains problèmes, elle pourra, en sa qualité de langue non-romane, mieux servir de terme de comparaison là où la ressemblance trop grande entre les langues-soeurs empêcherait la comparaison.

Notre travail est une étude de lexicologie synchronique. Il a pour but de décrire l'état du champ indiqué dans les langues étudiées à leur stade de développement contemporain, c'est-à-dire au 20^e siècle.

Avant d'aborder notre sujet, nous essaierons de définir sa place dans l'ensemble des recherches sémantiques concernant le lexique, ainsi que dans l'ensemble de la linguistique romane comparée, de définir et de justifier la méthode que nous y comptons appliquer.

En entreprenant notre examen du champ conceptuel du travail, nous voudrions nous joindre aux recherches sémantiques qui s'efforcent de connaître la structure du lexique. C'est là une tâche dont la réalisation est généralement reconnue comme l'une des fins fondamentales des recherches consacrées à la sémantique lexicale. Mais, en même temps, on se pose la question s'il est possible de soumettre à un examen structural un phénomène si faiblement structuré qu'est le lexique. On va jusqu'à douter de l'existence d'une structure quelconque dans le lexique. Cela s'explique, d'une part, par la multiplicité des rapports existant parmi les unités lexicales qui embrouille et voile les structures élémentaires qui le constituent; d'autre part, ce scepticisme s'explique par le fait que l'on n'a pas réussi à trouver une méthode satisfaisante pour l'examen structural du lexique. Les méthodes d'analyse structurale, élaborées pour la phonologie et pour la grammaire où elles ont fait leurs preuves, ne semblent pas pouvoir convenir au traitement structural du lexique car elles n'apportent pas de résultats immédiats et définitifs.

Il ne faut pas oublier que, dans le domaine de l'analyse structurale du lexique, presque tout est à faire. Le lexique est, de ce point de vue, un terrain vierge. Jusqu'à l'apparition de la théorie des champs, personne ne s'est occupé à l'étudier de façon structurale. Aussi voit-on que, jusqu'à présent, on n'a même pas établi de quelle nature seraient les structures lexicales élémentaires. En grammaire, au contraire, les structuralistes ont affaire à des systèmes plus ou moins connus, dont l'agencement n'a pas été envisagé de façon juste, mais que l'on

avait définis depuis longtemps. Pour cette raison, la grammaire structurale ne fait dans certains cas que d'organiser d'une manière nouvelle les faits déjà connus.

Parmi les méthodes dont on s'est servi jusqu'à présent en étudiant le lexique, nous signalerons notamment celle des champs linguistiques parce que nous la jugeons appropriée à l'examen structural du lexique.

La théorie des champs linguistiques qui est née, en principe, de la conscience des linguistes qu'il existe, entre les mots, des relations mutuelles de différents genres. Elle a commencé à se constituer au commencement de notre siècle. Différentes étapes de son élaboration sont liées aux noms d'éminents théoriciens de la langue et elles représentent des échelons sur la voie de l'effort visant la connaissance de la structure du lexique. Dans l'introduction à son livre „Le champ conceptuel de la beauté en français moderne“,¹ M. Ducháček donne un aperçu fourni de l'histoire de cette méthode qui, en dépit des défauts et des lacunes qu'on lui reproche,² est la seule à avoir apporté quelque lumière au problème de la structure du lexique.

La théorie des champs linguistiques n'est pas, on le sait, une théorie unique. On peut même dire qu'elle présente autant de variétés combien elle a d'adeptes. Cela tient, entre autres choses, au fait que les rapports associatifs reliant les mots les uns avec les autres sont de différentes sortes (morphologiques, syntaxiques, notionnels) et que, même dans le cadre de l'une de ces catégories d'associations, les rapports entre les mots peuvent présenter des modalités bien différentes. Il est tout naturel que chacun voit le système lexical à travers les particularités propres à la catégorie des rapports lexicaux qu'il étudie.³

La théorie des champs linguistiques a trouvé des adeptes aussi en Tchécoslovaquie. Nous citerons de nouveau M. Ducháček qui, ayant consacré plusieurs travaux aux problèmes du système en lexique et à d'autres questions de la sémantique, a élaboré sa propre conception des champs linguistiques. Il l'a exposée de façon la plus détaillée dans son remarquable travail déjà cité.

M. Ducháček distingue deux types de champs linguistiques: ceux d'abord qui, groupés autour d'un mot, sont constitués en fonction de la forme de ce dernier (champs de rapports morphologiques ou syntaxiques par exemple)⁴ — les champs linguistiques de mots et, ensuite, les champs linguistiques d'idées organisés en fonction de la signification, du contenu sémantique de mots. Les champs concep-

¹ Opera universitatis brunensis vol. 71, Praha 1960, pp. 5—19.

² Cf. par exemple Ul. Ricken, „Gelehrter“ und „Wissenschaft“ im Französischen, Berlin 1961.

³ Ainsi par exemple W. Porzig considère le système lexical à travers le „champ sémantique“ qui serait constitué (cf. „Wesenhafte Bedeutungsbeziehungen“, Beiträge zur deutschen Sprache und Literatur 58, 1934, pp. 70—97, et *Das Wunder der Sprache*, Bern, Francke 1950) en fonction des liens sémantico-syntaxiques existant entre les mots. G. Matoré et d'autres lexicologues français par contre étudient dans le lexique l'influence des faits sociaux en examinant l'unité lexicale telle qu'elle se présente du point de la conscience sociale de l'époque donnée. Inutile d'insister que les différences du point de vue adopté par chacune de ces méthodes ne peuvent ne pas se traduire dans les conceptions que l'on formule sur la structure du lexique et dans le choix d'un „élément organisatoire“ éventuel.

⁴ Mlle E. Spitzová a dernièrement publié un intéressant article consacré à l'étude des champs syntagmatiques. Il s'agit de „El campo sintáctico del substantivo hombre en el español moderno“, *Études romanes de Brno I*, Opera universitatis brunensis vol. 100, Praha 1965, pp. 189—212.

tuels dont l'étude est l'objet du présent travail appartiendraient au nombre de ces derniers.

La conception de M. Ducháček, logique et bien pensée qu'elle est, nous paraît être un bon instrument de travail dans le domaine de l'étude du lexique. Nous croyons, toutefois, qu'il serait utile de distinguer, à l'intérieur de la catégorie des champs linguistiques d'idées, deux procédés différents de l'examen du lexique en tant que système de significations verbales:⁵

- a) le procédé sémantique qui exige que, pour un tel examen, on se place du point de vue du „signifiant“ et qu'on considère, pour chaque mot, toutes les significations qu'il peut avoir, pour arriver à les réunir toutes dans une structure que l'on pourrait appeler champ sémantique;⁶
- b) le procédé onomasiologique qui impose le point de vue opposé: on se place du point de vue du „signifié“ pour lequel on cherche toutes les désignations possibles pour obtenir une structure onomasiologique que nous appelons champ conceptuel.

Pour se faire une idée exacte de la structure du lexique, il faudrait étudier toutes les catégories de champs mentionnées qui représentent autant de plans fonctionnels du lexique. Ces plans et tous les rapports associatifs qu'ils représentent ne sont pas séparés les uns des autres; ils s'influencent mutuellement, agissent les uns sur les autres, s'entrecroisent et s'enchevêtrent. C'est pour cette raison, d'ailleurs, que le lexique est considéré en tant que le domaine le moins structuré de la langue et qu'il se prête si mal à un traitement structural.

Il n'est pas difficile de se rendre compte que, malgré la complexité des rapports lexicaux — ou mieux — à cause de cette complexité, il est nécessaire, pour aborder l'examen du lexique, de limiter ses études à l'un de ces plans associatifs. En principe, n'importe quel d'entre eux pourrait être examiné le premier.

Cependant, si l'on admet que le lexique a une structure — il faut bien en être convaincu pour envisager son étude structurale — on peut supposer l'existence de quelq' élément organisateur dans cette structure. En d'autres mots, on peut supposer que tous les rapports associatifs n'ont pas la même importance pour l'organisation du lexique: qu'il y en a qui ont plus d'importance à ce point de vue que les autres. Dans ce cas, il y a — évidemment — de l'intérêt à commencer l'étude de la structure du lexique par les rapports associatifs les plus importants.

Si, pour des raisons méthodologiques, on ne soumet à l'analyse qu'un seul plan des rapports lexicaux, cela ne signifie pas qu'on en ignore les autres ou qu'on nie leur importance;⁷ on les met simplement entre parenthèse. Cela représente

⁵ M. K. Baldinger dans son article „Sémasiologie et onomasiologie“, *Revue de linguistique romane*, tome XXVIII, Nous 111—112, 1964, pp. 249—272, souligne également l'avantage d'une telle distinction.

⁶ M. Ducháček utilise d'ailleurs ce procédé dans ses ouvrages. Cf. par exemple, dans son livre cité ci-dessus, le passage où sont étudiées les différentes acceptions de *joli* (p. 28 et suiv.). Cependant, M. Ducháček conçoit autrement le sens du terme „champ sémantique“.

⁷ Il n'y a donc pas lieu, à notre avis, de reprocher à ceux qui s'occupent de l'exploration des rapports lexicaux de ne pas les examiner tous à la fois: l'efficacité de leur effort en souffrirait. Il y a, au contraire, de l'intérêt à examiner séparément, dans la mesure du possible, différents plans des rapports lexicaux car ce n'est que de cette façon qu'on pourra les explorer à fond, établir l'action des uns sur les autres et, enfin, de connaître la vraie structure du lexique.

peut-être une simplification induite du sujet, mais permet en revanche d'isoler, pour ainsi dire, un plan de la structure lexicale afin d'en faciliter l'analyse.

Il y a lieu, maintenant de se poser la question: quel est le plan des rapports lexicaux qui joue, dans la structuration du lexique le rôle le plus important? Par quel bout faut-il prendre le lexique pour arriver à apercevoir le jeu des rapports fonctionnels? Lequel des champs linguistiques indiqués ci-dessus a le plus de chance de pénétrer l'enchevêtrement des rapports lexicaux?

Nous pensons que, „parmi tous ces rapports associatifs, une importance toute particulière revient à ceux qui se nouent entre les membres d'une sphère conceptuelle⁸ et que, pour cette raison, il faut se placer au point de vue du contenu des unités lexicales si, dans la multiplicité des rapports existant entre elles, on veut trouver ceux qui déterminent la structure du lexique. A notre avis donc, il est tout naturel de commencer l'étude de la structure du lexique en l'abordant à travers le plan des champs linguistiques d'idées, c'est-à-dire en tant que système des significations lexicales. Etant donnée que ce sont les rapports notionnels que nous considérons comme élément organisateur de ce système, il s'ensuit tout naturellement que nous choisirons — pour l'examiner — le procédé onomasiologique, donc le plan des champs conceptuels.

La méthode des champs conceptuels nous semble bien convenir à l'examen structural du lexique non seulement à cause du rôle déterminant qui revient, à notre avis, aux rapports notionnels mais encore à cause du fait que ces rapports se prêtent, mieux que d'autres, à l'analyse structurale.

Avant de continuer notre exposé, il faut que nous précisions quelle est l'idée que nous nous faisons du champ conceptuel, comment nous concevons ce champ.

Nous avons bien fait remarquer ci-dessus qu'à notre avis, le lexique est organisé en fonction du contenu sémantique des mots qui le constituent. Les unités lexicales, unies par des traits sémantiques communs (ceux qui constituent le concept central du champ) qui représentent une partie plus ou moins grande de leur contenu sémantique, forment une structure d'ordre supérieur que nous appelons champ conceptuel. Celui-ci représente pour nous une structure qui est assez petite pour être soumise à un examen approfondi et assez grande à la fois pour permettre d'apercevoir une structuration intérieure. Nous considérons que l'exploration de la structure intérieure des champs conceptuels, des rapports mutuels existant entre différents champs conceptuels et des liens qui rattachent ces champs à des structures lexicales supérieures, pourrait apporter une contribution utile à la connaissance de la structure du lexique en général.

Reste à examiner s'il est possible de considérer le champ conceptuel comme une structure restreinte et immédiate qui, à l'instar des structures élémentaires en grammaire ou en phonologie, serait organisée à la base de l'existence d'oppositions distinctives. Nous pensons que c'est possible. Nous essaierons de démontrer, en nous servant du matériel tiré de nos lectures, que le champ conceptuel représente une formation structurée, donc analysable; que sa structure présente des traits de base qui se répètent ou peuvent se répéter dans d'autres structures lexicales analogues (rapport entre centre du champ et les autres membres du champ); que, dans le champ conceptuel, les unités lexicales se

⁸ Walther von Wartburg, *Problèmes et méthodes de la linguistique*, deuxième édition augmentée et refondue avec la collaboration de S. Ullmann, Presses Universitaires de France, Paris 1963, p. 168.

présentent sous forme d'un groupe structuré, à l'intérieur duquel elles sont en partie identiques (dans la mesure où leur contenu sémantique les rattache au champ conceptuel donné) et en partie différentes (en vertu de leurs traits sémantiques différentiels), bref, parce que le champ conceptuel nous paraît être un groupe lexical organique et susceptible d'un traitement structural.

Avec la conviction qu'il est possible de soumettre le lexique à un examen structural dans le cadre d'un groupe lexical ainsi déterminé, nous essaierons de procéder à l'analyse structurale d'un champ conceptuel — du champ conceptuel du travail. En abordant cette analyse, nous nous attendons à ce qu'elle présente certains traits spécifiques par rapport à l'analyse fonctionnelle du système phonologique par exemple et, surtout, qu'elle ne pourra pas apporter de résultats immédiats permettant de faire des conclusions sur la structure du lexique entier. Nous croyons qu'il faut même supposer que, même pour le champ conceptuel étudié, elle n'aboutira sans doute pas à des connaissances définitives. Nous le supposons parce que, d'une part, nous limitons volontairement notre examen aux seuls rapports notionnels, tandis qu'il y en a d'autres qu'il faut prendre en considération si on veut se faire une idée exacte de la structure du lexique. D'autre part, notre examen ne concernera qu'une partie du système notionnel en lexique — un champ conceptuel, tandis qu'il y en a des centaines qui s'influencent mutuellement. Il pourra donc arriver que, même dans la sphère notionnelle et dans le cadre du champ étudié, il y aura des facteurs que nous aurons ignorés.

Pour cette raison, nous ne sommes pas certaines qu'il soit possible, avant longtemps, de réduire le lexique à de „petites classes fermées“⁹ et nous ne croyons pas, contrairement à M. Coseriu,¹⁰ que le champ conceptuel puisse en être une.

En dépit de toutes ces réserves, nous espérons que notre étude, quelque modestes que soient ses résultats, pourra contribuer à l'exploration de la structure en lexique.

* * *

Le présent travail est donc une étude d'onomasiologie synchronique. Il se propose de décrire le champ conceptuel du travail dans les langues romanes actuelles. Afin de pouvoir le faire, nous avons dépouillé des oeuvres littéraires datant des derniers 60 ans environ, ainsi que des journaux et des périodiques de ces dernières années. Les citations figurant comme exemples dans le texte de notre étude ne représentent, bien entendu, qu'une partie de la documentation qui a servi de base à nos conclusions.

On pourra se demander pourquoi nous avons appliqué la méthode comparative à une étude synchronique qui s'occupe de la structure du lexique et ne se propose pas d'étudier les changements sémantiques. On pourra considérer comme inutile et déplacée l'application de la méthode comparative à une telle sorte de recherche. On sait, en effet, que cette méthode est utilisée notamment pour l'étude historique de la langue et qu'en plus, on n'aime pas à l'appliquer aux recherches faites dans le domaine de la sémantique lexicale.

⁹ Cf. le rapport de M. I. Hjelmslev au 8^e Congrès international des linguistes, Actes Oslo 1958, p. 668.

¹⁰ Eugenio Coseriu, „Pour une sémantique diachronique structurale“, *Travaux de linguistique et de littérature II*, Strasbourg 1964, p. 155.

Autrefois, notamment à l'époque où les recherches linguistiques se trouvaient sous l'emprise des théories néogrammairiennes, on considérait que le lexique ne présente qu'un faible intérêt pour l'étude comparative parce qu'il est la partie la plus changeante et la moins stable de la langue. En effet, il se modifie très facilement, s'enrichit sans cesse par la dérivation, par des emprunts, etc., n'observe pas les limites de différents groupes linguistiques et, pour cette raison, il devient presque inutilisable pour l'étude comparée conçue d'une certaine manière.

À l'époque plus récente et contemporaine, on continue à ne s'occuper de la sémantique comparée que fort rarement, bien que les motifs aient changé.¹¹ On sait que la linguistique moderne abonde en théories selon lesquelles l'aspect sémantique ne peut être considéré comme objet de recherche linguistique parce que, affirment-elles, il relève des disciplines non linguistiques.¹² Si étonnantes qu'elles puissent paraître, de telles théories expliquent, en partie, le peu d'intérêt que l'on témoigne, ces derniers temps, pour les études sémantiques en général et pour l'étude comparative de la sémantique lexicale en particulier. Il en est ainsi même des langues romanes qui, on le sait, jouissent d'une situation privilégiée à ce point de vue. On constante qu'ici comme ailleurs, la méthode comparative est réservée à des recherches historiques.

Pour le présent travail, nous avons choisi d'appliquer la méthode comparative à l'étude synchronique des champs conceptuels. En le faisant, nous ne voulons pas nier l'importance de cette méthode pour l'étude diachronique. Nous sommes convaincues, au contraire, que c'est justement la diachronie qui démontrera de façon éclatante l'utilité de l'étude comparative des champs conceptuels.

Si nous essayons cependant, de soumettre un champ conceptuel à un examen comparé et synchronique, c'est que les résultats des tentatives entreprises jusqu'à présent dans cette direction¹³ nous autorisent de croire que l'étude comparative et synchronique des champs conceptuels non seulement présente un intérêt théorique, mais qu'elle pourrait être encore d'une grande utilité pratique.

Dans le domaine de la théorie, l'intérêt de l'étude comparative consiste dans le fait qu'elle permet d'atteindre plus facilement et de façon plus précise la structure du champ conceptuel en question dans chacune des langues étudiées. Il y a des faits dans le lexique, comme d'ailleurs dans les autres plans de la langue, que seule la confrontation avec une autre langue permet d'apercevoir ou d'apprécier à leur juste valeur. Ensuite, ce n'est que l'étude comparative qui puisse mettre en relief ce que chaque langue a de spécifique en ce qui concerne la structuration du champ qui est l'expression de son organisation notionnelle. Ce n'est qu'ainsi qu'on a la possibilité de se rendre compte combien le contenu notionnel de mots est un „phénomène linguistique“.

Pour ce qui est de l'utilité pratique de l'étude comparative des champs conceptuels, elle est à chercher dans la contribution que ses résultats pourraient apporter à la solution du problème des équivalents (la traduction, les dictionnaires bi-

¹¹ Cf. R. A. Budagov, *Sravnitelno-semaziologičeskij issledovanija*, Moscou 1963, pp. 4-6.

¹² Il s'agit notamment des conceptions linguistiques s'appuyant sur la psychologie du comportement. Cf. par exemple Leonard Bloomfield, *Language*, London 1935, p. 145.

¹³ O. Ducháček-R. Ostrá, „Étude comparative d'un champ conceptuel“, *Études romanes de Brno I*, Opera universitatis brunensis vol. 100, Praha 1965, pp. 107-170.

lingues), de celui du changement de sens des soi-disant mots internationaux et d'autres questions similaires.

* * *

Pour pouvoir passer à l'étude du champ conceptuel du travail dans les trois langues romanes susmentionnées, nous jugeons utile de préciser comment nous concevons l'étendue du champ et quels sont les principes dont nous nous sommes guidés en traçant les limites du champ.

Nous avons déjà dit que, en appliquant la conception de M. O. Ducháček, nous concevons le champ conceptuel comme une structure lexicale constituée par les mots qui ont dans leur contenu sémantique le concept respectif. Le champ conceptuel du travail sera pour nous, par conséquent, le groupe des mots dont le contenu sémantique comporte la notion du travail en tant que dominante sémantique ou en tant qu'un des éléments notionnels complémentaires. Nous tenons à signaler en outre que cette notion du travail représente pour nous un concept strictement limité et représentant un degré d'abstraction bien déterminé: il est subordonné au concept de l'activité et supérieur aux notions de différents travaux spéciaux (*labour, rabotage, etc.*).

Ayant ainsi délimité le concept central (de façon bien sommaire, bien sûr), nous avons indiqué quel devra être le contenu sémantique des mots de notre champ. Nous en éliminerons donc les mots relevant de l'aire de l'activité (c'est-à-dire de la sphère du verbe *faire*) tant qu'ils ne désignent pas le travail tel que nous venons de le définir. D'autre part, nous en retrancherons — en tant que termes trop peu généraux et ayant une signification trop étroite — les mots désignant le travail dans ses manifestations concrètes.

Ce dernier retranchement, qui affecte d'ailleurs même les termes centraux abordés à travers leur aspect „signifiant“ (emploi transitif du verbe *travailler* et du substantif *travail*), pourra peut-être paraître injustifié à premier coup d'oeil. Mais, en y regardant de plus près, on aura vite fait de se rendre compte que la distance qui sépare *travailler pour vivre* de *travailler le fer* est, du point de vue du degré de l'abstraction, exactement la même que celle qui existe entre *travailler* et *raboter*.

La délimitation du champ conceptuel est sans aucun doute la première condition qu'il faut remplir pour que ce champ puisse être étudié en tant que structure. Mais il y a le problème de la précision des limites. Or il faut constater qu'une délimitation du champ qui soit précise à tout point est une chose bien problématique, sinon impossible car, comme dit M. von Wartburg, il y a dans la langue de vastes sphères qui „ont des limites confuses ou même pas de limites du tout“.¹⁴ Nous estimons néanmoins qu'il est possible de tracer grosso modo les limites du champ et que, même sommaires, ces limites cernent le champ en tant que formation intérieurement structurée et dont on peut examiner la structure.

La structure intérieure d'un champ conceptuel est d'ailleurs une chose bien difficile à saisir. Nous savons qu'elle existe, nous soupçonnons ses grandes lignes, mais il n'est point aisé d'en connaître les détails (par exemple les limites précises de différentes petites aires du champ, leurs rapports mutuels, etc.).

¹⁴ W. von Wartburg, op. cit., p. 178.

Il se trouve que nous n'avons aucun moyen d'atteindre cette structure directement. Nous en sommes réduits à la deviner derrière le fonctionnement de la parole. L'usage parlé ou écrit de la langue laisse supposer, par l'emploi qu'il fait des mots constituant le champ, quel est leur contenu sémantique dans l'esprit de l'auteur de l'énoncé (parlé ou écrit), dans quels rapports sont les contenus sémantiques de mots du point de vue sémantique et, le cas échéant, comment ils sont groupés en fonction des traits spécifiques de leur signification. L'examen des emplois divers des mots constituant le champ révélera en quoi se distinguent différentes acceptions d'un mot et comment les mots du champ s'opposent les uns aux autres; ces oppositions permettront, à leur tour, d'identifier le terme central du champ et d'en établir les caractéristiques. Ainsi donc, ce n'est qu'à travers l'interprétation sémantique du lexique-parole que l'on peut atteindre le lexique-système d'une langue.

Il va sans dire que les conclusions tirées de l'interprétation de la parole souffrent et ne peuvent ne pas souffrir de subjectivité. Il s'agira d'une subjectivité double: a) celle de l'auteur de l'énoncé servant de base à l'interprétation; b) celle du linguiste qui interprète cet énoncé.

Occupons nous tout d'abord de la subjectivité due à l'auteur de l'énoncé. Il est hors de doute que, d'un groupe social à l'autre, il y a des différences sensibles quant au sens que l'on prête à différentes expressions et quant à l'usage qu'on en fait. Cela revient à dire que l'idée qu'on se fait du contenu sémantique des mots (ou, plutôt, le sentiment, la conscience qu'on en a) est autre, disons, dans le milieu paysan que dans un autre milieu. Cela est une chose acquise depuis longtemps. Mais, depuis, on a eu l'occasion de constater qu'à ce point de vue, il y a des différences même à l'intérieur d'un groupe social. On pourrait aller jusqu'à affirmer que d'un sujet parlant à l'autre, on pourrait relever dans le discours de légers écarts quant à la valeur sémantique prêtée à certains mots. Chez un écrivain, on va considérer de tels écarts comme d'heureuses innovations, voire comme des traits de génie.

Il y a même des linguistes qui prétendent¹⁵ — et non sans raison — que, en toute honnêteté, on ne devrait parler de structures lexicales qu'en examinant le langage d'une seule personne à un moment ou à une courte période donnée. Une telle entreprise serait sans doute fort intéressante, mais, somme toute, assez difficile à réaliser. En outre, son utilité ne serait peut-être pas très grande, et cela pour la bonne raison que le mot ne peut remplir sa fonction de signe linguistique que dans la mesure où son contenu sémantique est, en principe, le même chez tous les membres de la communauté linguistique donnée.

Les écarts de sens individuels ne doivent donc pas dépasser, pour les mots déterminés, une limite donnée pour que le message fait à l'aide de ces mots puisse être compris par la personne à laquelle il est destiné, pour qu'il puisse remplir sa fonction communicatrice. Il y a donc — au delà des écarts individuels — un système des significations verbales généralement valable dans le cadre d'une langue, un lexique-système. Il ne se manifeste, il est vrai, que par des réalisations individuelles de la parole pour lesquelles il constitue une sorte de dénominateur commun en matière du lexique et rend possible l'échange de messages verbaux — la communication linguistique.

¹⁵ Cette idée semble se dégager de l'ouvrage de S. Oksaar, *Semantische Studien im Sinnbereich der Schnelligkeit*, Uppsala 1958, ou de l'article „Zur Überprüfung des Feldbegriffes“, publié par W. Betz, dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachwissenschaft* N° 71, pp. 189—199.

C'est d'ailleurs ce lexique système qui est l'objet de l'étude des lexicographes; c'est lui toujours que nous tenterons d'analyser — dans une bien petite partie, bien entendu — et dont nous essaierons d'entrevoir la structure. En le faisant, nous nous baserons surtout sur les textes littéraires modernes qui nous donneront mesure des éventuels écarts individuels dont nous venons de parler. Nous nous appuierons en même temps aux dictionnaires qui, en général, donnent la signification-système des mots.

Nous aimerions néanmoins signaler que même ce „lexique-système“ présente des problèmes pour certaines langues. Pour nous en tenir aux langues dont nous nous occupons dans le présent ouvrage, nous rappellerons le cas de l'espagnol qui, on le sait, se diversifie par une différenciation lexicale assez poussée. Ce fait est d'ailleurs facilement concevable vu l'étendue et le caractère hétérogène du territoire où l'on utilise cette langue.

Ainsi, on constate des différences onomasiologiques plus ou moins grandes entre l'espagnol d'Espagne et celui qu'on parle dans différents pays de l'Amérique Latine. Ces différences peuvent avoir des répercussions dans la structure des champs conceptuels respectifs et, par là, dans la structure du lexique en général. On pourrait donc parler même de „variantes régionales“ du lexique-système espagnol.

Mais, étant donné que la lexicologie de l'espagnol ne tient pas compte, le plus souvent, de telles différences et que, dans le domaine du champ conceptuel du travail, elles ne semblent pas aller en profondeur (elles n'atteignent pas la structure du champ, à notre avis), nous considérons le lexique de l'espagnol globalement, sans nous occuper des particularités lexicales propres à l'un ou l'autre des territoires où on le parle.

On voit donc que la subjectivité due à l'auteur de l'énoncé, quoique réelle, ne dépasse pas, dans le domaine du lexique, les dimensions que le rôle du facteur individuel prend dans les autres plans de la langue et qu'elle ne constitue pas un obstacle pour l'analyse objective du système lexical.

Pour ce qui est de la deuxième source du subjectivisme, celle qui consiste dans l'interprétation des signes verbaux, elle présente à son tour un aspect double:

Il y a tout d'abord la subjectivité qui découle de la manière nécessairement personnelle de l'interprétation de mots dans des contextes concrets. Or nous sommes de l'avis que les dangers d'une fausse interprétation entendue de cette façon sont assez réduits grâce au contexte et, le cas échéant, grâce aussi à des sources normatives, tels les dictionnaires.

Mais il n'en est plus de même pour ce qui est de l'autre aspect de l'interprétation, celui qui concerne la structure du lexique ou, plus particulièrement, la structure du champ conceptuel. Les conclusions concernant cette structure n'ont pas l'avantage, elles, du contrôle permanent et direct de la parole, de l'usage. Ce genre d'interprétation sémantique est donc plutôt inquiétant car il peut susciter des doutes quant à la valeur scientifique des conclusions qui sont et ne peuvent ne pas être empreintes des idées toutes personnelles que l'auteur se fait du problème.

De tels doutes sont inévitables et légitimes. Ils portent d'ailleurs — et depuis bien longtemps déjà — sur l'étude de l'aspect sémantique de la langue en général. Pendant une période assez longue, la linguistique se méfiait du côté sémantique du langage parce que, disait-on, le sens, la signification est la source permanente du subjectivisme. Il n'en est pas moins vrai, pourtant, que c'est ce côté

sémantique surtout qui permet à la langue de remplir sa fonction du moyen de communication: il y a donc de l'intérêt à s'en occuper. Nombre des linguistes l'ont fait (et le font), nonobstant le risque du subjectivisme, et certaines de leurs recherches prouvent qu'il y a moyen, même dans le domaine des significations, d'arriver à des résultats valables.

Il en est de l'étude du lexique comme des autres domaines de la connaissance. Tant qu'une sphère de la réalité n'est pas soumise à l'examen et analysée, elle paraît toujours mystérieuse, chaotique, sans ordre ni système et on s'en méfie. Mais dès qu'on a eu le courage de l'examiner, dès qu'on a commencé à débayer le terrain, à l'ordonner, à l'analyser, le chaos cède le pas à l'ordre et la possibilité apparaît, en même temps, d'un examen objectif et ordonné. Dans le domaine de l'étude du lexique aussi le subjectivisme est inévitable parce qu'on en sait très peu jusqu'à présent de sa structure et de son fonctionnement. Si nous l'entreprenons tout de même, c'est que nous gardons un petit espoir de contribuer — si modestement que ce soit — à créer les conditions pour un examen vraiment scientifique du fond lexical des langues.

II

En français, le champ conceptuel du travail s'organise autour du substantif *travail* et le verbe correspondant — *travailler*.

Ayant une structure sémantique très riche et complexe, le mot *travail* jouit d'une grande polysémie. Dans notre étude, nous nous limiterons à étudier seulement celles de ses acceptions qui expriment la notion du travail conçue de la façon la plus générale, c'est-à-dire comme „effort ordonné à la production d'une chose (oeuvre) utile“¹⁶ sans distinction aucune quant au caractère de l'effort, de son application concrète, etc., bref dans les acceptions qui s'opposent par leur sens à la notion du repos, du loisir:

La première condition du bonheur est que l'homme puisse trouver sa joie au travail. Il n'y a de vraie joie dans le repos, le loisir, que si le travail joyeux le précède. A. Gide, Journal, 4 août 1935.

On peut employer ce terme en parlant de l'effort physique aussi bien que pour désigner l'activité intellectuelle. On ne l'emploie évidemment pas seulement dans ce sens indéterminé et abstrait. *Travail* peut être employé de façon plus concrète. Il sert le plus souvent, en effet, à désigner l'ouvrage que l'on a à faire ou que l'on a fait, une portion (partie) quelconque de la tâche assignée, un ensemble d'opérations plus ou moins déterminées:

Distribuer le travail aux ouvriers; avoir un travail difficile à faire; entreprendre un travail.

Je ne peux pas y aller: du travail m'attend. Simenon 143.

Vous avez fait un travail utile en dissipant un des mythes qu'on oppose à la réconciliation. Mandarins 462.

— *Laisse-moi te féliciter: tu fais ton chemin.*

— *J'ai surtout l'impression de faire du travail utile.*

— *Bravo! tu as déjà toutes les vertus communistes!* Mandarins 462.

Il est bien manifeste qu'il s'agit ici d'un travail purement scientifique. Les

¹⁶ P. Foulquié—R. Saint-Jean, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Presses universitaires de France, Paris 1962.

enquêteurs se sont défendu de tirer parti de ces éléments, d'élaborer une interprétation de ces documents. Vie et langage 155, 1964, p. 79.

On peut facilement se rendre compte que le degré de concrétisation diffère d'un exemple à l'autre. Là où *travail* désigne une besogne vraiment déterminée et concrète, où il „s'objectifie“,¹⁷ on le rencontre très souvent au pluriel:

Chacun de ses gestes, jusqu'à sa démarche lente et sûre, semblait fait pour accomplir les plus durs travaux de la montagne. Chamson 76.

De pour en plus reclus, attachée aux travaux domestiques, Anna ne sortait que pour faire ses emplettes... Chamson 162.

Dans les acceptions dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent, le contenu sémantique de *travail* est défini par les traits suivants:

- a) effort
- b) conscience du but
- c) utilité.

Il paraît toutefois que, même dans les acceptions les plus abstraites du mot, le contenu sémantique de *travail* comporte en outre la notion de gagne-pain: ainsi donc le travail serait un effort intentionnellement ordonné à la production d'une oeuvre utile et assurant la subsistance du travailleur. C'est ainsi, en effet, que l'on conçoit généralement le travail, tandis que l'activité de ceux qui s'efforcent à produire des oeuvres utiles sans qu'ils vivent de leur travail est assez souvent qualifiée non pas comme travail mais comme passe-temps. Par contre, celui qui fait des choses parfaitement inutiles est censé de travailler du moment qu'il tire de son activité les moyens d'existence: *Et les montagnards, encore habitués à vivre directement du produit de leur travail ou des échanges du champ de la foire, voyaient dans cette possibilité de vivre „avec de l'argent“ quelque chose de merveilleux.* Chamson 13.

Vivre de son travail — voilà une chose qui va de soi pour l'homme moderne; et les actes législatifs ou autres qui parlent du droit au travail se rapportent moins au travail considéré en tant que „effort ordonné à la production d'une oeuvre utile“ qu'au travail considéré dans son aspect gagne-pain, c'est-à-dire au travail assurant la subsistance du travailleur.

C'est d'ailleurs dans ce sens aussi que le mot *travail* est utilisé dans le langage d'économie politique. Il y est employé par opposition à *capital* en désignant non seulement l'effort humain nécessaire à la production des biens, mais encore les représentants sociaux de l'un des deux facteurs de la production — des ouvriers salariés vivant de leur travail par opposition à ceux qui vivent de leur capital:

Il faut faire comprendre au pays que la collaboration du capital et du travail est nécessaire à son redressement. Vous avez fait un travail utile en dissipant un des mythes qu'on oppose à leur réconciliation. Mandarins 462.

Cette acception, bien que courante dans le langage économique spécialisé, est due à l'emploi figuré du mot.

C'est en vertu de ce dernier trait sémantique, enfin, que *travail* est utilisé aussi pour désigner l'occupation régulière et généralement rémunérée d'une personne, son emploi: Dans ce sens, *travail* est utilisé par opposition à *chômage*;

Le père, terrassier, gagnait moins que Michel et manquait souvent de travail. Fréville 39.

¹⁷ Nous croyons qu'il s'agit ici d'une transposition pareille à celle dont parle M. Dokuhl dans le chapitre consacré aux catégories onomasiologiques de son travail *Tvoření slov v češtině I, Teorie odvozování slov*, Nakladatelství ČSAV, Praha 1962, p. 44.

Mais, bien vite, dans cette demi-oisiveté que rompaient seuls les travaux de ménage, elle se reprit à regretter son travail et le gain de ses journées. Chamson 87.

Travail peut même désigner l'endroit où l'on exerce cette occupation régulière et rémunérée; il n'est pas facile, de distinguer, dans de nombreux contextes, si c'est du travail même que l'on parle ou de l'endroit où il est fait:

Il décida de se lancer à la découverte. Et tout seul, car les hommes étaient sûrement au travail à cette heure où personne ne pouvait le guider. Vialar 58.

— *Je suppose que vous avez questionné les voisins?*

— *Tous ceux qui sont chez eux... Surtout des femmes et des vieux, car les autres sont partis pour leur travail.* Simenon 40.

Rappelons maintenant l'emploi du substantif *travail* désignant des besognes plus ou moins déterminées pour pouvoir passer aux acceptions où *travail* désigne le travail non plus comme processus mais comme objet en s'appliquant à des ouvrages qui sont le résultat d'un effort physique ou intellectuel: *un tailleur penché sur son travail; regarder son travail avec satisfaction; écrire un travail sur le paupérisme.*

— *Et qu'est-ce que tu écris? dis-je.*

— *On peut appeler ça comme on veut: des nouvelles ou bien des poèmes. Ça ne se laisse pas cataloguer.*

— *Tu as montré ton travail à Henri? Mandarins 398.*

Les murs de ma chambre étaient badigeonnés d'un crépi rose cendré, ceux de Robert d'ocre pâle; c'était du travail très convenable. Mandarins 214.

Un peu différente est la signification du mot *travail* dans les constructions telles que: *travaux publics, travaux d'urbanisme, d'assainissement.* Ici, *travail* ne désigne pas tellement le résultat mais plutôt l'objet auquel s'applique l'activité des hommes.

Travail peut s'appliquer, par extension, à la façon dont une chose, un ouvrage est fait: *La table était d'un travail exquis. Ce bijou est d'un très bon travail, le travail en est délicat.* R.

Certains contextes mettent en valeur, au contraire, un autre trait du contenu sémantique de *travail* — l'effort, voire la peine:

N'avait-il pas bien mérité ce repos, avec tout le travail qu'il s'était donné...? Sbornik Sergievskomu, Moskva MGU, 1961, p. 131.

De telles acceptions, peu fréquentes d'ailleurs, rappellent l'ancienne signification de *travail*, dont les vestiges elles représentent.

D'autres contextes encore prennent pour le point de départ la fin de l'activité désignée par le mot *travail*. Si l'on parle par exemple des *travaux d'un congrès* ou d'une institution, on considère avant toute autre chose la tâche, la mission qu'ils sont censés d'accomplir, le résultat de leurs activités; ce n'est que secondairement qu'interviennent, le cas échéant, les autres traits sémantiques du mot.

Ainsi donc le contenu sémantique de *travail* comporte les traits sémantiques suivants:

effort

résultat (vers lequel l'effort se dirige)

utilité (c'est-à-dire l'importance sociale de l'effort)

peine (qu'il coûte à celui qui le déploie)

rémunération (qui lui assure les moyens d'existence).

Les trois premiers traits distinctifs sont présents dans toutes les acceptions.

du mot. Les deux autres peuvent manquer, quoique dans certains cas — qui, d'ailleurs, sont extrêmement fréquents pour se qui est du dernier trait — elles dominent tout le contenu sémantique du mot.

Les acceptions concrètes, contextuelles (celles que le mot prend dans le fonctionnement de la parole) dépendent du point de vue que l'on adopte en considérant le contenu sémantique du mot: on peut le faire à travers chacun de ses traits distinctifs. Différentes acceptions du mot naissent donc de la différence de perspective, de laquelle on regarde sa signification, son contenu sémantique. On pourrait imaginer ce dernier en tant que sphère qui, observée d'un certain point de vue, cache nécessairement une partie de sa surface. Faute de mieux, nous essaierons de rendre notre idée plus claire à l'aide de l'image qui suit (Fig. 1):

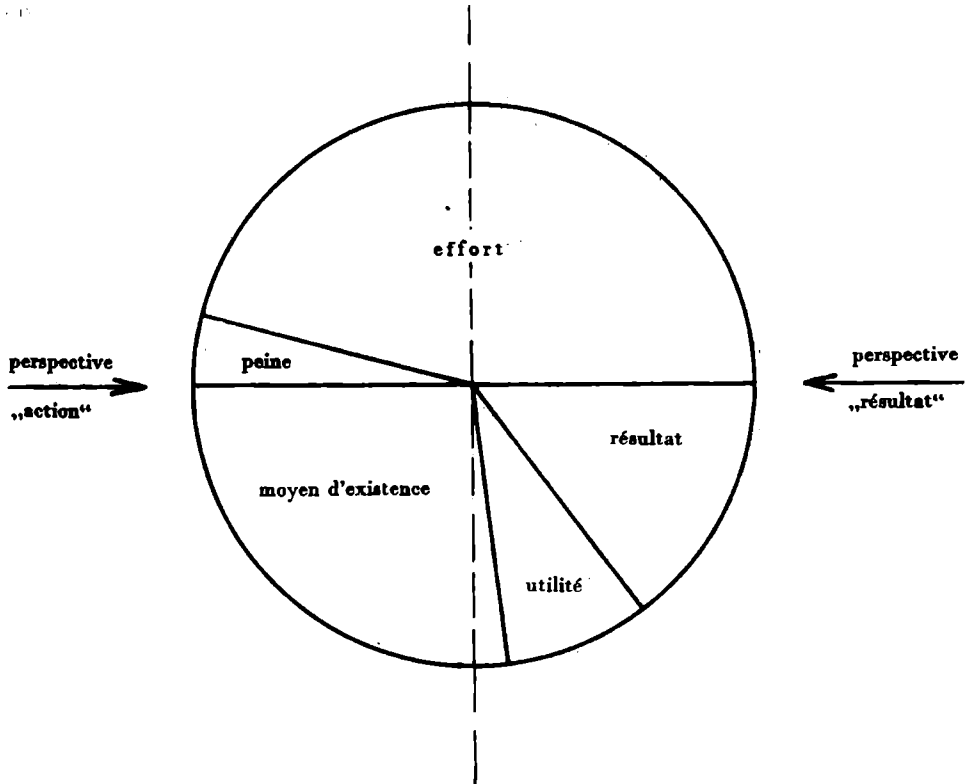


Fig. 1

Le contenu sémantique de *travail* présente donc plusieurs aspects, plusieurs visages différents. Nous voudrions faire remarquer notamment les différences entre la perspective „effort“ et la perspective „résultat“. Elles sont, en effet, fondamentales: elles sont opposées non seulement sur notre croquis, mais aussi, supposons-nous, dans la structure du lexique. Il se trouve, en effet, que les acceptions de la première perspective („effort“) appartiennent à la classe des actions,

tandis que celles de la deuxième perspective („résultat“) entrent dans la classe des objets.

Il en découle que la structure du champ conceptuel du travail doit porter la marque de cette double appartenance classématique et qu'en l'examinant, il nous faudra tenir compte aussi de ce facteur.

Tout comme le substantif *travail* le verbe *travailler* a une signification à la fois très générale et très complexe. Nous éliminons d'emblée du champ de notre intérêt l'emploi transitif du verbe car, nous l'avons déjà dit, nous le jugeons attaché aux manifestations concrètes du travail dont l'étude dépasse les objectifs que nous donnons à notre travail.

N'empêche que — même limité au seul emploi intransitif — le verbe *travailler* pose bien des problèmes dès que l'on essaie de donner de sa signification une caractéristique générale.

Les traits sémantiques de base de ce verbe se présentent de la même façon que pour le substantif. Travailler signifie donc s'occuper à quelque activité exigeant un effort physique ou intellectuel et visant un but utile:

C'est vrai que l'on pouvait travailler là haut comme des bêtes sans jamais devenir riches... Chamson 25.

Garder le journal... ça voulait dire continuer à travailler la main dans la main avec D.; on ne travaille pas la main dans la main quand on a tant de rancune au cœur... Mandarins 247.

Il a travaillé d'arrache pied pour se tailler une situation... Simenon 127.

Cette fois, Henri était à peu près sûr d'avoir pris un bon départ, il écrivait dans la gaieté. Le seul ennui, c'est que Paule exigeait qu'il travaillât près d'elle. Mandarins 261.

Très souvent, l'action de travailler est considérée — toujours comme le substantif — du point de vue du gain qu'elle rapporte. Dans cette acception, travailler veut dire „avoir un emploi régulier et rémunéré“:

Boris ne voulait pas que sa femme travaillât. Il gagnait, disait-il, assez d'argent pour deux. Troyat 375.

Il travaillait ensuite huit ou neuf heures comme aide électricien et cherchait le soir de l'embauche comme machiniste supplémentaire au Châtelet... Fréville 114.

Il arrive aussi que le verbe *travailler* soit employé en parlant de choses: usines, institutions, etc. Dans ce cas, il a le sens de „être en exploitation, en marche, être ouvert“:

Boulay ne passait pas ses dimanches à la campagne. Ses cabarets travaillaient sept jours sur sept et il n'était pas l'homme à les laisser sans surveillance. Simenon 139.

Ils va sans dire que, pris dans cette acception — qui rappelle les inscriptions qu'on peut lire aux portes des églises russes (*cerkov ne rabotaet* = *église ne travaille pas*) — le verbe *travailler* ne peut pas être considéré comme appartenant au centre de notre champ conceptuel et on peut même se douter s'il appartient à notre champ tout court.

*

Parmi les mots constituant le reste du champ conceptuel du travail en français, nous nous occuperons tout d'abord des expressions appartenant à la classe

des objets plutôt qu'à celle des actions, c'est-à-dire de la perspective „résultat“. Nous en citerons tout d'abord le substantif *ouvrage*.

Comme *travail*, *ouvrage* désigne un ensemble d'actions coordonnées par lesquelles on effectue une œuvre utile: *se mettre à l'ouvrage*; *ouvrages manuels*; *ouvrage pénible, délicat*.

Combes, qui pendant toute la mauvaise saison n'avait pas cessé de faire de menus ouvrages pour l'entrepreneur, remonta le premier et plusieurs fois de suite à la Baraque Neuve... Chamson 55.

„C'est tout pareil,“ disait Audibert en reprenant son ouvrage, et, penché sur la barre, „où qu'on travaille, on peut trouver sa tranquillité.“ Chamson 25.

... elles reprirent le fer, baissèrent le nez sur leur ouvrage et Isabelle, elle aussi, fit mine de repasser une pièce de linge. Romane 20.

On a pu remarquer que *ouvrage* ne désigne pas l'action de travailler en général, mais le travail effectué en vue de la réalisation d'un but bien défini. Le substantif *travail*, on l'a vu, peut aussi être employé dans une acception analogue. Remarquons toutefois qu'il n'y a pas d'identité entre les acceptions analogues des deux mots. Tandis que le mot *travail* fait penser, même dans cette acception que nous avons qualifié de „concrète“ à l'effort que l'on y déploie, *ouvrage* fait considérer l'action de travailler surtout du point de vue de son résultat; l'idée de la peine n'y entre pas.

Aussi observe-t-on que, à la différence de *travail*, *ouvrage* ne désigne jamais le travail considéré comme occupation rémunérée plus ou moins stable. Ainsi, une personne est sans ouvrage si on ne lui donne rien à faire; elle est sans travail si elle n'a pas de place, d'emploi régulier, et ne gagne pas sa vie. Dans les citations qui suivent, le seul emploi du mot *ouvrage* fait comprendre que Combes n'avait pas un emploi régulier, qu'il gagnait sa vie à exécuter des ouvrages d'occasion:

... *Nous autres, on n'a pas le droit de ne rien faire. Si Combes venait à manquer d'ouvrage, avec quoi marcherait la marmite?* Chamson 82.

A cette heure, la route me nourrit, quand on aura fini, je ne serai pas embarrassé pour trouver de l'ouvrage à Saint-André. Chamson 45.

Le propre de la caractéristique sémantique de *ouvrage* est en outre de considérer l'action de travailler comme objet plutôt que comme action proprement dite, ce qui n'est pas sans liaison avec le côté „résultat“ qui prédomine dans le contenu sémantique de ce mot. L'expression *ouvrage de dame* permet très bien de saisir ce caractère particulier du contenu sémantique de *ouvrage*. Elle désigne, en effet, des travaux de couture, de broderie, etc. soit en tant qu'une chose à laquelle on travaille, qui est l'objet du travail qu'on déploie, soit comme chose qui est le résultat de ce travail:

Pour l'empêcher de retourner le soir au café... elle engageait la conversation en desservant la table; puis elle apportait son ouvrage et se mettait au travail dans la salle à manger. Lacreteille 24.

Anna, toujours nerveuse et préoccupée, parlait beaucoup, tricotant quelque ouvrage de laine. Chamson 30.

Ouvrage s'applique finalement — et le plus souvent sans doute — au résultat de l'action de travailler; Il sert à désigner soit des objets produits par le travail d'un ouvrier ou d'un artiste (*ouvrage en bois, ouvrage de bijouterie*), soit des productions du travail créateur dans le domaine de la pensée et de l'art: *ouvrages de Racine, ouvrages de sculpture*, etc.

L'ouvrage a été fait avec des histoires vécues. Il est à la fois didactique et romanesque. Le Spectacle du monde No 37, 1965, p. 89.

Il convient donc de diriger certains enquêteurs vers des sources nouvelles, comme les journaux et les ouvrages techniques. Vie et langage No 155, 1954, p. 77.

Sartre en tirait cette conclusion: comme les bananes, „les ouvrages de l'esprit doivent se consommer sur place“. Camus 73.

Ouvrage désignant une chose, c'est à dire un résultat de l'action de travailler; peut paraître, dans de très nombreux contextes, parfaitement interchangeable avec *travail*. Il nous semble, toutefois, que *travail* insiste davantage sur le processus dont la chose en question est le résultat, tandis que *ouvrage* considère plutôt la chose en soi.

On utilise le mot *ouvrage* aussi en parlant de ce qu'une personne a conçu ou accompli grâce à une action ou une série d'actions orientées vers une fin, donc à propos d'une chose qui n'a aucune expression matérielle immédiate: *Ainsi on dit que le rétablissement de la religion en France fut l'ouvrage de Napoléon.* NLU.

Quant au verbe *ouvrer*, il n'intéresse notre champ que par son emploi intransitif qui est archaïque. On ne l'utilise guère que dans la tournure *Il est défendu d'ouvrer le dimanche*. La valeur ancienne du verbe apparaît également dans la construction *jour ouvrable* que la conscience linguistique contemporaine met en rapport plutôt avec le verbe *ouvrir*, à tort évidemment.

Comment se présente donc la structure sémantique de *ouvrage*? Nous avons constaté que le contenu sémantique de ce mot comporte les traits suivants:

- a) effort,
- b) fin de l'effort,
- c) utilité.

Il comporte donc les mêmes traits de base que le terme central du champ. Il est clair néanmoins qu'il y a, entre les deux mots, une différence fondamentale. Quelle est cette différence? En quoi consiste-t-elle? D'où vient-elle?

Nous croyons que la cause en consiste dans le fait que le contenu sémantique des deux mots accuse de nettes différences dans l'organisation des traits distinctifs qui le constituent, dans l'hierarchie de ces traits. Pour *travail*, c'est la notion de l'effort qui constitue le trait déterminant du sémème, qui est la dominante sémantique du mot. Pour *ouvrage*, au contraire, c'est la notion de la fin de l'effort, de son résultat, qui est dominante. Le caractère de cette dominante sémantique détermine à son tour le classement des significations d'après les classes. Or on constate que, le contenu sémantique de *ouvrage* étant dominé par la notion du résultat, ce mot appartient, par une partie prépondérante de ses acceptions, dans la classe des objets. *Travail* par contre se classe plus souvent en fonction de la notion de l'effort, quoique la classe des objets lui soit également naturelle.

La structuration du contenu sémantique se fait toujours du point de vue de la dominante, donc aussi en fonction de la classe à laquelle appartient la signification donnée. Pour *ouvrage*, la structure de la signification se présenterait, de la façon suivante (Fig. 2):

Pour *travail*, elle sera non seulement plus riche en éléments, mais encore très différente dans leur agencement et quant à leur importance relative (Fig. 3):

Pour *œuvre*, la situation se présente de la façon analogue à celle de *ouvrage*.

Les deux expressions sont des synonymes presque parfaits dans de très nombreuses acceptions.

Oeuvre peut désigner, comme *ouvrage*, un ensemble d'actions orientées vers une fin, ordonnées à l'exécution d'un ouvrage utile. Remarquons toutefois que, dans cette acception, œuvre est rare et archaïque, sauf les tournures telles que *se mettre à l'œuvre*, etc.:

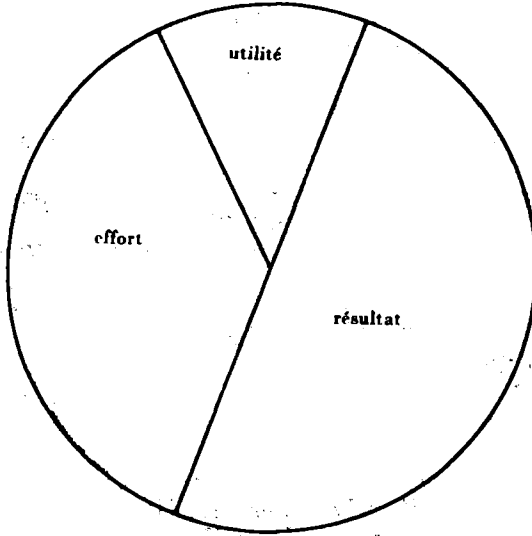


Fig. 2

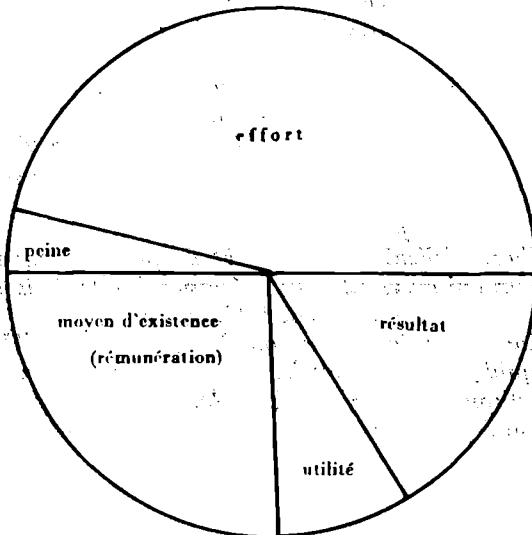


Fig. 3

L'œuvre de la création dura six jours. Bailly.

Oeuvre est employé plus fréquemment pour désigner une action ou une série d'actions dont l'exécution est réservée à un agent:

Un soldat trop humain ne pourrait pas accomplir son œuvre. R.

Bien entendu, l'œuvre de la machine doit être préparée et complétée... afin que les fiches soient aussi riches et aussi sûres que les fiches naguère établies à la main. Vie et langage No 155, 1964, p. 78.

Le plus souvent, toutefois, *œuvre* sert à désigner un résultat sensible et remarquable de l'action de travailler ou d'un effort créateur:

Vous considérez tout l'univers comme votre œuvre et il n'y a aucune mesure entre les créatures humaines et vous. Mandarins 240.

Le contenu sémantique de *œuvre* comporte cependant, à la différence de celui de *ouvrage*, l'idée d'une certaine appréciation esthétique ou d'importance. C'est pourquoi, en parlant de créations littéraires, *œuvre* ne s'applique qu'aux productions possédant certaines qualités esthétiques: *Les grandes œuvres du 18^e siècle.* *Ouvrage* ne connaît pas de telles nuances et ne s'étend que rarement, d'ailleurs, aux productions artistiques autres que littéraires. *Oeuvre*, au contraire, s'applique à la littérature aussi bien qu'à la musique et aux arts plastiques sous la réserve, nous l'avons déjà dit, qu'il s'agisse de productions de quelque importance, soit-ce à titre de leurs qualités esthétiques ou pour une autre raison:

Une œuvre est à tel point l'expression de notre solitude qu'on se demande quelle étrange nécessité de contacts pousse un artiste à la mettre en pleine lumière. Cocteau, R.

La place nous manque pour parler ici des historiens et des biographes, et aussi des grandes œuvres d'un Teilhard de Chardin... Boisdeffre 118.

On ne rencontre que rarement le substantif *œuvre* en tant que masculin. Dans ce cas, il n'est employé qu'au singulier et cela surtout dans le langage technique pour désigner l'ensemble des œuvres d'un artiste ou d'un homme de science: *l'œuvre gravé de Rembrandt; l'œuvre entier de Beethoven.*

Je n'avais matériellement pas le temps de relire l'œuvre entier du philosophe... J. Chevalier, R.

Au substantif *œuvre*, il faut rattacher le verbe *œuvrer*. Il s'agit d'une expression appartenant au style recherché. Peu usité et senti comme archaïque par de nombreux usagers de la langue, ce verbe est en train de vivre sa résurrection: on le remet en l'honneur à titre de „mot noble“. On ne l'emploie, bien entendu, qu'en parlant d'un travail d'une certaine importance et poursuivant des buts élevés: *œuvrer pour le bien du pays.*

La Fondation Charles-Plisnier... s'interdit de porter l'action sur le plan politique... Et tous ceux qui œuvrent pour préserver l'unité de la langue ne peuvent que s'en féliciter... Vie et langage 154, 1965, p. 29.

S'imaginant peiner pour la conversion des pécheurs, il (Huss) aurait œuvré en fait pour la liquidation du féodalisme et le triomphe du prolétariat. Revue d'Histoire Ecclésiastique Vol. LVII, No 2, p. 495.

Le contenu sémantique de *œuvre* comporte les éléments suivants:

- a) résultat,
- b) utilité,
- c) effort (créateur),
- d) importance (résidant dans des qualités esthétiques ou morales).

La structure en serait la suivante (Fig. 4):

Il n'est pas difficile de relever les traits sémantiques qui distinguent *œuvre* de *ouvrage* et de *travail*.

Il s'agit tout d'abord de l'idée de l'importance qui se traduit dans la classe des actions par la grandeur des buts assignés et, dans la classe des objets, par les qualités esthétiques que possède l'objet désigné par le substantif *œuvre*. Nous avons déjà noté que la classe des actions est peu importante pour *œuvre* et que,

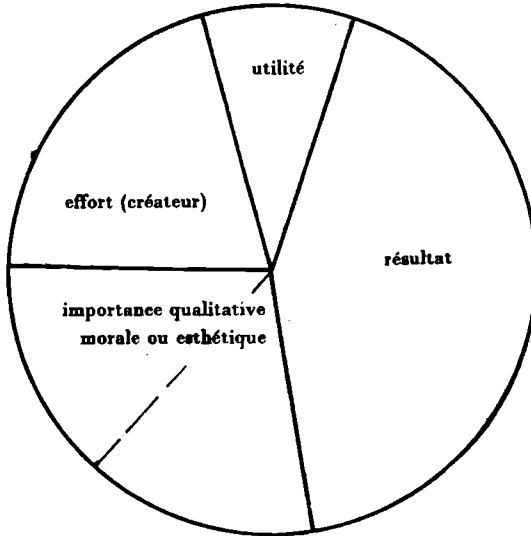


Fig. 4

dans les locutions telles que *se mettre à l'œuvre*, le contenu sémantique du mot, est parfaitement dépourvu des traits sémantiques spéciaux et équivalent à celui de *ouvrage*. Dans ces locutions, nous avons affaire au vestige de l'ancienne structure sémantique du mot.

Notons encore que le verbe *œuvrer* se rattache, en sa qualité de verbe, à l'acception la plus rare de *œuvre*, à celle qui n'apparaît guère que dans certaines locutions figées, c'est-à-dire à *œuvre* qui désigne l'action et non pas l'objet. Il en a subi le sort et tomba en désuétude. Sa rentrée en usage, dont nous avons parlé, est due aux besoins stylistiques de la langue écrite et reste, d'ailleurs, assez limitée.

*

Passons maintenant au second aspect de la signification de *travail* — à la perspective „effort“.

Nous nous occuperons tout d'abord du substantif *besogne*. Ce mot est employé pour désigner le travail que l'on fait à titre de sa profession ou de son état. Dans ce sens, on l'utilise en parlant d'activités que nous impose notre situation respective: *Faire sa besogne*. *Abattre de la besogne*.

L'heure normale de la fermeture était depuis longtemps passée... et les ouvrières continuaient de travailler, comme il advenait assez souvent lorsqu'il y avait surabondance de besogne. Romane 20.

La besogne que peut abattre l'homme qui, chaque matin que Dieu fait, est dès l'aube à sa table de travail, à son établi ou dans son magasin, tient du prodige. Maurois, R.

Nous non plus, nous ne le voyions pas souvent... l'hiver la neige nous coupaît, et l'été, on a sa besogne. Chamson 160.

Le plus souvent, toutefois, ce mot — qui est un terme bien commun — sert à désigner une portion quelconque du travail, un ensemble d'actions plus ou moins déterminé, effectué ou à faire: avoir une difficile besogne à faire.

Incapable d'arracher son esprit à l'accomplissement des besognes de chaque jour, elle ne pensait jamais à la mort. Chamson 212.

...obligée de gagner sa vie dans des besognes qui usaient ses doigts et ses yeux et ajoutaient à la mélancholie de toute sa personne. Vialar 33.

On observe en outre que *besogne* se dit très souvent d'un travail ordinaire, exigeant peu d'habileté ou d'intelligence et bas parfois, de sorte que l'on pourrait dire que cette expression prend, dans certains contextes, une nuance péjorative: une fastidieuse besogne administrative; la besogne ingrate que constitue l'établissement d'un fichier; les assassins ont accompli leur sinistre besogne.

Tu travestis les faits, tu colportes n'importe quels bobards. C'est une sale besogne. Mandarins 253.

Mignard professait un mépris souverain pour le peuple, pour ces primates qui s'instituent abusivement „les travailleurs“ parce qu'ils ne sont propres qu'aux besognes manuelles. Fréville 182.

On objectera, peut-être, que la nuance péjorative dont nous venons de parler vient des adjectifs qui accompagnent, dans nos citations, le substantif *besogne*. Il nous semble, toutefois, que le contenu sémantique de *besogne* se prête mieux à être associé avec des qualificatifs négatifs que celui du mot *travail*, ce que nous allons démontrer tout à l'heure. Il suffit d'ailleurs remplacer *besogne* par *travail* dans nos citations: on verra que le résultat obtenu — malgré la présence desdits adjectifs — sera incomparablement plus faible quant à sa force expressive.

C'est à cette dernière acception du substantif *besogne* qu'il faut rattacher le verbe *besogner*, tel qu'il est employé dans le langage familier d'aujourd'hui c'est-à-dire pour désigner un travail routinier qui exige plus d'effort que d'habileté et reste, le plus souvent, très peu efficace. En dehors de cet emploi ironique, le verbe est utilisé aussi en parlant de l'occupation que nous impose notre métier ou notre état. Dans cette acception, le verbe *besogner* est rare et paraît vieilli.

A l'analyse sémantique, *besogne* se présente donc en tant que travail (c'est-à-dire effort tendant à un résultat utile) qui, étant imposé par les nécessités du métier ou de la situation, est parfois bas, désagréable et méprisé. Il y a donc les traits sémantiques suivants:

- a) effort,
- b) résultat,
- c) utile,
- d) obligatoire,
- e) bas,

- f) **manquant** de considération,
- g) **désagréable**.

Pour *besogne*, comme pour tout autre mot, il vaut ce que nous avons dit à propos de *travail*, à savoir que son contenu sémantique n'entre pas en jeu tout entier toutes les fois qu'on emploie le mot. Les différentes acceptions du mot sont différentes en fonction de la perspective que le locuteur, l'usager de la langue, adopte pour aborder le contenu sémantique du mot. Dans chacune d'elles, certains traits sémantiques sont très facilement identifiables et presque tangibles, tandis que d'autres sont effacés et quasi absents.

La structure sémantique de *besogne* serait, à notre avis, la suivante (Fig. 5):

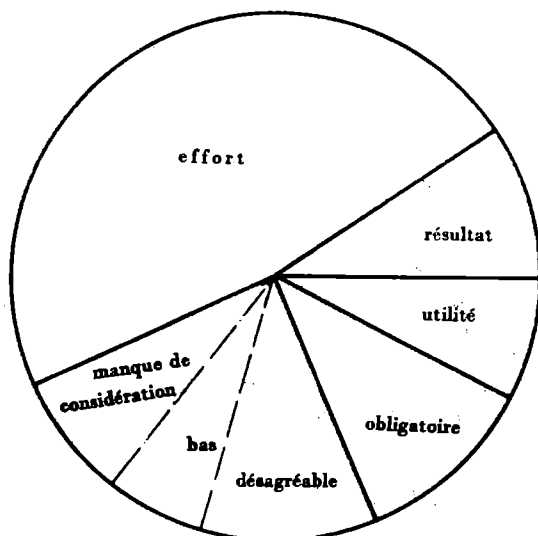


Fig. 5

Pour désigner le travail qu'on a à faire par devoir ou par nécessité, on emploie encore le substantif *tâche* qui, dans son acception plus étroite, se dit à propos d'un travail déterminé que l'on donne à faire à quelqu'un dans un espace de temps et dans des conditions plus ou moins définies:

Le père au travail, les sœurs à l'école, Catherine penchait un visage d'innocente sur la tâche quotidienne. Hébert 33.

Elles avaient toutes interrompu l'exécution de la tâche professionnelle et regardaient Isabelle avec une vive et sympathique admiration. Romane 20.

Ce mot appartient au champ conceptuel du travail aussi par le nom d'agent qui en est dérivé — le substantif *tâcheron*, dont nous parlerons dans la partie de notre exposé, qui traite des noms d'agent.

Besogne n'est pas le seul mot qui, parmi les expressions constituant le champ conceptuel du travail, marquent l'attitude du locuteur face au travail désigné en comportant une appréciation qualitative. Notons dès l'abord qu'il s'agit toujours d'une appréciation négative.

Ainsi, pour désigner un travail ennuyeux que l'on est obligé de faire et que l'on fait à contre-cœur, on utilise le substantif *pensum*. Ce mot désigne, à proprement parler, la punition qu'on inflige aux élèves en leur imposant un devoir supplémentaire. Par extension, on l'emploie en parlant d'un travail ennuyeux ou même de toute activité ennuyeuse et qu'on fait sans goût:

Il avait enfin une excuse pour abandonner son pensum administratif. Simonnon 30.

... un savant kidnappé par les „rouges“ est récupéré derrière „le rideau de fer“ par ce pauvre gorille de R. Hanin qui paraît bien souffrir — moins pour les beaux yeux de l'espionne blonde et slave que de l'indigest pensum qu'on lui inflige. Les Lettres françaises No 1.075, 1965, p. 8.

Pareil est le sens du substantif *corvée* qui, désignant le travail obligatoire et gratuit que les paysans devaient faire, telle une prestation régulière, pour leur seigneur féodal ou celui que font à tour de rôle les membres d'une communauté, notamment d'un corps militaire (*corvée de vivres, corvée de quartier*), se dit en outre de tout travail que l'on est obligé de faire et qu'on fait à contre-cœur parce qu'il est désagréable ou qu'il n'apporte aucun profit:

Mais il cherchait des prétextes pour esquiver ce qui avait l'air d'être une corvée à ses yeux. Romains, R.

Le substantif *labeur* est un mot que l'on trouve assez rarement dans le langage commun; il est plutôt du langage poétique ou du style soutenu où il s'applique au travail exigeant un effort prolongé et pénible ou au travail considéré, pour d'autres motifs, comme ayant de l'importance:

Ainsi, pour tous les travaux de quelque importance, les deux hommes se trouvaient associés... (ils) poursuivaient leur labeur commun et chantaient comme au temps où... ils avançaient avec la route, homme conquérants. Chamson 73.

Ce peuple qui peine en silence, crée... dans un labeur sans fin et sans merci. Fréville 84.

Votre collaborateur a préféré supprimer l'histoire dans mon raisonnement pour mieux pouvoir m'accuser de la supprimer dans la réalité. L'opération n'étant pas aisée, il lui a bien fallu utiliser une méthode de torsion qui est incompatible avec l'idée que je me fais d'un labeur qualifié. Camus 102.

Dans les citations ci-dessus, *labeur* désigne le travail en tant que genre d'activité. Cependant, on l'utilise en outre en parlant d'un travail plus ou moins déterminé, d'une besogne:

Pour synthétiser cet immense labeur, il faut une équipe de documentalistes, dont le travail s'échelonne nécessairement sur plusieurs années. Cahiers de lexicologie, Vol. 2, 1960, p. 3.

Il ne vivait alors que pour le travail de la route. C'était le grand labeur de sa jeunesse, semblable à tous ceux de son enfance. Chamson 21.

Elle ne s'ennuyait pas. Ce labeur qui aurait pu lui paraître fastidieux avait au contraire pour elle une étrange douceur, un peu triste. Caroline I., 326.

Labeur désigne donc le travail long et fatigant, et qui a une certaine importance en général. Son contenu sémantique comporte donc, outre les trois traits fondamentaux, la notion de la peine, celle de la durée et celle de l'importance.

Sa structure se présenterait comme il suit (Fig. 6):

Très semblable est le contenu sémantique des substantifs *peine* et *sueurs*. Les

deux expressions se disent d'un travail très fatigant en insistant, plus que labeur, sur l'excès de fatigue: *Toute peine mérite salaire. Mourir à la peine.*

Le verbe *peiner* qui se rattache au substantif *peine* appartient au champ conceptuel du travail par celles de ses acceptions où l'idée de la fatigue domine son contenu sémantique, c'est-à-dire là où il équivaut à „se fatiguer en travaillant“:

Ce peuple qui peine en silence, crée, rassemble, creuse, bâtit, cimente... Fréville 71.

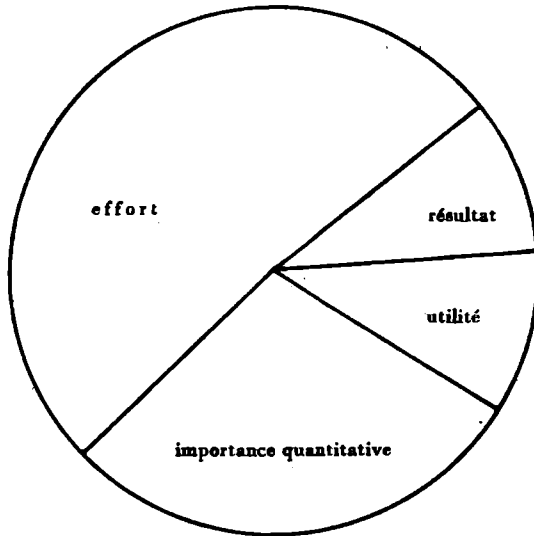


Fig. 6

S'imaginant peiner pour la conversion des pécheurs, il aurait œuvré en fait pour la liquidation du féodalisme... Revue d'Histoire Ecclésiastique, Vol. LVII, N° 2, p. 495.

Le substantif *sueurs* est réservé au style relevé: *Une terre fécondée par les sueurs de l'homme.*

Il en est de même du substantif *veilles* qui s'applique à un grand et long labeur, de préférence intellectuel, que l'on exécute avec beaucoup d'assiduité et même au détriment du sommeil.

Labeur, peine, sueurs et *veilles* s'appliquent donc à des travaux importants, longs et pénibles; *bricole, bricolage* et *brocante* servent au contraire à désigner de menus ouvrages peu importants.

Brocante se dit en parlant de petits travaux d'occasion qu'un ouvrier fait en dehors de sa journée pour augmenter ses ressources financières: *Quelques brocantes aidant, il se fait de bons mois. R.*

Bricole désigne soit de menus travaux peu rétribués (*Il est sans situation: il ne trouve que des bricoles*), soit de petits travaux qu'on fait chez soi en dehors de son travail régulier: *s'occuper à des bricoles.*

— *Vous viendrez ce soir chez Tapin?*

— *Je ne sais pas . . . Il y a beaucoup de travail?*

— *Non, des bricoles . . . Troyat 334.*

Le verbe *bricoler* a aussi un sens double. Ainsi on l'emploie en parlant de celui qui gagne sa vie en faisant toute sorte de petites besognes: *Il n'a pas de métier, il bricole par-ci, par-là.* R.

Plus souvent, toutefois, le verbe est utilisé pour désigner l'action de celui qui se livre chez soi à de petits travaux, manuels en général et qui ont pour but d'améliorer la maison, de satisfaire quelque goût, etc.:

En hiver, après angélus, on a le temps de bricoler, n'est-ce pas? Martin du Gard, R.

Notons que le verbe *bricoler*, ainsi que le substantif *bricolage* qui désigne l'action de *bricoler*, expriment souvent l'attitude favorable du travailleur à l'égard du travail: les deux expressions se disent, en effet, à propos de travaux que l'on aime à faire.

*

Pour désigner l'action de travailler, le français possède en outre une assez longue série d'expressions argotiques. Il s'agit des substantifs *boulot* et *turbine* et des verbes *bossier*, *boulonner*, *turbiner*, *trimer*, *marrer*, *gratter*, *chiner*, *bûcher* et *pilonner*. Ces expressions sont, en grande partie, devenues populaires ou ont passé même dans le langage familier, de sorte qu'on les rencontre très fréquemment dans la langue des œuvres littéraires.

C'est le cas notamment du substantif *boulot* qui, de toutes les expressions argotiques indiquées, semble avoir acquis l'usage le plus général. Le langage familier l'emploie couramment pour désigner l'action de travailler en général. Son contenu sémantique ne comporte aucun trait spécifique qui limiterait son utilisation. Aussi s'en sert-on très souvent pour désigner le travail considéré en tant que genre d'activité simplement. *Boulot* n'est employé qu'au singulier; il ne se prête donc pas à la „concrétisation“, sauf pour ce qui est de son emploi partitif: *Se mettre au boulot. C'est du bon boulot.*

Mon activité d'alors! Cet état de demi-ivresse, de joie de métier, cet entrain au boulot! Martin du Gard, R.

Ce roman était mal parti, dit Henri; j'ai envie de le reprendre; mais je sais que ça sera un énorme boulot; alors, je ne suis pas pressé, c'est tout. Mandarins. 245.

Ensuite, *boulot* se dit également du travail que l'on exécute comme son occupation lucrative régulière, comme son emploi: *Aller au boulot. Avoir un bon boulot.*

Toi, Petit Louis, t'es bien avancé avec tes idées . . . T'as plus de boulot, on veut te rayer du chômage, tandis que d'autres . . . Fréville 26.

Si c'est pas malheureux de perdre son boulot à cause d'un canard communiste! Fréville 138.

Le substantif *turbine*, qui est beaucoup moins fréquent, semble réservé surtout au travail physique de même que les verbes *turbiner*, *bossier* et *boulonner*:

Tu n'as qu'à te tirer. Mille pedzouilles sont à la porte, prêts à te remplacer dare-dare . . . Et qui ne râleront pas pour turbiner davantage. Fréville 62.

Tu as été blessé en bossant pour moi, tu te reposeras à mes frais deux ou trois mois dans le Midi. Fréville 193.

Utilisés comme équivalents de „avoir un emploi“, ces verbes semblent perdre leur rapport exclusif au travail manuel:

Et savez vous maintenant où il bosse? Il est employé à l'Office de chômage comme inspecteur . . . Fréville 65.

Les verbes *trimmer* et *marrer* supposent généralement un travail dur et fatigant; quelquefois, leur emploi fait comprendre qu'il s'agit d'un travail pour lequel on n'a pas beaucoup de goût:

Il trimait comme un mercenaire, de six heures du matin au soir, sans même sortir le dimanche . . . Fréville 57.

Il vivait et travaillait pour elle et seulement pour elle, trimant le jour et la sortant la nuit. Vialar 35.

Quand on n'a plus la force de gratter, on n'est bon que pour l'hospice ou la Seine. Fréville 25.

On a beau marrer comme des nègres, jamais on n'arrive à sortir sa semaine . . . Fréville 192.

Ajoutons les verbes *bûcher* et *piocher* s'appliquant tous les deux à un travail très assidu et réservés au travail intellectuel et, plus particulièrement, à celui des étudiants.

*

Pour compléter le tableau du champ conceptuel du travail en français, mentionnons encore les noms d'agent qui y appartiennent.

Il s'agira tout d'abord du substantif *travailleur*. Ce mot désigne, en principe, toute personne qui travaille. Cependant, on l'emploie notamment en parlant de ceux qui travaillent pour vivre par opposition à ceux qui vivent sans rien faire: *Le travail devrait toujours faire vivre le travailleur.*

Notons encore que *travailleur* est utilisé assez souvent dans un sens plus spécial pour désigner celui qui exécute des travaux manuels exigeant de l'effort, de la peine:

Violet songeait au sort des vieux travailleurs qui, durant une vie de souffrance et de peine, ont enrichi la société et que la société rejette. Fréville 70.

Les fainéants et les travailleurs de basse classe se retrouvaient chaque dimanche sur la place de quai. Chamson 108.

Travailleur est utilisé encore dans une troisième acception qui semble réunir les deux significations précédentes et qu'on trouve surtout dans le langage de l'économie politique et du mouvement ouvrier. Dans cette acception, *travailleur* désigne l'homme qui est obligé de travailler (à des travaux manuels et pénibles généralement) pour vivre. Dans ce sens, *travailleur* s'oppose à *capitaliste*:

Tout ça, ce sont des vétilles fort éloignées de la politique, de la prise du pouvoir par les travailleurs, mais elles nous y mènent . . . Fréville 133.

L'adjectif *travailleur* peut être employé dans un sens analogue en qualifiant ceux qui travaillent et vivent de leur travail (*les classes travailleuses*) mais, plus souvent, il s'applique à ceux qui travaillent beaucoup et qui aiment à travailler: *une écolière travailleuse.*

Ouvrier aussi est soit substantif, soit adjectif. Le substantif désigne quelquefois celui qui possède, en travaillant, une habileté pratique ou une habileté supérieure pour faire un ouvrage quelconque, en faisant ainsi envisager celui qui travaille par rapport à la qualité de son ouvrage: *Un beau drame fait de main d'ouvrier.*

NLU.

Beaucoup plus souvent, toutefois, le substantif *ouvrier* désigne toute personne travaillant manuellement pour gagner un salaire, louant ses services pour un travail manuel, industriel ou agricole: *ouvriers maçon, ouvrières à domicile*. Dans ce sens, on l'emploie par opposition aux employeurs, aux patrons:

Je ne suis pas patron et n'ai pas à savoir ce que j'aurais fait comme tel. Je m'occupe des ouvriers parce que je suis un ouvrier. Chacun de son bord! Fréville 26.

C'est dans ce dernier sens aussi que *ouvrier* est entré dans la terminologie politique et sociale du mouvement ouvrier, où il jouit d'un emploi très fréquent.

Il en est de même, et dans une mesure plus prononcée encore, de l'adjectif *ouvrier* que l'on utilise pour qualifier les choses appartenant à ceux qui gagnent leur vie en travaillant de leurs mains moyennant un salaire: *mouvement ouvrier, revendications ouvrières*.

On critiquait l'essai qu'il était en train de faire paraître dans „Vigilance“... il était un chien de garde du capitalisme, un ennemi de la classe ouvrière. Mandarins 259.

Le substantif *prolétaire* est très proche du substantif *ouvrier* par son contenu sémantique ainsi que par son emploi. C'est aussi un terme appartenant au langage politique; il désigne celui dont les ressources proviennent uniquement de son travail, généralement manuel. *Prolo* forme abrégée de ce mot, est très fréquent dans le langage populaire:

Ici, dans la maison, tu ne rencontreras pas de rupins, tous des prolos, à part trois ou quatre exceptions... Fréville 26.

A-t-on pas idée, au vingtième siècle, de contraindre les prolos à manger sur des bacs à acides... Fréville 20.

Pour désigner celui qui travaille, le français emploie en outre les substantifs *manœuvre*, *journalier* et *tâcheron*. Toutes ces expressions servent à désigner des ouvriers qui travaillent à des besognes simples qui n'exigent pas d'habileté et d'intelligence particulières:

Journaliers, hommes de peine, tâcherons passés maîtres par expérience, ils étaient embauchés quelquefois pour une journée ou même pour quelques heures, mais jamais ne manquaient d'ouvrage. Chamson 72.

Employés au figuré, ces mots prennent une nuance péjorative en désignant celui qui exécute par routine et sans génie un travail intellectuel ou même un ouvrage d'art: *Comparer à Racine le manœuvre qui a si cruellement mutilé une tragédie.* Bénac.

Je le rencontre au Palais et j'ai eu une fois l'occasion de déjeuner avec lui... Mais c'est un monsieur trop important pour le tâcheron que je suis... Simenon 101.

Tâcheron qui, à proprement parler, désigne un ouvrier qui travaille à la tâche, c'est-à-dire qui est chargé de faire un travail fixé d'avance et pour un prix convenu, est au figuré plus péjoratif que les autres termes du groupe: on s'en sert en parlant de celui exécute en seconda main un travail, surtout littéraire. Dans ce sens, on emploie aussi le substantif *nègre*.

Signalons à la fin encore l'adjectif *laborieux* qui, à côté de *travailleur*, sert à qualifier les personnes qui travaillent beaucoup soit par habitude soit par goût:

C'est... l'habitude d'être laborieux qui nous permet de produire une œuvre.
Proust, R.

Quoique fort laborieux, il produit peu à la fois... Gourmont, R.

Laborieux se dit aussi des travaux ou démarches qui sont difficiles à accomplir, qui coûtent beaucoup d'efforts à celui qui les fait: recherches laborieuses, ouvrage laborieux.

Laboriosité désigne la qualité de celui ou de ce qui est laborieux.

Il y a en français un assez grand nombre d'adjectifs qui sont, dans certains contextes, synonymes de laborieux. Il s'agit notamment de *studieux*, *bûcheur* et *piocheur* servant à qualifier des personnes laborieuses et appliquées, surtout pour ce qui est des travaux d'ordre intellectuel; *actif*, *appliqué*, *diligent* et d'autres expressions encore qui désignent des dispositions naturelles générales pouvant trouver leur expression, pouvant se manifester, le cas échéant, aussi dans l'attitude de la personne respectivement face au travail. Il est évident que l'appartenance de telles expressions au champ conceptuel du travail est problématique. La notion du travail ne figure dans leur contenu sémantique qu'occasionnellement.

*

Pour avoir une vue d'ensemble, du champ conceptuel du travail en français nous essaierons de grouper, sur la table qui suit, les mots qui le constituent. Nous nous bornerons à ne mentionner que les substantifs en indiquant en même temps quels sont les traits distinctifs qui constituent leur contenu sémantique (Table 1):

En examinant la table, on voit bien que certains traits sémantiques se répètent dans tous les mots, tandis que d'autres n'apparaissent que dans certains d'entre eux. Il y a donc des traits sémantiques qui sont communs à tous les mots du champ. Il s'agit des traits sémantiques suivants:

- a) effort,
- b) résultat,
- c) utilité.

C'est d'ailleurs à titre de ces traits communs que les mots dont nous nous sommes occupés dans notre aperçu appartiennent au champ conceptuel du travail. Ce sont eux qui constituent la partie dans laquelle les contenus sémantiques de tous les mots du champ se recouvrent et qui est la base de l'interchangeabilité éventuelle de ces mots, de leur synonymie.

D'autre part, il y a des traits sémantiques qui ne figurent que sous quelques-unes des expressions indiquées, voire sous une seule. C'est en vertu de ces traits distinctifs que les expressions examinées s'opposent les unes aux autres.

Le contenu sémantique des mots qui constituent notre champ comporterait donc toujours une partie constante — les traits sémantiques communs, et une partie variable — les traits sémantiques oppositifs et commutables.

Pour ce qui est des éléments sémantiques constants, on peut voir sur la table que *ouvrage* les totalise tous sans addition d'aucun autre trait supplémentaire. Ne serait-ce donc *ouvrage* qu'il faudrait considérer comme le mot du champ à signification la plus générale et, par conséquent, comme le terme central du champ?

À cette question, il faut donner une réponse négative. Sans trop d'efforts, on peut se rendre compte que le contenu sémantique de *ouvrage* a, par rapport à

traits sémantiques de:		travail	ouvrage	oeuvre	labeur	peine	besogne	tâche	corvée	boulot	turbin	bricolage	veilles
effort													
résultat													
utilité													
remunération													
pénible													
imposé par	besoin												
	obligation												
	devoir												
important par	quantité												
	qualité												
manquant d'importance													
bas													
manquant de considération													
fait pendant la nuit													
affectivité	positive												
	négative												
nuance socio-stylistique	élevée												
	basse												

celui de *travail*, un caractère beaucoup „moins général“ bien que notre table semble dire le contraire. Il se trouve, en effet, que l'identification des éléments notionnels constituant le contenu sémantique de tel mot ne suffit pas, à elle seule, pour donner l'idée exacte de sa signification. Il y a encore d'autres facteurs qui viennent en ligne de compte. A notre avis, il s'agit tout d'abord de l'appartenance du mot en question à une des grandes classes de significations lexicales; dans notre cas, il importe d'établir si le mot se rattache à la classe des actions ou à celle des objets. La table 2 fera comprendre l'importance de cette distinction:

Table 2

action		objet
genre d'action	action déterminée	
← travail →		
	← ouvrage →	
	← oeuvre →	
	— besoin —	
← labeur →		
← boulot →		
← bricolage →		

Cette appartenance de classe n'est pas sans rapport avec une autre particularité de la structure sémantique des mots: l'importance relative des éléments qui constituent leur contenu sémantique est variable suivant le point de vue qu'on adopte pour aborder ce dernier. Ce point de vue qui, en changeant, met en relief tantôt un, tantôt un autre des traits sémantiques du mot, est essentiellement en fonction du contexte. A la page 19, nous avons fait voir comment ce changement de perspective jouait pour la polysémie de *travail*. On pourrait démontrer la même chose pour d'autres mots du champ. C'est là d'ailleurs que réside la raison du fait que deux mots donnés sont synonymes et parfaitement interchangeables dans un contexte et opposés dans un autre.

Considéré du point de vue de cette appartenance de classe, *travail* présente un caractère parfaitement ambivalent: il peut être action aussi bien qu'objet. *Ouvrage*, au contraire, devra être considéré surtout comme objet, c'est-à-dire de la perspective „résultat“ de son contenu sémantique. Même là où on l'emploie pour désigner l'action, on se rend bien compte qu'il ne s'applique pas à l'action considérée comme genre d'activité (par opposition à repos), mais bien à une action concrète que l'on a faire ou que l'on a déjà effectuée. Le côté „résultat“ y est donc toujours bien en relief.

Travail peut être utilisé dans toutes les acceptions sans distinction. On constate néanmoins que l'acception „action bien déterminée“ (= ouvrage) est assez souvent signalée par l'emploi de l'article partitif; le jeu d'articles fournit au français, une fois de plus, une ressource de précision supplémentaire.

Disons encore quelques mots sur le problème de la neutralisation des oppositions sémantiques à l'intérieur du champ conceptuel du travail en français. C'est là, à notre avis, un problème fondamental de la structuration du lexique. Nous considérons la neutralisation⁴⁸ comme l'annulation de l'opposition sémantique par exemple entre *travail* d'une part et, d'autre part, un membre du champ tel que *labeur* dans la direction allant de *travail* à *labeur*. En d'autres termes, il s'agit de l'inclusion de *labeur*, dont le contenu sémantique comporte un élément différentiel et représente donc le membre marqué (intensif) de l'opposition, dans *travail*, son membre non-marqué (extensif). En pratique cela signifie que, s'il est parfaitement possible de remplacer *labeur* par *travail*, donc le membre intensif de l'opposition par son membre extensif, il est impossible de procéder inversement (sauf pour les emplois „stylistiques“, bien entendu).

Il en est de même de toutes les autres expressions constituant notre champ conceptuel. Toutes, elles peuvent être mises en rapport d'opposition avec *travail*, terme central; mais cette opposition est une opposition neutralisable. La position de *travail* vis-à-vis des autres substantifs du champ est celle du membre extensif d'une opposition par rapport à ses membres intensifs (Cf. Table 3).

Table 3

terme extensif	terme intensif
travail	ouvrage
	œuvre
	labeur
	peine
	besogne
	tâche
	bricolage
	veilles
	boulot
	turbin

⁴⁸ Nous concevons la neutralisation d'une façon assez différente de celle qu'expose M. J. Dubois dans son article „Unité sémantique complexe et neutralisation“, *Cahiers de lexicologie* 2, 1960, pp. 62-66. Nous pensons, en effet, qu'on ne peut parler de la neutralisation que là où il y a dans le système onomasiologique une opposition identifiable. Cf. J. Vachek, *Dictionnaire de linguistique de l'École de Prague*, Utrecht-Anvers 1960.

Travail peut donc être employé, le cas échéant, au lieu de tous les mots du champ mais, en principe, la substitution n'est pas possible dans le sens inverse. Nous considérons que c'est là la caractéristique principale du concept central d'un champ conceptuel. Dans le domaine du verbe, la situation est pareille (Table 4):

Table 4

terme extensif	terme intensif
travailler	œuvrer
	peiner
	besogner
	bricoler
	trimer
	marnier
	turbiner
	gratter

III

Trabajo qui représente le centre du champ conceptuel du travail en espagnol accuse de nombreuses ressemblances avec le mot central du champ en français. *Trabajo* est l'expression la plus générale de toutes celles qui constituent le champ conceptuel et on l'utilise le plus souvent en tant que terme strictement objectif servant à désigner toute activité utile dirigée vers un but déterminé. C'est en fonction de son caractère général que le mot est employé dans les constructions où il joue le rôle du complément du nom:¹⁹ *lugar de trabajo, trajés de trabajo, jornada de trabajo.*

Pour la même raison, *trabajo* peut désigner le travail intellectuel aussi bien que le travail physique:

... *premios abundantísimos en los que era llamado para jurado, trabajo que, aunque aún no estaba pagado, le llenaba de lúbrica satisfacción.* Zunzunegui 96.

Su único trabajo es lavarse un pañuelo que se trajo entre los harapos que le dejó su madre. Matute 35.

¹⁹ Il en est de même évidemment des termes analogues dans les autres langues étudiées. Cf. par exemple l'emploi identique de *travail* en français.

Il paraît toutefois que, dans certains contextes, l'expression *trabajo* ait gardé dans son contenu sémantique quelque notion de peine marquant le caractère épuisant de l'activité qu'elle désigne:

Volvia a su casa y miraba a su madre. La miraba con intensidad, y la veía endurecida por el trabajo, agostada. Matute 35.

Sin embargo, Basileen... descubrió en él algo que ninguna otra mujer habría logrado de descubrir, gracias a haberse tomado el trabajo de analizarlo para servirse de ello en beneficio propio. Traven 133.

Trabajo est donc le mot qui désigne de la façon la plus générale le travail considéré comme activité utile exigeant un effort physique ou intellectuel:

Para ponerse a salvo desde el principio y para ahorrar trabajo innecesario, todas las minas de carbón aplicaron la última tarifa de salarios... Traven 187.

Los venezolanos debemos darnos cuenta de la realidad, y esto es posible mediante el trabajo y la seriedad no de unos pocos, sino de toda la familia nacional. Universidad central, Año IX, 1965, p. 12.

C'est dans ce sens aussi qu'on l'emploie dans le langage économique pour désigner un des facteurs de la production en opposition à *capital*.

Los productores de carbón podían haber acudido a otros medios para rebajar el costo de la producción, esto es, sustituir el trabajo de los hombres por el de las máquinas hasta donde fuera posible... Traven 186.

Très souvent, *trabajo* se dit pour désigner le travail que l'on exerce à titre de son emploi régulier et rémunéré, donc en tant qu'occupation qui assure les moyens d'existence au travailleur: *vivir de su trabajo*. Par extension, on s'en sert pour désigner l'endroit où cet emploi est exercé: *venir del trabajo; tener un buen trabajo*.

Siempre que su trabajo se lo permitía, el muchacho pasaba el tiempo junto a ella, con una mirada temerosa, vigilante. Matute 51.

Susana nos habrá preparado algo antes de irse al trabajo. Olivella 120.

Pero si nunca tenés plata para comer ni para fumar y a veces dormís aquí, en el Mercado! Por qué no te buscás un trabajo? Un puesto de frutas... Dra-gun 13.

Dans ses acceptions moins générales, *trabajo* désigne des travaux plus ou moins déterminés, des opérations ou ensembles d'opérations dirigés vers l'accomplissement d'une tâche. Pris dans ce sens, *trabajo* a le caractère d'un terme plutôt concret, ce qui se traduit aussi par le fait que, très souvent, le mot apparaît au pluriel:

La madre llegó finalmente a tan grave estado que apenas podía moverse, y aun los solos trabajos de la casa la fatigaban de tal manera que Pedro sentía un gran dolor al verla. Matute 51.

...un latinoamericano que se ve en la necesidad de realizar toda clase de trabajos para no morir de hambre. Olivella 4.

La construcción de máquinas de cortar caña, con el fin de... eliminar de nuestra producción uno de los trabajos más agobiantes. Cuba socialista III, 1963, p. 23.

Trabajo sert finalement à désigner se qui résulte du processus de travail — un ouvrage; il faut faire remarquer qu'on s'en sert plus particulièrement en parlant de produits d'un travail intellectuel, d'ouvrages de l'esprit:

Firmaba sus trabajos con el seudónimo de „El Caballero Casanova“. Zunzunegui 145.

Afortunadamente había sacado del equipaje todos mis trabajos literarios, gracias al buen sentido del celador que oyó mis súplicas. Olivella 99.

En analysant le contenu sémantique de *trabajo*, nous constatons que les éléments sémantiques qui le composent sont les mêmes qu'en français. Il comporte donc les notions suivantes:

- a) effort,
- b) résultat,
- c) utilité,
- d) peine,
- e) gagne-pain (rémunération).

Trabajo ne présentera pas non plus de différence quant à la double appartenance du concept *trabajo* à la classe des actions et à celle des objets. Il y a, finalement, la même distinction à l'intérieur de la perspective „action“ en *trabajo* — activité en général et *trabajo* — action déterminée et concrète.

Remarquons toutefois que cette division est extrêmement sommaire. En réalité, *trabajo* peut prendre, dans différentes acceptions, toute une gamme de significations nuancées en fonction de la différence du degré d'abstraction qu'elles présentent. Le passage de l'une de ces significations à l'autre est souvent insensible et, par conséquent, assez difficile à saisir. On pourrait remplacer notre division trop sommaire par une autre, plus nuancée, mais il serait bien téméraire de prétendre à donner la mesure de toutes les nuances. Ainsi, dans les citations qui suivent, on peut suivre les degrés de décroissement du „degré d'abstraction“ reflétés dans les acceptions respectives de *trabajo*:

Trabajo es un honor...

... los blancos ganan, haciendo el mismo trabajo, más plata que los negros. Chávez 14.

El trabajo que oficialmente desempeñaba era insignificante, pues las labores rutinarias eran desempeñadas por el secretario particular... Traven 152.

— *Tienes más fuerza que un hombre.*

— *¿No he hecho yo trabajos de hombre? ¡Ojalá fuera!* Lorca 48.

Mientras los estancieros reciben más de ciento treinta millones de pesos por las lanas de sus ovejas, pagan a cientos de peones, por trabajos de esquila, menos de cuatro millones. Cuba socialista III, No 23, 1963, p. 35.

C'est justement le caractère très général de sa signification qui permet à *trabajo* de pouvoir désigner non seulement les notions-désignata de classes différentes, mais que, à l'intérieur d'une même classe (celle de „travail-action“ en l'occurrence), il peut couvrir un groupe de notions qui sont, quelquefois, assez différenciées quant à leur caractère.

Le contenu sémantique de *trabajo* se présente donc comme il suit (Fig. 7):

Le verbe *trabajar* se situe au centre de notre champ à côté du substantif *trabajo*. Il désigne toute action utile ou jugée comme telle et exigeant quelque effort physique ou intellectuel. Ainsi défini, son contenu sémantique paraît bien vague. On peut dire qu'il marque simplement l'opposition à *holgar*:

¡Todo el día lo pasa escondiéndose, escapándose! ¡Para holgazanear! ¡No hay quién la haga trabajar en nada! Matute 35.

„Y a esto le llamas tú trabajar, sentado a una mesa entre nubes de humo...“ Para ella el trabajo era actividad no quietud ni meditación delante de las cuartillas en un cuarto entre nubes de tabaco. Zunzunegui 146.

Plus fréquents sont les cas, toutefois, où le contexte nous permet de nous faire du contenu sémantique de ce verbe une idée plus précise: celle du verbe désignant l'action qui consiste dans la peine qu'on se donne à exécuter un ouvrage, dans l'effort qu'on déploie en vue de la production de quelque bien matériel ou d'une œuvre d'esprit:

Concluyeron que si trabajaban con más empeño y rendían más, podían todavía alcanzar la escala de salarios que percibieron con anterioridad. Traven 157.

Su madre había empeorado rápidamente. Apenas podía ya trabajar, y sufrió dos ataques de corazón que la tuvieron inmóvil mucho tiempo. Matute 51.

De nombreux contextes laissent voir que l'action désignée par le verbe *trabajar* est considérée en tant que moyen de gagner sa vie:

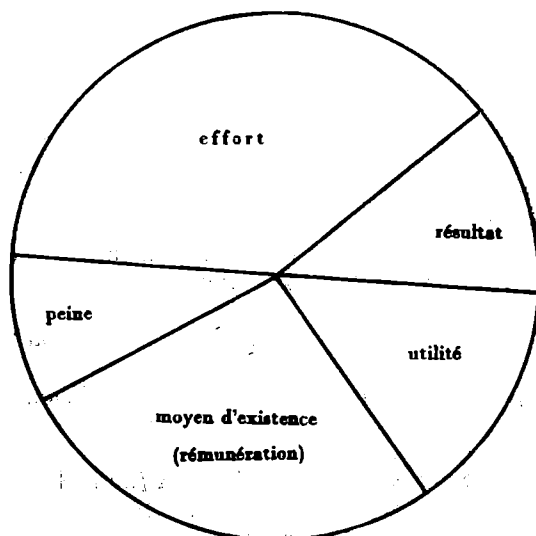


Fig. 7

Ahora tengo que trabajar todo el día. Ahora que he aprendido un oficio he de trabajar para no serles una carga u devolverles todo lo que me han dado. Matute 61.

Allí (en la Escuela de la Mujer) se aprendía a trabajar para poder vivir. Matute 49.

Dans d'autres contextes encore, *trabajar* équivaut à „avoir un emploi rémunéré“:

Todos los demás muchachos eran parecidos y hacían cosas parecidas. Trabajaban en los astilleros, en la tienda, en el puerto... Matute 24.

Varias veces, al pasar por el edificio en el que están sus oficinas, miro al elevado muro y me digo: „Ahí es donde él está trabajando, ¿en qué piso estará su despacho? ...“ Traven 130.

*

Parmi les mots constituant le reste du champ conceptuel en espagnol, citons tout d'abord le substantif *labor* qui, dans de très nombreuses acceptions, est synonyme de *trabajo*.

Labor désigne, en principe, tout travail considéré comme effort tendant à un résultat utile; c'est donc un terme très général. On peut l'employer pour désigner le travail en tant que genre d'activité, en tant qu'activité habituelle, plus ou moins régulière d'une personne:

Cuando volvieron a Valencia ella reanudó su labor docente, y él y doña Luz atendieron la fábrica de fideos y pastas de sopa. Zunzunegui 145.

...no concebía como realizar mi labor de periodista sin aquella máquina que me había acompañado por varios meses por México. Olivella.

Toda esta angustia existencial que corroe al mundo no es más que la amargura del que no se encuentra en el gusto de su trabajo y de su vocación, del que no se halla en la labor para que está dotado... Zunzunegui 764.

Toutefois, on n'emploie pas *labor* pour désigner le travail en tant que profession, en tant que moyen de gagner sa vie — et c'est là une des différences qui séparent cette expression du substantif *trabajo*. Dans les exemples que nous venons de citer, il peut bien être question d'un travail que l'on fait habituellement et même comme sa profession (la deuxième citation), mais l'emploi de *labor* (au lieu de *trabajo* par exemple qui serait aussi possible) indique que l'auteur de l'énoncé considère le travail en question en tant que genre d'activité tout court; qu'il lui est indifférent s'il s'agit d'un travail pratiqué à titre d'un emploi rémunéré ou si, au contraire, on a affaire à une occupation non lucrative. Disons, plus exactement, que *labor* fait considérer le travail en soi, sans prendre en considération les problèmes sociaux qui peuvent y avoir trait. Ainsi il n'est pas possible de remplacer *trabajo* par *labor* dans *derecho al trabajo* et dans d'autres contextes où *trabajo* est utilisé dans l'acception qui met en valeur la fonction économique du travail (par opposition à *capital*) ou sa fonction consistant à faire vivre son homme. *Labor* est donc un effort plus ou moins pénible coordonné à la réalisation d'un résultat utile. Son contenu sémantique se présente donc comme il suit (Fig. 8):

Le contenu sémantique de *labor* est toujours dominé par la notion de l'effort, de la peine. Il en est de même des substantif *labranza* pris dans son acception générale et somme toute très rare. Dans son emploi courant, cette expression relève uniquement de la terminologie agricole. L'absence de l'élément „gagnepain“ fait que *labor* se prête beaucoup mieux que *trabajo* à être employé au figuré, dans des acceptions plus ou moins nobles. Ainsi, on utilise ce mot pour désigner l'œuvre, la tâche incombant à une personne qui considère son accomplissement comme son devoir; dans cette acception, *labor* est fréquent dans le style élevé ou prétendu tel:

...pensó que sólo arrimando todos los españoles el hombro, cada uno con su labor, podrían sacar adelante esta hermosa y destartalada España. Zunzunegui 33.

Soy agricultor nato. Mi intervención en la vida revolucionaria del país fue

sólo un paréntesis. *Mi gestión presidencial, un sacrificio. La Revolución ha triunfado, mi labor ha concluido. Ahora soy feliz en el campo.* Dragun 80.

Labor est utilisé aussi dans une acception plus concrète: il sert à désigner une opération ou un ensemble d'opérations, dirigé vers une fin ou autrement déterminé. Dans cette acception, on le rencontre souvent au pluriel: *labores del campo; trabajadores incorporados a las labores del corte.*

... *uno de los médicos examinaba la boca, la ingle y el ano; otro, los pulmones y, el último, el corazón. En toda esta labor apenas decían las palabras necesarias para el examen.* Olivella 10.

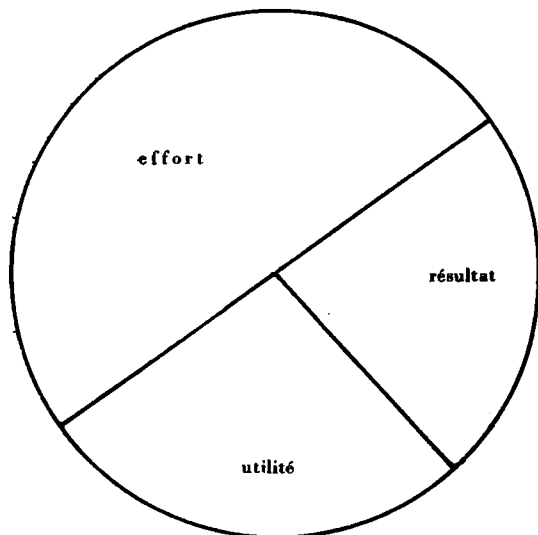


Fig. 8

... *hombres invictos, pintorescos, alegres, y que lo mismo aran la tierra con bueyes como cazan tigres...* En otros tiempos, cuando se aburrían de estas labores, domaban potros salvajes en el llano... Chávez 16.

Labor ne sert généralement pas à désigner le résultat du travail, un ouvrage. Mais, employé souvent à propos de travaux que l'on fait dans le ménage, il sert aussi à désigner la chose à laquelle le travail s'applique et qui est, dans une mesure plus ou moins grande, aussi le résultat du travail: *labores de costura, labor de ganchillo.*

Gobernaba la casa con tacto y delicadeza... Sabía de labores y de cocina y mandaba sin necesidad de levantar la voz. Zunzunegui 29.

... *le animaba a escribir novelas y teatro en las monótonas horas que dejaba el largo y helador invierno de Burgos, mientras ella se sentaba con una labor, los pies bajo los faldones de una mesa camilla.* Zunzunegui 29.

Il y a trois verbes que l'on peut mettre en rapport avec le substantif *labor*, à savoir: *laborar, laborear* et *labrar*. Ce n'est que rarement, toutefois, qu'on rencontre un de ces verbes dans la signification générale du verbe *trabajar*, c'est à dire employé de façon intransitive et désignant l'action de travailler, simple-

ment, comme effort déployé en vue de l'exécution d'un ouvrage. Le plus souvent, en effet, tous ces trois verbes sont transitifs et on s'en sert pour désigner des travaux spécialisés. Il s'agit surtout des travaux agricoles: *labrar la tierra* (d'où la signification des dérivés *labrador*, *labrantín*, *labriego*, *labranza*, etc.), mais aussi de tous les autres équivalents du verbe *trabajar* utilisé transitivement: *labrar la madera*, *labrar plata*, etc.

L'emploi intransitif de ces verbes est un phénomène plutôt rare. On le rencontre dans les textes poétiques plus souvent qu'ailleurs :

*Sentimos una ola de sangre, en nuestro pecho,
que pasa... y sonreímos, y a laborar volvemos.* A. Machado 86.

Dans ce sens, le verbe *laborar* apparaît aussi dans la forme substantifiée :

.....
*allí el poeta sabe
el laborar eterno
mirar de las doradas
abejas de los sueños.* A. Machado 186.

Avant de passer à l'examen des autres expressions correspondant à *trabajo* pris sous sa perspective „effort“, occupons-nous encore du substantif *obra* qui est le seul, parmi les mots constituant le champ conceptuel du travail en espagnol, à se rattacher à la perspective „résultat“ du terme central.

Il est vrai qu'il y a des contextes qui insistent surtout sur l'élément „effort“ du contenu sémantique de *obra*: *Esta cosa tiene mucha obra* (= exige beaucoup de travail). Mais de tels cas sont plutôt rares.

Dans d'autres acceptions, *obra* désigne une tâche dont l'accomplissement incombe à un agent ou une tâche exécuté par lui :

El ambiente hogareño puede destruir en gran parte la obra de la escuela...
Universidad central, Año IX, No 157, 1965, p. 9.

Le plus souvent, toutefois, l'expression *obra* est employée pour désigner quelque résultat sensible de l'effort, en particulier d'un effort créateur, donc une chose: *la mejor obra del artista*; *Velásquez, autor de obras de maravillosa ejecución*.

La verdadera creación, que es lo que ahora falta en la literatura española, tiene algo de milagro; por eso el verdadero creador suele ser inferior a su obra, y el falso escritor, superior. Zunzunegui 79.

Dans les citations ci-dessus, *obra* désigne un ouvrage considéré par rapport à son créateur, ce qui implique en même temps la mise en valeur relative du rapport du résultat au travail qui l'a produit.

C'est de cette façon aussi que se présente la signification de *obra* employé pour désigner l'ensemble des ouvrages d'un homme de science, d'un homme de lettres ou d'un artiste :

Toda la obra de Boadilla, encendida y fervorosa, está aquí delante de nosotros en sus novelas espléndidas... Zunzunegui 439.

Mais dans de nombreux contextes, l'idée de ce rapport est très effacée dans le contenu sémantique du mot :

Entro al final de tercer acto. Todavía tengo tiempo. Es una obra muy larga.
Dragun 10.

De esta manera obtenemos revistas especializadas y otras obras valiosas que

son incorporadas a nuestra biblioteca. Universidad Central, Año IX, No 157, 1965, p. 12.

Obra se dit très souvent en parlant des œuvres d'architecture :

Debemos recordar que en Egipto 3.000 años A. C. con equipo rudimentario fueron construídas obras hoy en día admiradas por su grandiosidad. Universidad central, Año IX, No 157, p. 12.

Obra désigne par ailleurs aussi une œuvre d'architecture en construction :

Parece que el señor Fernández quiere construir un edificio de horizontales... ¿Sabés que hace tres días vinieron a ofrecerme el puesto de sereno en la obra? Dragun 8.

Le verbe *obrar* qui, à un certain point de vue, se rattache au substantif *obra*, n'appartient pas à notre champ. Sa signification est celle du verbe agir en français, c'est-à-dire trop générale pour qu'elle puisse figurer à côté des autres verbes du champ.

*

Pour revenir aux expressions appartenant à la classe des actions, examinons maintenant le substantif *faena*. Disons dès l'abord que nous considérons nos réflexions comme valables aussi pour le substantif *fajina* qui est, à l'en croire les dictionnaires, le synonyme absolu de *faena*.

Faena donc est un substantif qui, dans certaines de ses acceptions, se rapproche beaucoup de la signification de *labor*. On l'utilise en parlant du travail physique aussi bien qu'à propos du travail intellectuel: *las faenas del campo, faenas del ingenio*.

Era un niño, aunque sus manos quemados por la cal y la piel tiesa por el alumbre le mostraban como adulto curtido en las faenas del campo. Olivella 9.

Faena peut avoir aussi une signification plus générale en désignant ce que l'on a à faire à titre de sa profession, de son état :

Por mi parte, que se divierta lo que quiera, que ya tiene larga faena por delante. Zunzunegui 21.

Ese día la faena no tuvo nada agobiante, pues me limité a recibir las instrucciones que Betty supo darme con excesiva bondad. Olivella 39.

Bastantes brutos tengo que desasnar en la escuela para tener que continuar luego la faena en mi casa con mi propio marido. Zunzunegui 142.

Faena s'applique finalement à des besognes de tous genres, peu importantes en général, que l'on exécute dans le ménage; dans cette acception, le mot est très souvent utilisé au pluriel: *entregarse una mujer a sus faenas diarias*.

Pero no tenía criada, ella era única mujer de la familia y se desollaba las manos en las faenas domésticas... Matute 251.

Notons encore que, pour désigner les travaux de ménage, l'espagnol dispose par ailleurs d'une expression spéciale — le substantif *azana*.

Le substantif *quehacer*, ou plutôt son pluriel *quehaceres*, a un sens voisin à celui de *faena* pris dans son acception dernièrement mentionnée. On l'emploie en parlant de travaux de ménage ou d'autres besognes routinières et de peu d'importance: *una mujer que se entrega a los quehaceres domésticos*.

...el cura se volvía y les decía con un gesto, lento u suave, que volvieran a sus casas. La madre se ponía en pie, buscaba su mano y retornaban a sus quehaceres. Matute 18.

Employé au singulier, le mot prend un sens plus général et plus abstrait à la fois en désignant ce qu'il y a à faire:

Tienes una vista dentro de una semana y sobre la mesa mucho quehacer. Zunzunegui 65.

L'expression *tarea* („tâche“) désigne généralement le travail que l'on donne à faire à quelqu'un dans certaines conditions et dans un espace de temps déterminé. Dans sa signification moins précise et plus générale, ce mot désigne le travail que l'on a à faire par nécessité ou dont l'exécution on s'impose par devoir:

„... he decidido escribir teatro y estoy redactando un pequeño guión del asunto...“ *Se acostaron y cuando se despertó se levantó y continuó la tarea.* Zunzunegui 701.

Employé au sens figuré, c'est-à-dire en tant que „mot noble“, *tarea* désigne l'activité de l'homme considérée en entier, comme la tâche de toute sa vie, comme sa mission:

El día que todos los mortales estuviesen satisfechos y gozosos en su tarea esto sería lamentable... Zunzunegui 45.

Il y a d'autres contextes encore où *tarea* a la signification de *labor* dans l'acception la plus courante de ce mot en désignant une opération ou un ensemble d'opérations dirigé vers l'accomplissement d'une tâche, vers l'exécution d'un ouvrage:

... *la demora en la terminación de las zafras... impide dedicar la fuerza de trabajo a las labores de cultivo, por encontrarse ésta concentrada en las tareas del corte y alza.* Cuba socialista III, No 23, 1963, p. 16.

Atarear (fixer sa tâche à quelqu'un), verbe dérivé de *tarea*, n'appartient à notre champ que par sa forme réfléchie — *atarearse*. Dans cette forme, il est utilisé pour désigner l'action de celui qui exécute un travail pénible qu'il s'est imposé par devoir ou par nécessité.

Atareo, substantif dérivé, sert à désigner le travail prolongé.

Les verbes *velar* et *lucubrar* occupent, à l'intérieur du champ conceptuel du travail en espagnol, une place spéciale: ils ne s'appliquent qu'au travail nocturne.

Velar n'appartient d'ailleurs au champ que par certaines de ses acceptions, sa signification étant plus générale; *velar* équivaut, en effet, à ne pas dormir pendant le temps réservé ordinairement au sommeil.

Ce verbe est néanmoins utilisé assez souvent dans le sens de „ne pas dormir à cause du travail“ et même simplement dans celui de „travailler pendant la nuit“: *En la imprenta velarán esta semana.* PL.

Vigilia, substantif correspondant au verbe cité ci-dessus, a une signification plus étroite pour ce qui est de la partie de son contenu sémantique qui nous intéresse: il ne s'applique qu'au travail intellectuel fait pendant la nuit ou, de façon plus générale, au travail intellectuel que l'on fait en dehors du temps réservé au travail: *Este libro es el fruto de mis viglias.* PL.

Le verbe *lucubrar* appartient, lui, à notre champ par toute l'étendue de son contenu sémantique: il signifie „travailler pendant la nuit“. Son contenu sémantique comporte en outre l'idée de l'application au travail. C'est d'ailleurs un verbe employé assez rarement et réservé exclusivement au travail intellectuel.

Le substantif *lucubración* désigne soit le travail nocturne consacré à l'étude

ou à une autre activité intellectuelle, soit l'ouvrage qui est le fruit d'un tel travail: *Lucubraciones filosóficas*.

D'autre part, il y a en espagnol des expressions qui sont réservées au travail physique. C'est tout d'abord *cutio*, adverbe substantivé, qu'on emploie en parlant du travail en tant qu'effort physique. *Día de cutio* équivaut à *día de trabajo*.

C'est à propos du travail physique aussi que l'on emploie le plus souvent les expressions insistant sur la peine, sur l'effort extraordinaire qu'exige un tel travail.

Parmi ces expressions, il faut citer en premier lieu le substantif *trabajera*, dont on se sert pour désigner un travail pénible et, que l'on fait avec peu de goût.

Ensuite, il s'agit des expressions groupées autour du substantif *azacán* (fém. *azacana*) désignant celui qui fait le métier de porteur de l'eau. Ce métier exigeant beaucoup d'effort physique de celui qui le pratique, *azacán* peut être utilisé en outre pour désigner toute personne s'occupant à des besognes très pénibles, basses parfois, mais qui n'exigent pas de formation ni d'intelligence spéciales. La locution *andar* (ou *estar*) *hecho un azacán* se dit en parlant de celui qui travaille ou qui est obligé de travailler de toutes ses forces.

Le verbe *azacanear* désigne l'action de travailler d'arrache-pied; *azacaneo* se dit à propos d'un travail qui apporte une grande fatigue et peu de résultats:

Cuando volvió a mediodía, encontró a su madre más tranquila. Se había levantado y atendía al azacaneo de la casa... Zunzunegui 745.

Ajetreo, substantif postverbal de *ajetrearse* que l'on pourrait traduire par „se fatiguer à force de travailler excessivement“, désigne tout d'abord la fatigue due à l'excès du travail et, ensuite, le travail pénible et sans repos.

Dans le domaine du verbe, on pourrait mentionner encore *aginarsé*, verbe qui sert à désigner, dans certains contextes, une activité fébrile et pénible déployée pour peu de chose.

Ensuite, il y a le verbe *desuñarse* (littéralement: „s'arracher les ongles“) qui marque l'effort obstiné et tenace en vue de la réalisation d'un but et, par conséquent, aussi le travail pénible et tenace que l'on s'impose: *Está desuñándose para ganarles la vida a sus hijos*. A.

Aporrearse (vient du verbe *aporrar* „frapper à coups de bâton“) et *aporeo* expriment une idée analogue. Les deux expressions se disent à propos de l'action de celui qui travaille avec une extrême application et sans regarder à la fatigue.

Très souvent, on emploie pour désigner l'action de travailler avec acharnement le verbe *bregar* qui, dans d'autres acceptions, équivaut à „lutter“: *Pasar la vida bregando*. La construction *andar a la brega* a le même sens.

Le verbe *remar* („ramer“) aussi, dans certains contextes, peut désigner l'action de celui qui effectue un travail pénible.

Le substantif *afán* a, au sein de notre champ, une signification double. Tout d'abord, il désigne le travail pénible et excessif. Quelquefois, on l'emploie aussi pour désigner le travail physique très dur et qui n'a pas besoin de qualification spéciale, tel le travail des journaliers.

Dans de très nombreux contextes, toutefois, *afán* comporte l'idée de l'ardeur du travailleur et marque donc en outre l'attitude favorable du travailleur envers le travail.

Le verbe *afanar* a, à son tour, la double signification, en désignant d'une part

l'action de travailler à des besognes très pénibles qui exigent un effort physique extraordinaire et, d'autre part, l'action de celui qui travail avec zèle, avec entrain. C'est à cette deuxième signification qu'il faut rapporter le sens des adjectifs dérivés *afanador*, *afanoso* et *afanado* qui servent à qualifier les personnes qui aiment travailler ou qui travaillent avec ardeur :

Se sumergió en su trabajo de abogado con frescas fuerzas... El padre vivía feliz viendo al hijo afanoso y enamorado. Zunzunegui 28.

Le même sens est celui de l'adjectif *afanado*, employé à propos de personnes.

Utilisé à propos de choses, *afanoso* qualifie ce qui exige beaucoup de travail, ce qui est difficile à faire: *trabajo afanoso*.

Afanador s'emploie en outre comme substantif et s'applique, en espagnol de Mexique par exemple, aux personnes qui s'occupent à exécuter les travaux les plus pénibles.

On a vu que l'adjectif *afanoso* a des significations différentes suivant que l'on l'applique aux personnes ou aux choses. Il en est de même de plusieurs autres expressions appartenant à notre champ.

C'est le cas tout d'abord de l'adjectif *laborioso* (ou *laboroso*, forme vieillie) qui, utilisés en parlant de personnes, signalent que la personne en question travaille beaucoup ou qu'elle aime travailler :

El padre de Alejandro, hombre inteligente y muy laborioso, llegó a ser el primer abogado de Burgos. Zunzunegui 18.

Utilisés en parlant de choses, ces adjectifs s'approchent par leur signification de *afanoso* en désignant ce qui coûte beaucoup de travail, ce qui est difficile à faire: *trabajo laborioso*.

Le substantif *laboriosidad* ne se rapporte qu'à la première signification en désignant la qualité de celui qui travaille beaucoup, qui sait travailler ou qui aime le travail.

Pareil est le cas des adjectifs dérivés de l'autre terme central de notre champ — *trabajador* et *trabajoso* — avec la différence, toutefois, que *trabajador* est utilisé exclusivement en parlant de personnes en qualifiant ceux qui travaillent avec compétence ou avec ardeur :

Yo sé que la muchacha es buena. ¿Verdad que sí? Modosa. Trabajadora. Amasa su pan y cose sus faldas... Lorca 14.

Hombres diabólicos, seres satánicos... andan sembrando la confusión en el pueblo obediente y trabajador. Chávez 13.

Trabajoso, par contre, n'intéresse notre étude que dans les acceptions où il sert à qualifier les choses difficiles à faire ou exigeant beaucoup d'efforts: *estudio muy trabajoso*.

L'espagnol possède par ailleurs une longue série d'autres expressions qui signalent l'attitude favorable du travailleur face au travail. Il y a tout d'abord les adjectifs *hacendoso*, *codicioso*, *vividor*, *buscavidas* et *araña* qui servent à qualifier les personnes qui sont non seulement travailleuses mais en même temps économes et débrouillardes à la recherche du travail en tant que moyen de subsistance.

Ensuite, il convient de mentionner les expressions telles que *azacán*, dont nous avons parlé ci-dessus, *yunque*, *burro*, *burra* et *burro de carga* que l'on emploie pour qualifier ceux qui, travaillant à des travaux très pénibles, font preuve d'une grande tenacité et de patience.

Finalement, on pourrait signaler encore les adjectifs *estudioso*, *aplicado*, in-

dustrioso et diligente dont on se sert pour marquer, outre la laboriosité, encore l'habileté, l'exactitude et, le cas échéant, l'ingéniosité de la personne qu'ils qualifient.

Il est bien évident que les trois groupes d'adjectifs dont nous venons de parler se situent aux confins mêmes de notre champ car, généralement, ce n'est que par occasion que la qualité qu'ils désignent et qui concerne toute l'activité de l'homme, ont l'incidence sur la sphère notionnelle du travail. Il est vrai que de tels cas sont assez fréquents parce que le travail représente une très grande partie de l'activité de l'homme.

*

Nous terminerons l'esquisse du champ conceptuel du travail en espagnol par un aperçu de noms d'agent qui y appartiennent.

Le substantif *trabajador*, désignant en principe l'homme qui travaille, se dit couramment de ceux qui vivent de leur travail:

Doscientos mineros tenían que vivir de lo ... que recibían de las colectas que hacían todos los trabajadores del país que simpatizaban con ellos. Traven 188.

Según escuché de algunos obreros ... una vez en las plantaciones, se levantaba una muralla invisible que les prohibía fraternizar con los trabajadores yanquis y sus familias. Olivella 15.

Trabajador insiste donc sur le fait que celui qui travaille gagne un salaire qui lui permet de vivre. Dans ce sens, il est synonyme de *asalariado*.

Pareil est le contenu sémantique du substantif *obrero* qui, en principe, désigne toute personne qui s'occupe à exécuter du travail rémunéré: *obrerros intelectuales, obreros de tabaco, obrero laminador, etc.*; toujours est-il que *obrero* est le terme que l'on choisit le plus souvent en parlant des travailleurs par oppositions aux employeurs ou du mouvement ouvrier — donc dans des acceptions insistant surtout sur le travail physique salarié:

Los sindicatos, por su lado, evitan todo buen entendimiento entre los patrones y los obreros. Traven 208.

El rabillo de su ojo vibró pícaramente rubricando su profunda fe en la lucha revolucionaria de los obreros. Olivella 113.

Comme adjectif, *obrero* sert à qualifier celui qui travaille, par opposition à ceux qui ne travaillent pas (*hormiga obrera*) ou — et plus souvent — ce qui concerne les ouvriers, ce qui leur appartient, etc.: *la clase obrera*.

Canciones del Profundo Sur, de la época de la esclavitud, que hablaban de Abe Lincoln, pero que ahora resucitaban los himnos de las organizaciones obreras. Olivella 115.

Le substantif *obrerismo* est essentiellement terme du mouvement politique des ouvriers. Il sert à désigner tout d'abord l'ensemble des ouvriers, ensuite le mouvement politique des ouvriers ou, plus spécialement, la partie de ce mouvement qui, insistant sur la prépondérance du travail des ouvriers dans le processus de la production des biens, cherche à imposer les changements politiques et sociaux en faveur de l'accroissement du pouvoir politique des ouvriers.

L'adjectif *obrerista* s'applique à ce qui concerne le mouvement ouvrier.²⁰

²⁰ Par contre, les expressions françaises *travaillisme* et *travailliste*, formées par les suffixes analogues (*-isme, -iste*) ont un sens plus limité ne désignant que ce qui a trait au Parti du Travail (Labour Party) britannique.

Mentionnons encore les substantifs *jornalero*, *bracero* et *peón*. *Bracero* désigne un ouvrier à qui l'on donne à faire des travaux manuels nécessitant peu d'apprentissage ou d'intelligence: ... *braceros mejicanos que parten para los Estados Unidos; trabajar de bracero*.

La signification de *peón* est la même sauf que, dans certains pays de l'Amérique Latine, ce mot sert à désigner en outre les ouvriers agricoles:

Compré una panadería ... Voy a tener un triciclo y un peón ... y dentro de un año una chatita y cinco peones ... ¡En el comercio se puede llegar lejos, teniendo energía! Dragun 30.

Jornalero est le nom que l'on donne à celui qui travaille à la journée à des ouvrages exigeant de la peine mais pas d'habileté ou d'intelligence.

Toutes les expressions susmentionnées peuvent avoir, prises ou figuré, une nuance péjorative.

Quant aux noms d'agent se rattachant au substantif *labor*, tels *laborador*, *labrador*, *labrantín* et *labriego*, ils se rapportent aux travaux agricoles. Seul *labrador* (ou *laborador* qui est désuet) peut avoir la signification générale qui nous intéresse et peut désigner celui qui travaille sans spécification aucune.

*

Pour pouvoir nous faire une idée d'ensemble du champ conceptuel du travail en espagnol, nous aurons recours, de nouveau, à une table qui nous permettra de voir comment les traits sémantiques sont distribués parmi les différentes expressions constituant notre champ (Table 5).

On voit bien que la table ne renferme que les noms du champ appartenant à la classe des actions et à celle des objets. Pour ne pas reprendre les réflexions que nous avons faites à propos du champ en français, nous nous contenterons de renvoyer le lecteur au passage respectif (page 33—37).

Nous voudrions néanmoins faire quelques observations à propos des données de la table. Il est difficile de ne pas remarquer combien la situation de *labor* paraît avantageuse par rapport à celle de *trabajo*. On voit que le contenu sémantique de *labor* comporte le moins d'éléments sémantiques et que les traits distinctifs qui le constituent sont ceux qui apparaissent aussi dans le contenu sémantique de tous les autres mots du champ. Un tel dépouillement devrait, en théorie, prédestiner *labor* à la fonction du terme central du champ. Pourtant, il n'en est rien. Nous avons remarqué (page 41) que, en dépit de cette simplicité du contenu sémantique, *labor* ne peut remplacer *trabajo*, dans certains contextes. Maintenant, nous allons essayer d'expliquer pourquoi il en est ainsi.

Nous considérons que cette situation, que l'on pourrait qualifier de paradoxale, est la conséquence de l'évolution moderne du concept du travail, de l'idée que l'on se fait à l'époque moderne du contenu de ce concept. Nous croyons pouvoir affirmer, sans risque de trop déformer les faits, que la majorité des usagers de la langue envisagent le travail justement en fonction du fait qu'il fait vivre le travailleur, qu'il lui assure les moyens matériels pour son existence. Il n'y a pas de doute que, fréquemment, le trait sémantique de rémunération, de gain a la position dominante dans le contenu sémantique du mot. Aussi peut-on qualifier le même genre d'activité (le chant par exemple) de travail ou de divertissement suivant qu'il représente ou non le moyen de gagner sa vie pour la personne qui le pratique. C'est pour cette raison, croyons-nous, que *trabajo* et

traits sémantiques de:		trabajo	labor	obra	faena	tarea	quehacer	azana	cutio	vigilia	pega	afán	ajetreo
effort													
résultat													
utile													
rémunéré													
pénible													
physique													
de ménage													
imposé par	devoir												
	obligation												
habituel													
manquant d'importance													
fait pendant la nuit													
nuance socio-stylistique	élevé												
	bas (populaire)												

non *labor* se trouve au centre du champ conceptuel du travail en espagnol.

Il y a, évidemment, encore le fait que *labor* ne présente pas la possibilité que son contenu sémantique soit abordé par le côté „résultat“ et qu'il ne peut donc pas désigner un objet qui est le résultat du travail (sauf les cas tels que *labor de ganchillo*), mais ce n'est là, à notre avis, qu'un facteur secondaire. Ainsi donc il paraît que, pour pouvoir aspirer à la position, centrale dans notre champ, un mot doit pouvoir désigner aussi le travail en tant que moyen de gagner sa vie. Le contenu sémantique de *labor* ne comportant pas ce trait, la position du mot en est devenue plus faible.

Pour ce qui est de la classification des éléments du champ selon leur degré d'abstraction, on verra que c'est le niveau du „travail-action déterminée“ qui totalise le nombre de membres le plus élevé. C'est la deuxième colonne (au milieu) qui correspond à ce niveau de l'„action objectifiée“ sur la table qui suit (Tab. 6):

Table 6

action		objet
genre d'activité	action déterminée	
←----- trabajo ----->		
←----- labor ----->		
	←----- obra ----->	
	←----- faena ----->	
	←----- tarea ----->	
	←----- quehacer ----->	
←----- vigilia ----->		
←----- pega ----->		

IV

En roumain, le champ conceptuel du travail présente un tableau assez différent par rapport aux deux autres langues étudiées. Il y est groupé autour des substantifs *lucru* et *muncă* et des verbes *a lucra* et *a munci*.

Examinons tout d'abord les noms qui, dans leurs acceptions les plus générales, désignent l'action exigeant de l'effort et ayant pour but la réalisation d'un résultat utile. Le contenu sémantique des deux mots est donc sensiblement le même. *Lucru* et *muncă* peuvent être employés, en outre, pour désigner le travail régulier et rémunéré d'une personne; leur contenu sémantique comporte donc aussi la notion „gagne-pain“. Ainsi donc, les deux expressions sont synonymes ou presque et ont les mêmes titres pour aspirer à la place centrale au sein du champ conceptuel du travail en roumain. Aussi voit-on que, dans de nombreux contextes, les deux mots sont facilement interchangeables, sans que cela change quoi que ce soit au sens de l'énoncé respectif:

... pierduse într-o lună un kilogram la cîntar, dar pierduse și poftă de lucru.
C. Petrescu 126.

Iar muncă e o tristă necesitate nu o sacră necesitate! C. Petrescu 132.

Cine vă îndeamnă să părăsiți munca în orele de muncă? Călugăru 205.

Il y toutefois des cas où l'on n'est pas tout à fait libre de se servir de l'un ou l'autre des deux mots. Ainsi il ne serait pas recommandable de remplacer *muncă* par *lucru* dans les contextes suivants :

... *dacă e vorba de munca ta, ai o părere, firește.* Demetrius 162.

Dimineața la șase capeți ziarele. Le vinzi și seara, gata cîștigul. Munca cînstită și nu-ți stă nimeni pe cap. Ștefănescu 140.

C'est la polysémie de *lucru* qui intervient ici. *Lucru* désigne non seulement d'action de travailler, mais il a encore la signification de „chose“, „objet“. Cela peut prêter à confusion et avoir, dans des cas assez fréquents, des suites fâcheuses. Aussi constate-t-on que l'usage évite l'emploi de *lucru* là où il y a le danger d'un malentendu. Là, où le contexte élimine ou limite au moins la possibilité de confusion, *lucru* est employé très fréquemment. C'est le cas de nombreuses constructions verbales (*a avea de lucru, a se apuca de lucru, a-și căuta de lucru, etc.*) et d'autres dans lesquelles *lucru* a le rôle de complément du nom (*mîră de lucru, zi de lucru, metodă de lucru, etc.*). Bienque *muncă* puisse aussi apparaître dans de telles constructions, nous croyons pouvoir affirmer que *lucru* y est plus fréquent. Il paraît, en effet, que, abstraction faite du danger de méprise, *lucru* se prête mieux que *muncă* à être utilisé dans des tournures de ce genre à cause du caractère plus général de son contenu sémantique. Il se trouve que le contenu sémantique de *muncă* comporte en outre la notion de la peine que l'on aurait beau chercher dans *lucru*. Le locution *cu munca mare* signifie d'ailleurs „avec un grand effort“, *fără muncă* équivaut à „sans effort“, etc.

Voyons maintenant comment se présente le contenu sémantique des deux expressions :

m u n c ă :

effort
résultat
utilité
rémunération
peine

l u c r u :

effort
résultat
rémunération
utilité

On pourrait donc dire que, dans leurs acceptions les plus générales, les deux termes se valent. Il y a des contextes, toutefois, qui semblent être le domaine exclusif de l'un des deux mots. Il en est ainsi de *muncă* utilisé en tant que terme de politique et d'économie politique: *protecția muncii; muncă și capital.*

In R. P. R. munca este o datorie și o chestiune de onoare pentru fiecare cetățean capabil de muncă... Constitution de la République populaire roumaine.

Les deux substantifs sont utilisés aussi pour désigner le travail considéré comme une occupation régulière et généralement aussi rémunérée d'une personne, comme son emploi :

Șomer este muncitor care nu poate găsi de lucru... D.

Astăzi, înainte de a părăsi lucrul, trebuie să primească muncitorii avansurile în plic. Călugăru 141.

Dacă e vorba de munca ta, ai o părere, firește. Demetrius 162.

Ion Jura le călăuzea, și Pătru Raduia care promise învoire dela munca lui pentru aceasta... Dumitriu 197.

Par extension *muncă* et, plus souvent, *lucru* sont employés même pour désigner le lieu où l'on exerce son emploi:

Pînă diseară trebuie să mă prezint și la lucru, ca să-i vestesc că am venit. Demetrius 178.

Pe stradă treceau oameni tineri venind de la lucru... Demetrius 196.

Lucru et *muncă* peuvent avoir une signification moins générale en désignant l'effort dirigé vers la réalisation d'un but déterminé, c'est-à-dire une opération ou un ensemble d'opérations plus ou moins déterminé: *Tot pe dînsa o punea la lucrurile cele mai grele. Ispirescu, D.*

— ... *Și ați lucrat la fabrica de cărămizi? la birău?*

— *Nu, la cuptor... Dar m-au dat afară acum două săptămîni.*

— *Tulai Doamne! Da de ce? Lucru greu, sigur, n-ați știut lucră, că de unde să știți? Demetrius 15.*

In lunile în urmă mocnea în orașel dispreț și ură împotriva cetelor de moldoveni tineri, veniți cu trenurile pentru a fi puși la munci grele. Călugăru 242.

On a vu que les deux expressions apparaissent aussi au pluriel; ce n'est d'ailleurs guère que dans cette acception relativement concrète qu'elles apparaissent au pluriel. Encore faut-il noter que, dans la langue contemporaine, *lucru* est assez rare dans cette acception, le pluriel *lucruri* se rapportant en général à l'autre signification du mot (= „chose”). C'est *lucrări*, pluriel du substantif postverbal *lucrare* dont on parlera ci-après, qui semble suppléer au pluriel de *lucru* dans l'acception qui nous intéresse.

Jusqu'ici nous avons examiné les deux mots dans les acceptions appartenant à la classe des actions. Voyons maintenant si ces expressions peuvent avoir aussi des acceptions qui permettent, à l'instar des acceptions respectives des termes centraux en français et en espagnol, de les ranger dans la classe des objets. En d'autres termes, il s'agira d'établir si, dans le cadre de notre champ, les deux termes ont des acceptions dans lesquelles leur contenu sémantique soit envisagé dans la perspective „résultat”.

Or on constate qu'il y a de telles acceptions. Il s'agit tout d'abord des cas où *muncă* (le cas échéant ses diminutifs *munculiță* et *muncușoară*) et *lucru* désignent ce que l'on gagne par son travail, la rétribution que l'on en obtient:

... *văduvita sa mună îl crescu cum putu din lucrul mînilor ei. Eminescu, D.*

Care-i strîngător rămîne cu ceva, care nu-i, i se duce munculița ca fumul! Călugăre 156.

Cînd își aducea sa aminte de puicile cele nadolence și boghete, de răsipa ce s-a făcut cu munca ei... crăpa de ciudă... Creangă 290.

Ensuite, il y a des contextes où *lucru* désigne le résultat de l'action de travailler lui-même, l'ouvrage:

... *șa una pe alta se îndemneau la treabă și lucrul ieșea gîrlă din mînile lor. Creangă 284.*

C'est de cette acception-ci qu'est parti, à notre avis, le déboulement de sens

du substantif *lucru* qui, membre de la classe des objets tout d'abord, est devenu mot-classe lui-même.

Quant au substantif *muncă*, il n'apparaît pas dans cette acception.

Appartiennent au centre du champ conceptuel du travail en roumain encore les verbes *a lucra* et *a munci*. De façon générale, on peut dire que les deux verbes diffèrent en principe par le fait que seul le premier d'entre eux (*a lucra*) désigne l'action de travailler aussi dans le cas où il est employé transitivement. Dans ce cas, il désigne, bien entendu, l'action de travailler appliquée à un objet quelconque (*a lucra inul, pamîntul, fierul*), il équivaut donc à „soumettre à un travail“.

Il y a des cas, toutefois, où le verbe *a lucra* employé de façon transitive a une signification toute différente: à savoir celle de „faire“. Il en est ainsi dans la locution *a n'avea ce lucra* ou dans des contextes comme celui qui suit:

Am cerut secțiilor să scrie ce au de gând să lucreze, cit pot munci oamenii și să vedem în ce fel s-ar face mai bine și mai repede munca. Călugăru 222.

Dans cette dernière citation, la signification du verbe *a lucra* approche de celle du verbe *a face* (= faire) plutôt que du sens de *a prelucra* (= façonner), qui est courant pour son emploi transitif.

Quant à l'emploi transitif du verbe *a munci*, il concerne le travail seulement dans la construction *a munci pamîntul*. Autrement, il a dans ce cas le sens de „torturer“.

Pour ce qui est de l'emploi intransitif des deux verbes — qui est le seul à nous intéresser —, on constate que l'on a de la difficulté à relever une différence quelconque entre *a lucra* et *a munci* dans de très nombreux contextes. Il en est ainsi par exemple des acceptions où les deux verbes désignent l'action de travailler en tant qu'emploi et moyen de gagner sa vie:

Dar el ce făcuse în vremea asta? Muncise la minister și scrisese versuri. Demetrius 70.

La minister, unde lucrase, urmărise cum crește haosul, dirijat de capitaliști, în centrele industriale. Călugăru 125.

Secretarul lucra în mină. Dumitriu 153.

Il en est de même des contextes où *a munci* et *a lucra* désignent l'action de travailler comme une action utile exigeant quelque effort physique ou intellectuel en marquant l'opposition à l'état de repos:

Fetelor, hăi! s-a trecut de șagă. Voi lucrați, că eu mă duc să pregătesc ceva de-a mîncării... Creangă 286.

La noi majoritatea oamenilor sînt atît de îndatorați că, muncind tot anul viitor, nu numai n-ar lua absolut nimic pe munca lor, dar nici nu și-ar putea plăti trecutul întreg... Rebreanu 208.

Il paraît, toutefois, que *a munci* peut insister, dans certains cas sur l'effort, sur la peine qu'exige le travail en question: *a munci din greu*.

Aici oamenii știu că trăiesc bine! ... Ce le pasă! Noi muncim ca să poată ei să benchetuiască! Rebreanu 204.

D'autre part, *a munci* paraît pouvoir insister sur l'aspect „travail salarié“ de son contenu sémantique. Voyons la citation suivante:

Dacă-l întrebați pe oricare din acei ce-și pierdeau timpul, ce trebă face în definitiv, se uita mirat, și răspundea, supărat de socoteală ce i se cerea: Muncesc! Călugăru 206.

Le substantif postverbal *lucrare* se rapporte soit à l'emploi transitif du verbe *a lucra* (*lucrarea fierului*, etc.) soit aux acceptions qu'il prend lors de son utilisation intransitive. Dans ce dernier cas, il désigne l'action de travailler à un travail déterminé, dont l'étendue et le caractère sont plus ou moins définis: *Soldați s-au dus la lucrări*.

Ei bine, să-i transmiteți din partea mea tovarășei care-i șef de secție, că am cerut să întocmească evidența lucrărilor voastre; să se știe ce muncă îndeplinește secretariatul. Călugăru 146.

Dacă aveți delegație de la autoritățile . . . atunci vom avea plăcere să vă punem în curent cu unele lucrări ale noastre. Călugăru 45.

Ne schimbăm două echipe pe noapte. Mîine dimineată e ordin să fie lucrarea gata. C. Petrescu 122.

Plus particulièrement, *lucrare* sert à désigner les résultats du travail créateur soit dans le domaine des arts, soit dans celui des sciences: *Lucrări lui Taine*.

Ea se întorcea după șaptesprezece ani de lipsă, cu o diplomă de doctorat a Sorbonnei, docența, titluri, lucrări, o modestă dar consolidată reputație în specialitate. C. Petrescu 18.

Ajoutons encore qu'en parlant des productions du travail créateur, on emploie encore le substantif *operă* qui comporte cependant la notion d'une certaine appréciation quant à l'importance ou à la valeur de l'ouvrage en question: *Cărțile și operele de artă trebuie să se vîndă, căci de aceea s-un produs.* Ionescu-Rion, D.

En tant que nom collectif, *operă* désigne l'ensemble des œuvres d'un homme de lettres ou d'un homme de science: *Operă lui Creangă*.

Avant de continuer notre examen, voyons comment se présente le centre du champ conceptuel du travail en roumain. Tout d'abord, nous essaierons d'établir quelle est la structure du contenu sémantique des deux groupes de mots se situant au centre du champ. Commençons par le groupe du verbe *a lucra* (Fig. 9):

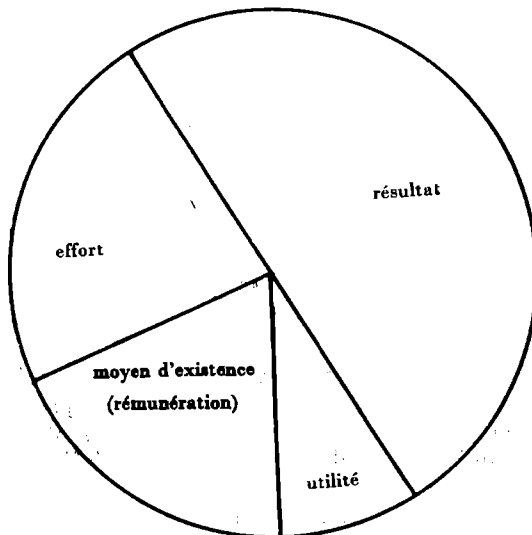


Fig. 9

Ce qui frappe dans la structure du contenu sémantique de *lucru*, c'est l'importance relative de la perspective „résultat“ ou, autrement dit, de la partie appartenant à la classe des objets. Il est vrai que, dans le roumain moderne, les acceptions de cette classe n'appartiennent presque plus au champ conceptuel du travail; il nous semble, cependant, qu'il est utile de les prendre en considération pour mieux comprendre la structure de la partie du contenu sémantique de *lucru* qui nous intéresse. Il n'est pas exclu, à notre avis, que c'est dans la „transitivité“ que réside le secret de certains traits spécifiques du contenu sémantique de *lucru* et, surtout, la définition des différences existant entre ce mot et *muncă*. Ces différences sont, en effet, très difficiles à saisir dans le cadre stricte de notre champ conceptuel car c'est justement dans ce cadre-ci que les contenus sémantiques des deux expressions se recouvrent plus ou moins complètement. Le problème de la polysémie de *lucru* n'est pas sans compliquer les choses: très souvent, c'est elle seule qui fait préférer *muncă* à *lucru* dans le discours. Or, il n'y a que le discours, l'usage qu'il fait des deux termes, qui peut servir de base à nos réflexions. Pour pouvoir procéder à la confrontation des deux termes, voyons encore la structure sémantique de *muncă* (Fig. 10):

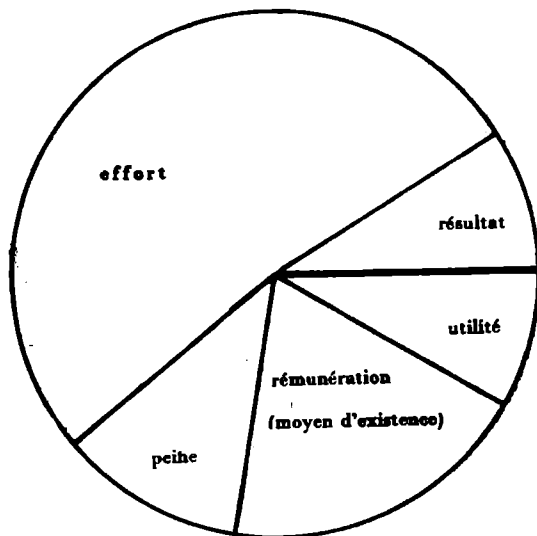


Fig. 10

Dans le contenu sémantique de *muncă*, c'est au contraire l'absence de la perspective „résultat“ qui saute aux yeux: *muncă* ne peut pas désigner l'objet qui est le résultat de l'action de travailler, l'ouvrage. Ce mot fait donc considérer l'action de travailler uniquement du point de vue de l'effort, de la peine qu'elle coûte ou, le cas échéant, en fonction du gain qu'elle rapporte. Si, quelquefois, *muncă* figure dans la classe des objets, c'est dans l'acception désignant ce que l'action de travailler rapporte de gain au travailleur, et non pas dans celle à laquelle on pourrait s'attendre compte tenu de la structure sémantique de *lucru* et

de celle qu'on peut établir dans d'autres langues pour les expressions analogues.

Pour les verbes, la situation se présente de façon fort pareille. L'emploi transitif du verbe *a lucra* nous semble être l'expression de la même tendance d'insister sur le résultat du travail. Car employé transitivement, ce verbe désigne le travail appliqué à un objet déterminé. *A munci*, au contraire, insiste sur la peine (employé transitivement, ce verbe a le sens de „torturer”) ou, le cas échéant, sur le gain, le salaire (cf. page 53).

Voilà les réflexions qui nous ont amenées à franchir les limites du champ conceptuel du travail, tel que nous l'avons défini. A l'intérieur du champ, les différences entre les deux groupes de mots sont à peine saisissables: c'est justement sur le terrain de notre champ que leurs contenus sémantiques se recouvrent. Ils participent donc de notre champ par une partie de leur contenu sémantique et, pour ce qui est de cette partie, leurs contenus sémantiques apparaissent comme fort pareils, voire identiques. Au-delà des limites du champ, les différences sont multiples. Les traits oppositifs, pertinents en dehors du champ, sont neutralisés le plus souvent dans les acceptions appartenant à notre champ. Il y a toutefois des oppositions qui peuvent venir en ligne de compte même à l'intérieur du champ: c'est pour les identifier que nous sommes sortis des limites du champ.

A notre avis, la structure sémantique des mots constituant le centre du champ conceptuel en roumain se présente comme il suit (Fig. 11):

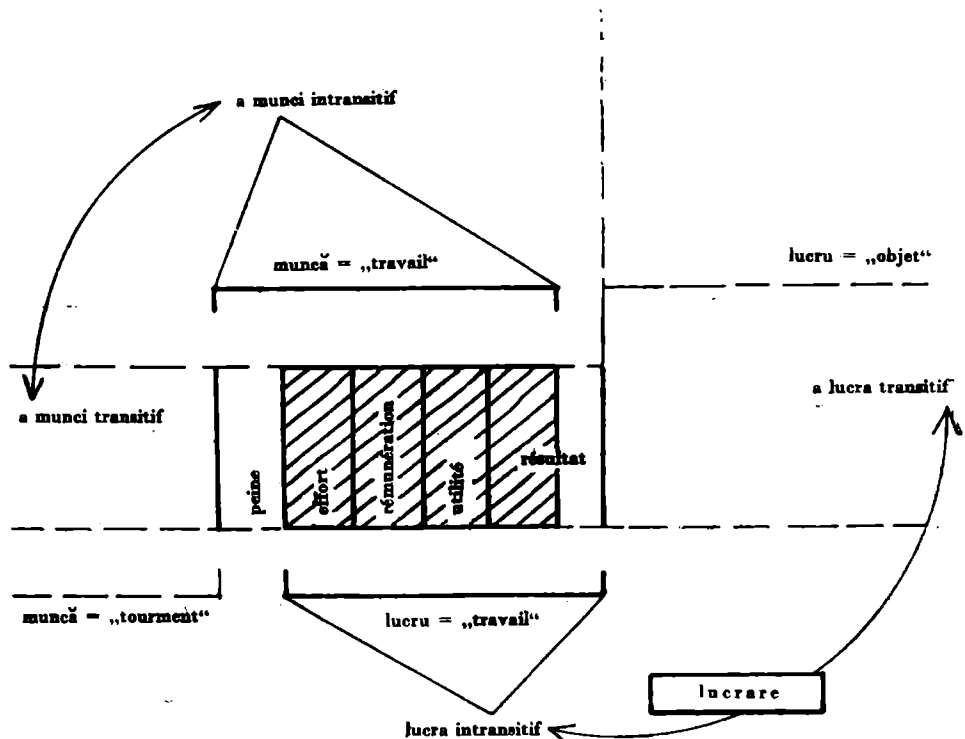


Fig. 11

Une place assez importante revient, au sein du champ conceptuel du travail en roumain, au substantif *treabă*. Ce mot s'applique à toute chose dont on a s'occuper ou qui retient l'intérêt. Le travail étant l'occupation très fréquente, *treabă* est employé très souvent pour désigner le travail que l'on a à faire ou celui duquel on est en train de s'occuper. Il s'agira donc toujours du travail considéré comme une action déterminée et concrète: *a nu avea nici o treabă; graba strică treaba; a face treabă, a se codi la treabă*.

Dacă-l întrebai pe oricare din acei ce-și pierdeau timpul, ce treabă face în definitiv, se uita mirat... Călugăru 194.

Judecătorul de instrucție, pînă atunci gata să între în ședință la orice chemare, începea să refuze acum, zicînd că-i copleșit de treburi. Brătescu-Voinești 40.

La signification du diminutif *trebușoară* est sensiblement la même: *Mai bine le place să se uite în gura oaspeților decît să facă vreo trebușoară. Sbierea, DC.*

Le verbe *a trebălui*, dérivé de *traebă*, sert à désigner l'action consistant à faire de petites besognes variées qui n'exigent pas trop d'effort et sont généralement peu importantes: *Tănase, Mielu și chiar Lică trebăluiesc pe lîngă camion... Marin se gîndește c-ar trebui poate să dea o mîină de ajutor. Ștefănescu 27.*

Le plus souvent, ce verbe est employé en parlant de travaux de ménage et d'autres besognes effectuées dans la maison: *Olga nu se duse după ea în bucătărie, cum făcea de obicei, o lăsă să trebăluiască singură. Demetrius 199.*

O găsi trebăluind prin casă, îmbrăcată cu un cojoc fără mîneci. Zamfirescu, D.

En parlant de l'action consistant à exécuter de petites besognes variées et de courte durée, on emploie aussi le verbe *a roboti* et le substantif féminin *robotală*:

Își câștiga viața și se trecea în roboteli și diferite necazuri. D.

Nevasta umbla cu pași nesimțîți, robotînd. Sadoveanu, D.

Le contenu sémantique des deux expressions ci-dessus comporte en outre l'idée du caractère habituel des actions auxquelles on les applique. Elles se rapportent, en effet, au substantif *robotă* (ou *robot*) qui, ayant désigné le travail régulier et gratuit que les paysans devaient à leur seigneur (= la corvée), s'applique aussi au travail que l'on fait plus ou moins régulièrement à titre de sa profession ou de son état:

Bărbatul era toată ziua cu robota prin lan sau prin tîrg și nevasta făcea ce-plăcea acasă. Tiktin.

Plus souvent, toutefois, *robotă* se dit à propos d'un travail difficile, pénible et long: *Obrazul frumos i s-a tot stîns, părul s-a tot rarit, la robota nemilostivă în înfruntarea cu furtunile din timpuri. Cămilar 28.*

Le verbe *a roboti*, lui aussi, est utilisé dans ce sens:

Țăranii noștri, robotînd mai rău decît robii, nu ajung să-și cîștige nici mîncarea omenească. Rebreanu, D.

Les expressions du groupe *robotă* se présentent donc, suivant le contexte, sous deux aspects, et cela en fonction de la structure de leur contenu sémantique, qui comporte les traits distinctifs suivants: effort, pénible, gratuit, habituel, dirigé vers la réalisation d'un résultat utile. Cette structure se présente comme il suit (Fig. 12):

Le croquis fait voir que l'usage aborde le contenu sémantique de ces expressions soit à travers l'élément „peine“, soit à travers l'élément „habituel“; c'est de là que vient le caractère double de la signification des expressions du groupe.

Pour désigner le travail pénible et même exténuant, le roumain dispose en outre des expressions groupés autour du substantif *trudă*.

Trudă et son synonyme *trudnicie* (qui n'est employé que rarement) s'appliquent au travail qui exige un gros effort physique ou intellectuel, au labeur fatigant, exténuant: ...*un lucru rămâne indiscutabil: că noi toți, dar absolut toți trăim de pe urma trudei acestui țaran, așa de prost și leneș cum îl categorisești dumneata!* Rebreanu 9.

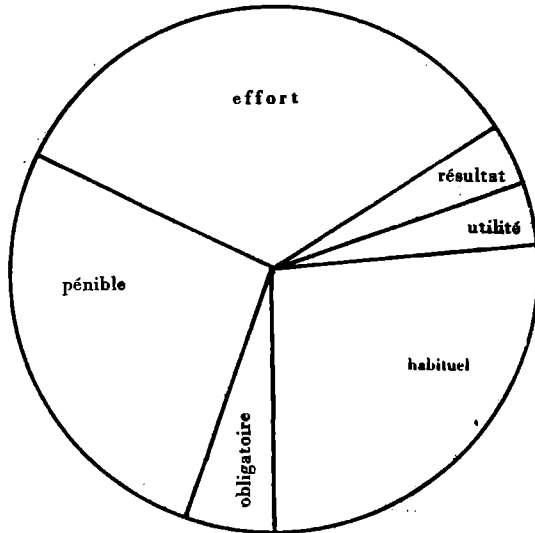


Fig. 12

Helga se mira că într-o odaie și într-o bucătărie se poate munci atât... fără să crească din mijlocul dușumelii un măr rotat după atîta trudă. Demetrius 92.

Le verbe *a trudi* désigne l'action de travailler de toutes ses forces ou à des travaux pénibles:

Ce, parcă ei la cîmp odihnesc? Trudesc și ei, săracii! Demetrius 14.

De unde atîta otravă împotrivă unor băiețandri care trudeau din greu și duceau o viață de cîine? Călugăru 242.

Le substantif *osteneală*, dont la signification habituelle est „fatigue, éreintement“, ser aussi à désigner, dans de fréquentes acceptions, le travail exténuant: *Ca să poată scoate arenda, plus un oarecare venit pentru ostenelele lui, arendașul trebuie să muncească de trei ori cît un proprietar.* Rebreanu 31.

On pourrait mentionner encore le substantif *caznă*, utilisé le plus souvent dans le sens de peine, de torture (comme, autrefois, *muncă*), mais qu'on utilise quelquefois aussi pour désigner le travail pénible: *Aici începe munca, ori mai bine cazna intelectuală.* Gherea, D.

Pour désigner un travail manuel pénible qui demande plus d'efforts physiques que d'intelligence, on emploie les substantifs *salahorie*, *salahorit* et le verbe *a salahori*. Toutes ces expressions sont dérivés du substantif *salahor*, désignant un

ouvrier exécutant des travaux manuels exigeant peu de qualification ou d'intelligence (= „manœuvre“).

Pareil est l'emploi de *hamalic*, substantif qui, désignant le métier de *hamal* (celui qui, dans des ports et dans des gares, transporte les fardeaux), peut servir aussi comme expression désignant tout travail pénible et monotone. Notons encore que le mot est utilisé non seulement en parlant du travail physique, mais aussi pour qualifier le travail intellectuel dans ce qu'il peut avoir de pénible et, surtout, de machinal.

Le verbe *a migăli* (ou *a migăi*) marque, au contraire, le travail fait avec beaucoup de soins, avec exactitude et minutie :

Pe cind soacra horăia, dormind dusă, blajină nora migăia prin cosă acuş la strujit pene, acuş îmbăla tortul, acuş pisa malaiul... Creangă 282.

Parfois on emploie ce verbe pour qualifier l'activité de celui qui travaille sans efficacité, avec un rendement très bas, soit à cause de son minutie au travail, soit pour une autre raison.

*

Il nous reste encore d'examiner les noms d'agent et les adjectifs appartenant à notre champ.

Occupons-nous tout d'abord des noms d'agent dérivés des mots centraux du champ, à savoir des substantifs *lucrător* et *muncitor* qui, tous les deux, servent à désigner les personnes qui travaillent, surtout les travailleurs manuels: *Un om în haine de lucrător, cam ponosite, ... stătea în fața lui Janoș. Demetrius 14.*

Noi am știut de asemeni îneca pe muncitorii calificați într-un ocean de zărieri ... și pîna la urmă nu pot munci nici cei care vor. Călugăru 22.

Lucrător et *muncitor* sont utilisés en outre pour désigner toute personne qui travaille, quel que soit le caractère du travail qu'il effectue: *muncitor cu brațele, muncitor cu mînea.*

Am venit încoace și am deschis debit. Unde sînt lucrători mulți, se cîștigă banul ușor. Călugăru 83.

Il faut faire remarquer, toutefois, que — à la différence de *lucrător* — *muncitor* insiste sur le côté „gagne-pain“ de son contenu sémantique: il désigne donc plus spécialement celui qui travaille et pour qui le travail représente la source unique de revenus.

Și dacă într-o zi se schimbau iar toate, dacă muncitorii care voiseră să conducă erau iar băgați la închisori, Olga, care lucrase cu ei, n-avea s-o pată și ea? Demetrius 195.

En vertu de ce trait spécifique de son contenu sémantique, *muncitor* est entré dans la terminologie du mouvement ouvrier. Il en est de même de l'adjectif *muncitoresc* qu'on utilise en parlant de ce qui est propres aux ouvriers, de ce qui leur sert, leur appartient, etc.: *locuințe, muncitorești, demonstrație muncitorească, cartier muncitoresc.*

L'adverbe *muncitorește* qualifie la manière d'être ou de faire propre aux ouvriers: *a-o înțelege, a spune, a face muncitorește.*

Muncitorime, substantif collectif, désigne le totalité des ouvriers ou un groupe quelconque d'ouvriers: *1 Mai, demonstrație de forță a muncitorimii.*

Muncitorime din uzină fusese împinsă să pornească bătălia. Călugăru 224.

Comme adjectifs, *lucrător* et *muncitor* qualifient ceux qui travaillent par oppo-

sition à ceux qui ne travaillent pas (*albina lucrătoare, țărâtimea muncitoare*) et, au surplus, ils servent à qualifier les personnes travailleuses qui aiment travailler et savent le faire:

Pre toți are ură. Cum vede om întreg, muncitor, el are o poftă să-i taie cu cușitul. Dimitriu 167.

En parlant de choses, on n'emploie que *lucrător* qui, bien entendu, prend dans ce cas un sens tout à fait différent: *ziua lucrătoare*.

Passons maintenant aux noms d'agent et adjectifs, qui se rattachent au substantif *trudă*. Il s'agit de *truditor*, substantif et adjectif, servant à désigner celui qui s'occupe à des travaux très fatiguants. *Trudnic*, employé comme substantif est très rare et équivaut à ouvrier; comme adjectif, il ne se dit que de choses ou opérations qui exigent beaucoup de travail ou beaucoup de peine: *cercetări trudnice*.

L'adjectif *ostenitor* qui se rattache au substantif *osteneală* dont nous avons parlé ci-dessus, sert à qualifier un travailleur acharné qui déploie de grands efforts et ne regarde pas à la fatigue.

En parlant de personnes aimant à travailler et travaillant beaucoup, vite et de façon efficace, le roumain emploie le plus souvent l'adjectif *harnic* ou, le cas échéant, les diminutifs *hărnicuț* et *hărnicel*:

... *trecerea pământului în mâinile țăranilor ar fi fost naturală și sănătoasă ... cu condiția ca țăranul să fi fost într-adevăr harnic și întreprinzător.* Rebreanu 31.

... *și-și ie un suflet de noră: ... era mai în vîrstă și ceva încrucișată, dar foc de harnică.* Creangă 284.

... *la trebi-s hărnicuț cît se poate; derdicam și măturam prin casă, ca o fată mare ...* Creangă 128.

Le substantif *hărnicie* désigne la qualité de celui qui sait travailler et qui travaille beaucoup et de façon efficace: *Avem sprijinul forurilor de stat: depinde de hărnicia, de destoinicia noastră, ca să dăm poporului ... mai multă forță.* Călugăru 135.

În curtea uzinei nimeni. Ii cuprinse hărnicia din serin? În fiecare zi puteau fi văzuți cum trec dintr-o secție în altă, să le treacă timpul. Călugăru 206.

Signalons encore le verbe *a hărnici* qui sert à désigner l'action de celui qui travaille avec beaucoup de zèle, de compétence et d'efficacité.

L'adjectif *vrednic* et le substantif *vrednicie* s'approchent considérablement, quant à leur signification, des expressions précédentes. Dans certains contextes, on peut les considérer comme synonymes parfaits de *harnic* et de *hărnicie*: *Cunoșteam pe bătrîn; era un muncitor vrednic, săpător de pămînt ...* Sadoveanu, D. *Că nu-i belșug și că nu s-o putea decît cînd om fi mai vrednici, asta înțelegem prea bine ...* Călugăru 120.

Le contenu sémantique de *vrednic* comporte, toutefois, encore d'autres éléments qui apparaissent dans d'autres contextes. Il s'agit de l'idée de la probité, de l'honnêteté — donc des éléments d'appréciation morale dont la portée dépasse les limites de la sphère du travail.

Les expressions du groupe *harnic* et celles du groupe *vrednic* impliquent toujours, en dehors de l'idée de la volonté de travailler, la notion de la compétence au travail et de l'efficacité, notion qui n'entre pas dans le contenu sémantique de certaines autres expressions que l'on peut considérer comme synonymes de l'adjectif *muncitor*. Il s'agit surtout de l'adjectif *laborios* qui, employé en parlant de personnes, qualifie celui qui travaille beaucoup et avec ardeur: utilisé en parlant de

traits sémantique de		muncă	lucru	lucrare	operă	treabă	a trebălui	trudă	robotă	roboteală	hamalic
effort											
résultat											
utile											
rémunéré											
pénible											
imposé par	besoin										
	obligation										
important											
manquant d'importance											
habituel											
machinal											
nuance socio-stylistique	élevé										
	bas (populaire)										

choses, cet adjectif qualifie ce qui exige beaucoup de travail et de peine: *cercetări laborioase*.

Il en est de même de certaines expressions régionales, tel l'adjectif *robaci*:

... *baba umbla val-virtej să-i găsească mireasă; și în cinci șese sate, abie-abie putu nimeri una după placul ei: nu prea tînără, naltă și uscățivă, însă robace și supusă*. Creangă 280.

Il y a ensuite en roumain toute une série d'expressions qui, bien qu'elles apparaissent souvent dans le sens de *muncitor*, ont une signification plus générale. Il s'agit des expressions *siliță, silitor* (et le verbe *a se sili*), de *sîrguință, sîrguitor* et *sîrguincios*. Elles marquent surtout la volonté de travailler (ou de faire autre chose) et l'effort que l'on y met:

Lucrez foarte mult, tovarășe director. Scriu bine la mașină. Tot ce mi se dă fac. Sint silitoare. Călugăru 143.

Ai talent, ești și sîrguitor, tocmai ce trebuie unui gazetar bun. Rebreanu, D.

Les adjectifs *strădalnic* et *străduitor* (les deux désuets aujourd'hui) ajoutent à l'idée de l'effort celle de la tenacité.

L'appartenance des expressions dernièrement mentionnées au champ conceptuel du travail est discutable. L'idée du travail ne représente, qu'un élément complémentaire de leur contenu sémantique, dont la dominante est la volonté de bien faire ce qu'on a à faire. Nul doute que ce que l'on a à faire est très souvent, et même dans la majorité des cas, un travail quelconque, mais cela peut être aussi autre chose. Pour cette raison, il faut considérer ces mots comme se situant à la limite même de notre champ. Cette affirmation vaut — et dans une mesure plus grande encore — pour des expressions comme *rîvnitor, zelos* et certaines autres.

*

Le table 6 montre la distribution des traits sémantiques distinctifs parmi les substantifs constituant le champ conceptuel du travail en roumain (Tab. 6):

Pour établir l'indentité sémantique d'un mot, il ne suffit pas, nous l'avons déjà dit, d'identifier les traits distinctifs qui composent son contenu sémantique; il est nécessaire d'établir en outre comment ces traits sémantiques sont agencés, quelle est l'importance relative de chacun d'eux par rapport aux autres dans le cadre de l'unité de signification donnée. Ainsi, nous arrivons à saisir pour chaque signification les traits de classification, les traits qui marquent l'appartenance de l'unité de signification en question à une des classes de significations lexicales. Voyons comment se présentent les expressions appartenant au champ conceptuel du travail en roumain pour ce qui est de cette appartenance de classe (Table 7):

Le table 7 démontre que les mots que nous avons désignés comme centraux appartiennent avec prépondérance à la classe des actions; en effet, *lucru* ne peut guère être considéré comme représentant, dans le cadre du champ, du travail-objet. Il ne reste donc que *lucrare* comme terme neutre et *operă* comme expression comportant une certaine appréciation positive.

La distinction du „degré d'abstraction“ s'impose en roumain même pour les expressions occupant le centre du champ. Elle explique aussi les rapports fonctionnels existant entre les substantifs *lucru* et *lucrare*. On voit que l'emploi du premier est pratiquement limité au niveau le plus élevé — celui du genre d'acti-

Table 7

genre d'activité	action déterminée	objet
← muncă →	← →	
← lucru →	← →	← →
	← lucrare →	
	← treabă →	← operă →
← trudă →	← →	
← roboteală →	← →	
← hamalnic →	← →	

vité —, tandis que le second s'étend aux deux niveaux restants. Pris ensemble, les deux expressions couvrent donc le concept du travail à tous les trois niveaux d'abstraction.

Pour ce qui est de *muncă*, ce mot appartient exclusivement à la classe des actions. A l'intérieur de cette classe, on peut distinguer deux divisions différentes: celle du travail considéré comme genre d'activité et celle qui fait envisager le travail en tant qu'ensemble d'opérations plus ou moins déterminé. Cette distinction nous aide à définir la position, dans la structure du champ, de certains mots, tel *treabă* par exemple.

On voit donc que, à ce point de vue, la structure du champ conceptuel en roumain présente certaines particularités par rapport aux deux autres langues étudiées. Il y a tout d'abord le fait que le terme — ou les termes centraux n'ont pas cette ambivalence de classe que nous avons constaté pour *travail* en français et pour *trabajo* en espagnol. La faute en est sans doute à l'évolution sémantique de *lucru* qui, nous l'avons dit, a pris la signification de „chose“ dans la majorité des acceptions où son contenu sémantique relève de la classe des objets. Comme, au niveau du travail-action concrète, nous nous trouvons en présence d'une certaine „objectification“ de l'action, nous ne serons pas surpris de voir qu' à ce niveau aussi, *lucru* ait cédé le pas à *lucrare*.

Ainsi le centre du champ conceptuel du travail manque d'homogénéité en roumain: le concept du travail n'y a pas de dénomination, de désignation unique, simple. Il n'y a pas de mot qui suffise, à lui seul, couvrir toute l'étendue du concept, telle que nous l'avons définie pour les autres langues étudiées. Ainsi, pour couvrir la „surface notionnelle“ de travail, le roumain se sert de *lucru*, *muncă* et *lucrare*. S'il est assez simple d'établir quelle sont, dans le cadre de notre champ, les différences notionnelles entre *muncă* d'une part et, d'autre part, *lucrare*, il n'en est plus de même quant aux rapports notionnels entre *muncă* et *lucru*. Sauf de légères différences d'ordre sémantique dont nous avons parlé ci-dessus (voir page 52), il est très difficile de saisir ce qui sépare les deux termes. Reprenons la citation: *Dacă e vorbă de muncă ta, ai o părere, firește.*

Ici, il n'est pas possible, nous l'avons dit, de remplacer *muncă* par *lucru*, bien qu'il n'y ait pas des traits notionnels qui puissent venir en ligne de compte, pour établir la différence entre les deux expressions. Il ne s'agit non plus, dans ce cas précis, de différence de traits de classification (d'appartenance de classe). Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, *muncă* est choisi, doit être choisi à cause du contexte: si l'on employait l'expression *lucru*, il pourrait être question de „ton travail“ aussi bien que de „la chose à toi“. Dans de telles situations, on constate que les deux expressions qui, dans les acceptions qui nous intéressent, ne présentent aucun trait sémantique qui les mette en opposition, ne sont cependant pas identiques. Elles sont opposées l'une à l'autre par le fait que l'une d'elle — *lucru* — peut avoir, grâce à la grande étendue de son contenu sémantique, des significations qui n'ont plus aucun trait au champ conceptuel du travail. Là où le contexte ne suffit pas à préciser la valeur de l'expression, où il n'est pas à même de déterminer „la perspective“ de laquelle on aborde son contenu sémantique, le discours prend le parti de choisir un autre mot — *muncă* en l'occurrence — dont la signification est moins équivoque.

V

Etant donné que, dans la dernière partie de notre travail, il nous arrivera de temps en temps de procéder à la comparaison du champ conceptuel du travail dans les langues romanes avec ce même champ en tchèque, il nous semble utile d'en esquisser le tableau.

Notons pour commencer que, par rapport aux langues romanes étudiées, le tchèque présente dans le cadre du champ conceptuel du travail certains traits spécifiques, dont nous signalerons notamment le caractère simple et dépouillé de sa structure. Ce champ conceptuel y est groupé autour du substantif *práce* qui couvre, par ses acceptions différentes, l'étendue du champ entier.

Práce désigne tout d'abord le travail en tant que genre d'activité, c'est-à-dire en tant qu'effort rémunéré dirigé vers la réalisation d'un résultat utile (*Práce je povinností každého občana*).

A cette acception, il faut joindre celle qui fait apparaître le substantif *práce* comme mot désignant le travail que l'on fait régulièrement contre salaire, donc l'emploi (*jit do práce*).

Ensuite, *práce* désigne le travail en tant qu'ensemble d'opérations plus ou moins défini (*Vykonával tam různé práce*).

Finalement, *práce* désigne encore le résultat du travail, l'ouvrage (*práce záků první třídy; práce vyšla tiskem*).

Le contenu sémantique de *práce* comporte donc les quatre éléments fondamentaux qui, en changeant la proportion de leur importance relative, lui donnent les trois valeurs élémentaires.

Dans le domaine du verbe, la position centrale appartient sans conteste au verbe *pracovat* dont la signification se rapporte, en principe, aux deux premières acceptions du substantif *práce*.

Il faut signaler, cependant, que dans le langage familier et populaire, le verbe

dělat fait au verbe *pracovat* une concurrence très forte. Employé transitivement, *dělat* équivaut à „faire“. C'est donc son emploi intransitif qui en fait le membre du champ conceptuel du travail avec la marque, toutefois, de l'appartenance socio-stylistique particulière. Cela revient à dire, que *dělat* — à la différence de *pracovat* — ne peut pas être considéré comme appartenant au centre du champ du système qui nous occupe — celui du tchèque commun. Le même phénomène se produit, dans une mesure beaucoup plus faible, en roumain.

En dehors du centre, le champ conceptuel du travail est aussi facile à classer:

Il y a le substantif *dílo* qui désigne le plus souvent le résultat du travail et équivaut au substantif *œuvre* en français. Comme ce dernier, on l'utilise surtout en parlant d'un ouvrage de quelque importance et, s'il s'agit du résultat d'un effort créateur, d'un certain niveau artistique. *Dílo* se dit aussi de l'ensemble des œuvres d'un artiste ou d'un savant (*dílo Stursovo, rozsah díla Čapkova*).

Dílo se dit aussi de l'action dont l'exécution est réservée à un agent (*konat svoje dílo*).

Finalement, *dílo* peut être utilisé aussi pour désigner le travail en tant qu'effort utile. Il s'agit là — il faut bien le dire — d'un emploi fort rare qui ne se maintient que dans les proverbes et autres constructions archaïques (*Čas k dílu, čas k jídlu*).

Pour désigner le travail pénible, le tchèque dispose des substantifs *dřina* et *lopota*. De même le verbe *dřít*, ainsi que les verbes réfléchis *dřít se* et *lopotit se*, désigne l'action de travailler d'arrache-pied, de trimer.

Le tchèque possède en outre d'assez nombreuses expressions populaires ou argotiques telles que les substantifs *rachota*, *facha*, *makačka* ou *hokna* et les verbes *fušovat*, *makat*, *hoknit*, etc.

A la différence des langues romanes, le tchèque commun ne connaît pas d'expression spéciale pour le travail considéré comme action déterminée. Dans le langage populaire, il y a évidemment *melouch* utilisé en parlant de travaux d'occasion que l'on fait en dehors de sa journée de travail pour en ajouter le bénéfice à son salaire. Comme il arrive assez souvent que le travail qu'on fait à titre de son emploi souffre en quelque sorte de l'attention accordée par le travailleur à de tels travaux d'occasion, *melouch* comporte dans de très nombreux contextes une nuance péjorative. Cela vaut dans une mesure plus grande encore du verbe *melouchařit*.

Le substantif *fuška*, appartenant aussi au langage populaire, est également employé dans le sens de *melouch*, mais peut désigner en outre tout travail au niveau d'abstraction correspondant au travail-action déterminée. Dans certaines constructions, toutefois, c'est l'idée de l'effort pénible qui domine le contenu sémantique de ce mot (*Dá to fušku*).

Pour ce qui est des noms d'agent, le tchèque dispose, dans le cadre du champ conceptuel du travail, de deux substantifs: *pracovník* et *dělník*. *Pracovník* désigne celui qui travaille. La langue contemporaine s'en sert notamment en parlant de ceux qui font du travail intellectuel, qui n'effectuent pas de travaux manuels.

Dělník au contraire est réservé plutôt à ceux qui effectuent des travaux manuels en tant qu'ouvriers salariés. *Dělník* est utilisé dans le mouvement ouvrier et dans la terminologie de l'économie politique.

Le langage politique emploie très souvent l'expression *pracující*, participe sub-

stantivé du verbe *pracovat*, dont le caractère est plus général en embrassant les deux catégories de travailleurs, mentionnées ci-dessus, et en insistant sur le fait que le travail assure au travailleur les moyens d'existence.

Nádeník („journalier“) sert à désigner le travailleur qui n'a aucune préparation spéciale et travaille parfois sous les ordres d'un autre ouvrier. Par extension, on utilise quelquefois ce substantif pour désigner un travailleur maladroit et sans compétence.

Nádeničina est un terme du langage familier et on l'emploie en parlant d'un travail pénible et sans intérêt qui exige plus de force ou de patience que d'intelligence.

Dřítě, substantif dérivé du verbe *dřít* (*se*) sert à qualifier celui qui travaille avec acharnement sans regarder à la fatigue. *Pracant*, dérivé du verbe *central*, appartient au langage populaire et exprime la même idée.

Pour qualifier les personnes qui aiment à travailler, le tchèque commun possède l'adjectif *pracovitý*. Le substantif *pracovitost* désigne la qualité elle-même.

Les expressions *pracný* et *pracnost* ne s'appliquent qu'aux choses qui exigent trop de travail, qui sont difficiles à faire.

L'adjectif *dělný* (aussi bien que le substantif *dělnost*) se dit de celui qui travaille de façon efficace.

L'adjectif *pilný* et le substantif *pilnost* sont utilisés en parlant des êtres qui font avec beaucoup d'entrain et d'assiduité ce qu'ils s'imposent ou ce qu'ils ont à faire. Les deux expressions ne concernent pas seulement la sphère du travail, mais c'est surtout à l'action de travailler qu'on les applique.

VI

L'examen comparé du champ conceptuel du travail dans les langues française, espagnole, roumaine et, en partie, tchèque, que nous avons fait en essayant d'y appliquer l'analyse structurale, nous a permis d'entrevoir certains problèmes du système en lexique. En essayant de résoudre ces problèmes, nous avons été amenés à nous pencher sur certaines questions théoriques qui, pensons-nous, sont d'un intérêt général pour l'étude structurale du lexique. Aussi voudrions-nous, en conclusion de notre travail, résumer nos réflexions et en tirer quelques conclusions.

Structure sémantique du mot

Disons dès l'abord qu'en parlant du mot, nous le considérons en tant qu'unité de signification lexicale et que notre intérêt va surtout à sa partie notionnelle, donc au signifié.

Chaque signifié lexical représente une structure sémantique élémentaire. Nous disons structure, parce que le contenu sémantique de chaque unité lexicale comporte plusieurs traits distinctifs qui sont, les uns avec les autres, dans des rapports bien déterminés.

Les traits distinctifs qui, en se combinant, constituent le contenu sémantique de mots ne sont pas tous de la même nature. Nous en avons distingué trois espèces:

- a) traits d'identification,
- b) traits de spécification (qualitative, quantitative, affective ou sociale),
- c) traits de classification.

Les traits d'identification sont ceux qui constituent le noyau du contenu sémantique du mot en déterminant sa base notionnelle. Ils ne peuvent manquer dans aucun contenu sémantique. Pour les mots constituant le champ conceptuel du travail, il s'agira de traits qui permettent d'établir leur appartenance au champ, soit la notion de l'effort, celle du résultat auquel l'effort est dirigé, celle de l'utilité du résultat et finalement, celle de la rémunération de l'effort fourni. On voit donc qu'il s'agit des traits distinctifs constituant le contenu sémantique des termes centraux.

Les traits de spécification sont ceux qui ne sont pas nécessaires à l'identification sémantique d'un mot: ils se rattachent aux aspects qui le singularisent dans le cadre de la structure sémantique donnée (dans celui du champ conceptuel du travail dans le cas qui nous intéresse). Nous considérons comme trait de spécification l'idée de la peine telle qu'elle apparaît par exemple dans le contenu sémantique de *afán* en espagnol, dans celui de *trudă* en roumain ou celui de *peine* en français. Dans ces cas, il s'agit d'un trait de spécification quantitative car il met en relief la quantité de l'effort qu'il faut déployer en accomplissant le travail respectif. Il peut y avoir aussi des traits de spécification qualitative, telle par exemple l'idée d'importance qui est présente dans le contenu sémantique de *œuvre* en français ou, au contraire, celle du manque d'importance caractérisant *bricolage* en français ou *robotéală* en roumain. Il y évidemment d'autres traits de ce genre. Nous en signalons notamment les traits de spécification socio-stylistique qui nous permettent de distinguer entre les mots de la langue commune et les expressions propres au langage populaire. Ce sont eux qui font que nous faisons distinction entre *travail* et *boulot* en français, *trabajo* et *pega* en espagnol de Cuba, entre *práce* et *facha* en tchèque.

Les traits de spécification présentent, par rapport aux traits d'identification, une différence fondamentale: ils peuvent manquer dans le contenu sémantique du mot et, dans le cadre d'un champ conceptuel, ils sont commutables sans que le mot cesse pour autant d'être membre du champ.

Pour ce qui est des traits de classification, ils permettent de déterminer l'appartenance du mot à l'une des grandes classes des significations lexicales: celle des objets, par exemple, ou celle des actions. Pour le champ conceptuel du travail, nous avions affaire en outre à la classe des agents (*travailleur, obrero, muncitor*, etc.) et à celle des qualités (*laborioso, hărnicie*, etc.). Les traits de classification ne sont donc pas non plus pertinents pour ce qui est de l'appartenance du mot à un champ conceptuel donné.

Le contenu sémantique de chaque mot comporte nécessairement des traits d'identification et de classification; la présence des traits de spécification n'est que facultative.

Ayant défini la nature des traits distinctifs constituant le contenu sémantique de mots, essayons d'établir quels sont les rapports mutuels de ces traits à l'intérieur du contenu sémantique donné, comment ils sont agencés pour qu'ils aboutissent à constituer une unité lexicale ayant une valeur sémantique déterminée.

On constate tout d'abord que le contenu sémantique d'un mot pris dans une acception concrète, dans un contexte concret, donc tel qu'il se présente lorsqu'il

est utilisé dans le fonctionnement de la parole, est généralement dominé par un des traits distinctifs (d'identification ou de spécification) qui le constituent. Un tel trait représente alors ce qu'on appelle quelquefois la dominante sémantique du mot. Nous croyons pouvoir affirmer que, pour un mot, la dominante sémantique n'est pas constante; chaque contexte met en valeur un ou plusieurs traits du contenu sémantique du mot et en efface les autres. Dans notre exposé (page 19), nous avons comparé le contenu sémantique de mots à une sphère qui cache toujours une partie de sa superficie à celui qui la regarde. Il dépend de la perspective qu'on adopte en la regardant quelle partie de cette superficie sera visible et quelle autre restera cachée. A l'instar d'une sphère dont la surface est partagée en sections correspondant à différents traits distinctifs, le mot „expose à la vue“ (à l'attention) un autre trait distinctif (ou groupe de traits distinctifs) pour chacune de ses variantes contextuelles. Le trait qui se trouve exposé le plus au regard de celui qui contemple „la sphère“ du contenu sémantique d'un mot est celui qui sera mis en relief par rapport aux autres traits; c'est lui qu'on va considérer comme dominante sémantique du mot dans l'acception donnée.

Le choix de la perspective et, par là, la mise en relief du trait qui sera la dominante sémantique du mot se font en fonction du contexte. Ainsi le mot travail apparaît dans différents contextes dans des acceptions différentes. Les écarts sémantiques que l'on constate entre *travail* de *J'ai du travail* et *travail* de *Il a perdu son travail* s'expliquent justement par les différences existant entre la structure sémantique du mot dans les deux acceptions. En effet, la structure du contenu sémantique est autre pour chacune des deux acceptions indiquées, bien que les traits distinctifs identifiables sont les mêmes. La différence réside dans la changement de la hiérarchie des traits, dans le changement de la dominante sémantique.

Il est donc possible de considérer les acceptions diverses d'un mot en tant que ses variantes contextuelles qui se distinguent les unes des autres par l'agencement intérieur du contenu sémantique du mot, notamment par le trait distinctif représentant sa dominante sémantique.

Disons encore quelques mots à propos du terme „dominante sémantique“. En général, ce mot est utilisé pour désigner ce que la signification d'un mot a de fondamental par rapport à celle d'autres mots. Dans ce cas, le contenu sémantique du mot est considéré globalement, en tant que somme de toutes les acceptions possibles du mot. C'est — pour ainsi dire — une vue de l'extérieur qui relève les traits distinctifs pouvant devenir dominants dans le contenu sémantique du mot mais qui ne peut pas révéler les différences structurelles existant entre les contenus sémantiques de différentes acceptions du même mot.

Ce terme peut donc être employé soit dans les limites d'une unité lexicale, soit dans le cadre d'une structure lexicale complexe. Dans le premier cas, il désigne une catégorie servant à établir les différences existant entre différentes acceptions du même mot, dans le second, il est la mesure des différences entre les unités lexicales diverses.

Nous nous sommes servis du terme en examinant le contenu sémantique d'une seule unité lexicale. Or nous jugeons utile de signaler qu'il y a, à notre avis, des différences assez profondes entre les propriétés de la dominante sémantique des deux niveaux, notamment pour ce qui est de sa stabilité relative.

Structure sémantique du champ conceptuel

Les mots se groupent en champs conceptuels à la base de la communauté des traits distinctifs d'identification: les mots dont le contenu sémantique comporte la notion de l'effort (rémunéré) dirigé vers la réalisation d'un résultat utile appartiennent au champ conceptuel du travail. Bien entendu, le contenu sémantique des mots en question peut comporter en outre un ou plusieurs traits de spécification qui, toutefois, ne sont pas pertinents pour l'appartenance du mot au champ conceptuel. Pour ce qui est des traits de classification, ils n'ont guère d'importance du point de vue de l'organisation du matériel lexical en champs conceptuels car ils se rapportent à des ensembles lexicaux dont l'étendue dépasse de beaucoup les dimensions d'un champ conceptuel. Les traits de classification n'ont donc qu'une importance tout à fait secondaire lorsqu'il s'agit d'établir l'appartenance d'un mot à un champ conceptuel. Hâtons-nous de dire, cependant, que les considérations d'ordre classificatoire ne sont pas sans intérêt pour la structure intérieure du champ. La classification se fait, en effet, selon la nature du contenu sémantique des unités lexicales classifiées, selon la facture de leur structure sémantique. Ce qui importe pour la classification, ce n'est pas l'absence ou la présence, dans le contenu sémantique de l'unité lexicale respective, de traits d'identification ou de spécification sémantiques; c'est la façon dont ces traits sont agencés au sein du contenu sémantique donné, c'est la valeur de sa structure.

Prenons, à titre d'exemple, la classe des actions qui est la plus importante parmi celles qui viennent en ligne de compte dans notre champ. Nous avons fait voir qu'il faut y distinguer deux subdivisions qui diffèrent l'une de l'autre par le degré d'abstraction. Il s'agit, d'une part, du groupe de mots désignant le travail en tant que genre d'action et, d'autre part, des expressions servant à désigner le travail considéré en tant qu'action plus ou moins définie et déterminée quant à sa durée, son étendue, etc. On a pu remarquer que, pour les substantifs constituant notre champ, il y a encore un troisième niveau d'abstraction qui vient en ligne de compte: celui qui correspond à *travail* désignant le résultat de l'action de travailler, donc un objet concret. Au total donc, on en compte trois:

- 1) celui du travail — genre d'activité
- 2) celui du travail — action déterminée
- 3) celui finalement du travail — objet concret.

Il serait sans doute intéressant d'établir lequel de ces trois niveaux joue le rôle le plus important dans la structuration du champ. Nous considérons que c'est le deuxième niveau car

- a) il correspond au groupe le plus fort des acceptions (et de mots) qui font partie du champ
- b) il représente le niveau-pivote de la structure du champ parce qu'il est le terrain d'entrecroisement sur lequel se rencontrent les contenus sémantiques correspondant aux niveaux d'abstraction différents. Cela apparaît avec beaucoup de netteté si on classe les substantifs du champ selon le critère du niveau d'abstraction. En consultant les tables se trouvant aux pages 35 (le français), 51 (l'espagnol) et 64 (le roumain) on voit sans peine, croyons-nous, que le deuxième niveau représente une sorte de l'axe notio-

nelle du champ. En même temps, ils confirment, que les traits de classification, importantes pour l'organisation du lexique à maints autres égards, n'ont pour l'agencement des unités lexicales en champs conceptuels que des incidences indirectes.

Ainsi donc les traits d'identification jouent, du point de vue du champ conceptuel, un rôle d'une importance décisive: ils sont le critère de l'appartenance du mot à un champ conceptuel donné. Il n'est pas difficile de voir que ce sont les traits d'identification qui constituent à l'exclusivité le contenu sémantique des termes centraux du champ dans toutes les langues étudiées. Pour que les termes centraux puissent remplir leur rôle dans le champ conceptuel, il faut que leur contenu sémantique comporte tous les traits d'identification et qu'il soit vide, par contre, de tout trait de spécification. Ces conditions remplies, le terme central est à même d'assumer la fonction du dénominateur commun de tous les mots du champ.

Ce que nous venons de dire à propos du contenu sémantique des termes centraux doit logiquement conduire à la conclusion que leur contenu sémantique compte moins de traits distinctifs que celui des autres expressions du champ. En principe, cette déduction est valable.

Il y a toutefois le cas des mots appartenant exclusivement à la subdivision moins abstraite de la classe des actions ou à la classe des objets, tels *ouvrage* en français, *labor* en espagnol, *lucrare* ou *treabă* en roumain. Le contenu sémantique de ces expressions est, par rapport à celui des termes centraux, plus pauvre car il ne comporte pas la notion de la rémunération. En dépit de cela, la signification de ces expressions n'est pas plus générale. Leur contenu sémantique compte, il est vrai, le moins de traits distinctifs parmi les mots des champs conceptuels respectifs. Seulement, il lui manque un des traits d'identification.

Il s'ensuit que l'idée de rémunération figure comme trait d'identification (notamment) au niveau d'abstraction supérieur, mais qu'elle ne se manifeste pas au niveau de l'action-objet ou à celui du travail-résultat.

Une question s'impose à cet ordre d'idées: puisqu'il est établi que la notion de la rémunération ne figure pas dans tous les mots du champ, il n'y a peut-être pas lieu de la considérer comme trait d'identification. Ne s'agirait-il donc pas plutôt d'un trait de spécification?

Nous croyons pouvoir donner une réponse négative à cette question parce que

- 1) l'idée de la rémunération constitue un élément particulièrement important dans la conception moderne du travail considéré comme genre d'activité. Dans de nombreux cas, elle suffit à elle seule pour qu'une activité soit identifiée comme travail (cf. page 49)
- 2) au niveau d'abstraction indiqué, elle n'est pas sujette à la neutralisation
- 3) elle est une partie intégrante du contenu sémantique du terme central.

Nous venons de qualifier les termes centraux comme des dénominateurs communs de tous les mots qui constituent un champ conceptuel. Nous jugeons utile d'expliquer comment nous entendons cette affirmation.

Nous considérons que, en principe, le mot central doit être substituable aux autres expressions du champ. Son contenu sémantique, comportant tous les traits d'identification pertinents pour toutes les expressions qui appartiennent au champ, n'est marqué d'aucun trait de spécification. Cela lui permet de se substituer, dans la position de neutralisation, aux autres expressions du champ.

Quand pouvons-nous parler de la position de neutralisation?²¹ A notre avis, c'est la situation où le contexte permet l'élimination, entre deux contenus sémantiques qui ont certains traits communs, des traits distinctifs oppositifs. Quand pouvons-nous dire que le contexte permet une telle élimination? Dans tous les cas, croyons-nous, où l'énoncé ne souffre pas de la suppression de la spécification dont les traits oppositifs sont les porteurs.

Pour ce qui est des mots qui sont membres de notre champ, nous avons constaté que leurs contenus sémantiques ont certains traits communs; c'est en vertu de ces traits communs, que nous avons appelés traits d'identification, qu'ils font partie du même champ conceptuel. D'autre part, il y a des traits distinctifs que l'on ne trouve que dans certains mots du champ. Ce sont ces traits — traits de spécification — qui sont à la base des oppositions existant, au sein de notre champ, entre les termes centraux et les autres membres du champ. Ainsi par exemple les expressions *turbin* ou *boulot* comportent le trait de spécification socio-stylistique en vertu duquel ces mots se classent comme appartenant au langage familier, voire populaire. C'est en fonction de ce trait que, en français, *turbin* et *boulot* se trouvent opposés à *travail*. Dans ce cas, on pourrait parler d'une opposition privative dans laquelle *travail* représente le membre non marqué, tandis que *boulot* (ou *turbin*) est son membre marqué.

Cette opposition est, en outre, une opposition neutralisable car, dans certains contextes, le trait de spécification perd sa pertinence. Dans de tels cas, nous parlons de la position de neutralisation: *travail* peut se substituer à *boulot* ou à *turbin*. Pour ce qui est de *boulot*, de telles positions sont extrêmement fréquentes. Elles sont beaucoup plus fréquentes pour *boulot* que pour *turbin* par exemple. On peut en déduire que le trait de spécification qui est caractéristique pour les deux mots occupe une place différente dans la structure du contenu sémantique de chacun d'eux: pour *turbin*, cette place est beaucoup plus importante que pour *boulot*.

On peut en dire autant à propos d'autres oppositions existant entre les termes centraux et les autres expressions constituant le champ conceptuel du travail du fait de la présence dans leur contenu sémantique de quelque trait de spécification. Tel est le cas de l'opposition entre *muncă* et *trudă* en roumain, *trabajo* et *afán* en espagnol, *travail* et *peine* en français *práce* et *dřina* en tchèque (l'idée de la peine comme trait de spécification); entre *travail* et *bricolage* en français, *muncă* et *roboteală* en roumain (l'idée du peu d'importance comme trait de spécification), etc. Il s'agit toujours d'oppositions privatives et neutralisables. Les mots centraux, représentant les membres non marqués de ces oppositions, embrassent — dans la position de neutralisation — ses membres marqués. Ce caractère extensif est, à notre avis, un des attributs fondamentaux des mots que nous plaçons au centre du champ.

Il y a, au sein du champ conceptuel du travail, d'autres types d'opposition encore. Il s'agit, dans le domaine du jeu des traits de spécification, de différences qui opposent les uns aux autres les membres non-centraux du champ conceptuel. Examinons à titre d'exemple l'opposition existant en français entre *labeur* et *bricolage*: comme traits de spécification, il y a pour *labeur* l'idée de la durée et celle de l'importance; pour *bricolage*, c'est au contraire l'idée du manque d'importance. Ici on a affaire à des oppositions d'une autre nature que celles dont

²¹ Cf. A. Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Paris, 1964, pp. 69—74.

nous avons parlé ci-dessus. Il s'agit de l'opposition de deux contenus sémantiques dont chacun a, en dehors de plusieurs traits distinctifs communs, un ou plusieurs traits différents. On pourrait les appeler oppositions équipollentes. En principe, elles ne sont pas neutralisables. S'il arrive que l'on voit employer l'un pour l'autre les mots faisant partie d'une opposition de ce genre, on ne peut en aucun cas l'interpréter comme l'effet de la neutralisation. Il s'agit en général d'un emploi „stylistique“ (ironie, etc.) qui tire son effet justement de la „non-neutralisation“.

Il nous reste encore d'établir quels sont les traits distinctifs qui sont communs pour tous les mots constituant le champ conceptuel du travail. Il n'est pas difficile, après les réflexions qui précèdent, de conclure que, des quatre traits d'identification, il ne s'agira que de trois: l'idée de l'effort, celle de la fin (résultat) et celle de l'utilité. Pour ce qui est des traits de classification, nous croyons pouvoir en faire abstraction, car ils ne sont pas pertinents, nous l'avons déjà fait remarquer, du point de vue de l'appartenance du mot à un champ conceptuel.

Centre et périphérie

Le problème du centre et de la périphérie est présent à toute échelle du système lexical. Dans le cadre d'un champ conceptuel, il y a moyen de le considérer, en principe, à deux échelles: à celle de l'unité lexicale simple et à celle du champ tout entier.

Au niveau de l'unité lexicale simple, la question se ramène à l'importance relative de différents traits distinctifs au sein d'un contenu sémantique donné: le trait dominant (ou les traits dominants) d'un contenu sémantique serait ainsi son trait central, tandis que les traits secondaires pourraient être qualifiés de périphériques. Nous avons eu l'occasion de signaler au cours de notre exposé que le centre sémantique d'un mot, sa dominante peut changer suivant le contexte. C'est dans le changement du centre sémantique ou, pour reprendre l'expression dont nous nous sommes servis, dans la perspective que l'on choisit pour aborder le contenu sémantique d'un mot, que réside la cause des différences existant parmi les diverses acceptions d'un même mot.

Nous avons fait voir que les termes centraux de notre champ peuvent généralement être envisagés des deux perspectives principales celle de l'effort et celle du résultat. Cette distinction un peu sommaire était suffisante lorsqu'il ne s'agissait que d'établir l'appartenance de ces termes aux différentes classes de significations lexicales. Il s'en faut pourtant que la chose soit si simple du point de vue du problème qui nous occupe maintenant. On sait que, à l'intérieur de la classe des actions, la signification du terme central varie suivant le contexte. Les variantes contextuelles (sémantiques, bien entendu) diffèrent non pas par un trait distinctif de plus ou de moins, mais justement par le changement de la dominante, du centre sémantique: tantôt c'est la notion de l'effort, tantôt celle de la rémunération, tantôt celle de la fatigue qui apparaît au premier plan en effaçant plus ou moins les autres traits distinctifs.

Ainsi donc, il n'est pas possible de considérer le centre sémantique d'un mot comme une chose stable et immuable. Par conséquent, on pourrait affirmer qu'en principe, un mot peut avoir virtuellement autant de dominantes sémantiques combien son contenu sémantique compte de traits distinctifs. En réalité, la lan-

que ne réalise pas toutes les virtualités; elle ne met pas à profit toutes les possibilités que la structure sémantique de mots lui présente. On a pu remarquer qu'il y a des mots qui, de plusieurs acceptions possibles en fonction du nombre de traits distinctifs constituant leur contenu sémantique, ne réalisent qu'une seule. Par contre, il y en a d'autres qui apparaissent dans de très nombreuses acceptions où différents traits de leur contenu sémantique sont, tour à tour, mis en relief. Si, parmi ces acceptions, il y en a plusieurs qui se rapportent à un champ conceptuel donné, on pourra supposer qu'un tel mot se trouvera dans la partie centrale du champ.

Les expressions situées au centre de notre champ conceptuel comportant plusieurs traits distinctifs, leur variantes contextuelles seront nombreuses et chacune d'elles aura choisi un autre trait distinctif de leur contenu sémantique pour centre.

On peut donc dire que c'est aussi en vertu du caractère changeant de la structure de son contenu sémantique qu'un mot, tel *travail* par exemple, peut assumer la fonction du terme central du champ conceptuel respectif dans les limites telles que nous les avons tracées. C'est ce caractère instable de la division de traits sémantiques en centraux et périphériques qui est à la base du phénomène — très fréquent — de polysémie. Il est vrai que, généralement, on considère comme polysémiques les mots dont les significations diverses n'appartiennent pas à la même sphère notionnelle, au même champ conceptuel. Quant à nous, nous croyons que l'on peut juger comme polysémique chaque mot qui peut apparaître dans deux ou plusieurs acceptions différentes. Les mots centraux du champ conceptuel du travail sont de tels mots dans toutes les langues étudiées. Nous avons pu voir comment, dans le fonctionnement de la parole, on assiste à un déplacement perpétuel du centre sémantique dans la significations de mots. Nous sommes de l'avis, que ce déplacement, que cet échange permanent existant, dans le cadre du contenu sémantique de mots, entre le centre et la périphérie représente une des caractéristiques du fonctionnement du lexique.

*

A l'échelle du champ tout entier, la stabilité de la division en centre et périphérie se présente d'une façon toute différente, au moins à la lumière des données fournies par l'examen synchronique du champ. Par rapport à l'unité sémantique simple, le champ conceptuel — que nous pourrions qualifier comme structure sémantique complexe — présente à cet égard une stabilité relative assez grande. Dans ce qui précède, nous avons essayé d'explorer quels sont, à notre avis, les critères qui font considérer les différentes expressions comme appartenant au centre ou à la périphérie du champ.

En disant que la division du champ en centre et périphérie jouit d'une stabilité relative, nous n'avons pas voulu faire comprendre qu'elle soit immuable: ses limites changent et l'examen historique du champ démontrerait que, dans de nombreux cas, les termes que nous trouvons aujourd'hui au centre du champ n'étaient, jadis, que ses membres périphériques assez peu importants et se trouvant à la limite même du champ. Il en est ainsi de *travail* en français, de *trabajo* en espagnol, de *muncă* en roumain, ainsi que de verbes respectifs. D'autres expressions, centrales autrefois, se trouvent aujourd'hui dans la partie périphérique du champ et, seules certaines locutions figées — peu nombreuses en somme —

nous rappellent leur fonction ancienne. Il en est ainsi de *œuvre* en français, ou de *dilo* en tchèque. Dans cet ordre d'idées, on pourrait citer peut-être aussi le sort de *lucru*, substantif roumain qui, croyons-nous, est en train de vivre une transformation structurelle de ce genre.

Ainsi donc l'analyse synchronique nous montre le rapport centre-périphérie comme un rapport relativement stable qui, toutefois, ne manque pas d'ambiguïté et de complication. Il se trouve, en effet, que les vestiges de l'usage ancien survivent dans l'usage moderne (locutions figées que nous venons de rappeler) et compliquent dans une certaine mesure le rapport qui nous occupe. Nous avons affaire dans le lexique — comme dans d'autres domaines de la langue — à la coexistence d'éléments appartenant à plusieurs couches historiques successives qui se mêlent et qui agissent les unes sur les autres. Ce mélange d'éléments hétéroclites du point de vue chronologique et d'influences réciproques les plus diverses constitue un système qui, soumis à l'examen synchronique, ne manque pas de contradictions, et cela même dans le cadre des seuls rapports notionnels. Nous supposons, d'ailleurs, que c'est grâce à des contradictions de ce genre que se réalise le développement du lexique. C'est donc cette réserve qui s'impose en ce qui concerne la stabilité du rapport centre-périphérie dans le cadre d'un champ conceptuel.

*

Essayons maintenant de voir si, à cet égard, il y a des connexités entre les deux niveaux. De telles connexités, il y en a, et encore de fort étroites. Car c'est en fonction de ses significations possibles (donc des centres différents que son contenu sémantique peut avoir dans diverses acceptions) qu'un mot occupe telle place dans la structure du champ conceptuel respectif. Plus grand est le nombre d'acceptions relevant du champ, qu'il peut assumer, et plus centrale est la position qu'il occupe au sein du champ.²² Pour utiliser nos analyses précédentes, disons que le terme central du champ conceptuel du travail doit pouvoir désigner: travail comme genre d'action, travail comme action rémunérée, travail comme ensemble d'opérations qu'on fait pour réaliser un ouvrage déterminé et, enfin, travail comme résultat de l'action de travailler. Telle est l'idée que l'on se fait, dans les langues étudiées, du contenu du concept du travail à l'époque contemporaine, car telle est l'image qui s'en dégage lors de l'analyse du champ conceptuel du travail. Les expressions qui ne peuvent pas prendre toutes les acceptions susmentionnées se trouvent subordonnées de ce fait au terme central. Cela peut arriver dans le cas où le contenu sémantique du mot en question manque d'un traits distinctifs de base (*labor* en espagnol) ou que, en manquant d'un de ces traits, il en possède un ou plusieurs secondaires (*labeur* en français, *roboteală* en roumain).

Etant donné que les différentes acceptions d'un mot sont en fonction de la capacité de restructuration de son contenu sémantique qui relève du niveau de l'unité lexicale simple, l'existence de rapports immédiats entre les deux niveaux est incontestable et bien évidente. On a pu se rendre compte que les modalités mêmes des relations entre centre et périphérie sont analogues pour les deux

²² Cf. à ce sujet les remarques sur la polysémie dans l'ouvrage de M. R. A. Budagov, *Problemy razvitiia jazyka*, Moscou—Leningrad 1965, p. 46.

niveaux. Le rythme des changements structuraux est très lent au deuxième niveau (par rapport au premier) à cause de sa structure plus complexe. Il pourrait passer inaperçu lors d'un examen synchronique, ce qui ferait paraître fausses les analogies que nous venons d'établir. Un regard jeté sur l'évolution de notre champ, aussi sommaire qu'il soit, permettra toutefois de les considérer comme valables.

Quelques particularités du champ dans les langues étudiées

En comparant le champ conceptuel du travail dans les langues étudiées, on relève dans l'organisation du champ des différences aussi bien que des ressemblances.

Pour ce qui est des ressemblances, il faut signaler tout d'abord le contenu pratiquement identique du concept central. Il serait d'ailleurs difficile qu'il en soit autrement. Le travail représente, en effet, une activité de l'homme très générale et, dans les conditions du développement social et historique des peuples de l'Europe, son image conceptuelle a dû se constituer de façon analogue pour tous les groupes linguistiques dont nous sommes occupées. Aussi voyons-nous que les traits sémantiques qui sont pertinents du point de vue de l'appartenance d'un mot au champ conceptuel du travail sont les mêmes dans toutes les langues étudiées.

Il en est de même en ce qui concerne la classification qui se manifeste à l'intérieur du champ, notamment des différences du degré d'abstraction dont nous avons parlé ci-dessus (page 70). Il est vrai qu'en tchèque par exemple, cette différenciation ne trouve pas d'expression lexicale explicite: il n'y a pas de mots qui se rapportent exclusivement à l'un des niveaux d'abstraction indiqués, tels *lucrare* ou *treabā* en roumain, *besogne* en français, *faena* en espagnol. Toujours est-il que le tchèque distingue entre *práce* dont on ne forme pas le pluriel (*práce* comme genre d'action) et *práce* qui forme le pluriel (*Vykonával tam různé práce*). La structure du concept y est donc la même que dans les langues romanes étudiées, ce qui se manifeste d'ailleurs dans les expressions populaires tels que *fuška* ou *melouch*.

Il nous reste encore d'examiner les différences qui existent dans la structure du champ dans les langues étudiées.

Du point de vue du centre du champ, il sera sans doute intéressant de rappeler la situation compliquée qu'on observe au centre du champ en roumain: le centre du champ y est formé par les substantifs *lucru* et *muncă*, dont aucun ne peut pratiquement désigner le résultat de l'action de travailler — à la différence de *travail* en français et de *trabajo* en espagnol. Aussi faut-il ajouter à ces deux substantif encore l'expression *lucrare* qui comble cette lacune (Table 8).

Nous avons déjà signalé qu'à notre avis, le champ conceptuel du travail en roumain est en train de vivre une transformation due à „l'incident“ lexicologique consistant dans le fait qu'en dehors de l'action de travailler, *lucru* désigne aussi tout objet, ce qui donne lieu à une polysémie fâcheuse même dans le cas où *lucru* devrait désigner travail comme action. Pour le travail-objet, la situation est plus critique encore. Pour cette raison:

1) on emploie *lucru* de préférence dans les contextes qui éliminent la possibilité d'une fausse interprétation;

Table 8

action		objet
genre d'activité	action déterminée	
muncă		
	lucrare	
lucru		

2) on utilise *lucrare* pour désigner travail comme action ou comme résultat de l'action;

3) on a recours à *muncă* le plus souvent possible.

Nous croyons qu'il est possible de trouver des analogies entre la situation actuelle de *lucru* en roumain et celle où *œuvre* se trouvait jadis en français ou *dílo* en tchèque, bien que les raisons n'étaient pas les mêmes. Il faudrait évidemment un examen diachronique approfondi pour pouvoir décider si de telles suppositions sont légitimes ou non.

Dans les autres langues étudiées, la situation au centre du champ est plus claire et sans complications.

*

On peut faire la comparaison aussi à l'échelle du champ conceptuel tout entier. De ce point de vue, on peut juger de la richesse relative du champ conceptuel dans une langue par rapport à une autre, des différences structurelles, etc.

Nous jugeons comme particulièrement intéressant à ce point de vue le cas du champ conceptuel du travail en tchèque. On a pu se rendre compte qu'en tchèque, ce champ ne comprend guère que les termes centraux: le substantif *práce* et le verbe *pracovat*. Il y en outre le subst. *dílo* comme équivalent de „œuvre“, *dřina* qui désigne la travail pénible et quelques expressions argotiques ou populaires.

On constate donc que, par rapport aux langues romanes étudiées, le champ conceptuel du travail est extrêmement pauvre en tchèque, qu'il a une structure très simple, si structure il y a. Comment expliquer un tel manque de proportions?

Pour répondre à cette question, il faudrait franchir les limites du champ et examiner sa structure dans un cadre plus vaste. On verrait dans ce cas que le tchèque, qui ne distingue pas là où les langues romanes distinguent, distingue là où ces langues ne distinguent pas. On sait par exemple que le verbe *travailler* (de même que *trabajar* et *a lucra*) connaît un vaste emploi transitif, ainsi que le substantif correspondant. Rien de tel en tchèque qui possède pour de telles occurrences plusieurs verbes composés exprimant de façon précise, quoique générale, le genre du travail à faire (*opracovat*, *zpracovat*, *vypracovat*, *obdělát*, *vydělát*). Dans ce cas précis, le cadre du champ conceptuel dans les limites que

nous lui avons tracées apparaît comme étroit pour la comparaison lexicale des langues. D'autre part, ce cas permet de mesurer les avantages de la méthode comparative. Nous croyons, en effet, qu'en nous limitant à une seule des langues étudiées, nous aurions eu beaucoup plus de peine à saisir la structure du champ et, notamment, à en définir le noyau.

En comparant donc le champ conceptuel du travail en tchèque avec ce même champ dans les langues romanes, on se rend compte de profondes différences structurelles. Ces différences apparaissent plus claires encore si l'on abandonne les critères onomasiologiques pour se placer du point de vue sémantique afin de pouvoir examiner tout le contenu sémantique de certains mots (c'est-à-dire toutes leurs acceptions, même celles qui ne regardent pas notre champ) constituant le champ conceptuel du travail dans les langues étudiées. De cette façon, on peut voir que, généralement parlant, il y a relativement peu d'expressions qui appartiennent exclusivement au champ conceptuel du travail. Parmi les mots centraux, ce n'est guère que *práce* en tchèque qui, nous l'avons dit, ne dépasse dans aucune de ses acceptions les limites notionnelles du champ. Le contenu sémantique de *práce* est donc plus simple dans son ensemble que celui de *travail* en français ou de *muncă* en roumain. On pourrait dire la même chose des autres mots constituant le champ conceptuel du travail en tchèque, à savoir de *dřina* et de *dílo*.

On constate donc que, pour le tchèque, le point de vue sémantique ne révèle rien qui ne soit visible aussi du point de vue onomasiologique. Le concept du travail y est désigné par le mot *práce* dont il constitue le contenu sémantique tout entier. Aussi la perspective sémantique ne nous montrera pour *práce* autres significations que celles qui entrent dans la sphère notionnelle du concept du travail.

Pour les langues romanes, la situation se présente d'une façon différente. Non qu'il n'y ait pas de mots qui appartiennent uniquement au champ conceptuel du travail: c'est par exemple *ouvrage*, *besogne* ou *labeur* en français, *faena* ou *cutio* en espagnol, *robotéală* en roumain. Mais on constate qu'une grande partie d'expressions qui forment le groupe structuré que nous appelons champ conceptuel du travail ont des acceptions qui n'ont rien à voir avec ce champ; qu'elles n'entrent dans la sphère notionnelle du travail que par une partie plus ou moins grande de leur signification qui peut participer, en outre, d'une ou de plusieurs autres sphères notionnelles.

Il en est ainsi tout d'abord des mots centraux du champ dans les trois langues romanes étudiées. Ainsi *trabajo* et *muncă* peuvent apparaître non seulement dans les acceptions qui s'intègrent à notre champ, mais encore dans celle de tourment. La même possibilité existe — plus faible, il est vrai — pour *travail* en français. En ce qui concerne *lucru* en roumain, nous avons déjà signalé que ce mot se situe, par une grande partie de ses acceptions, hors les limites du champ conceptuel du travail. On peut en dire autant des verbes qui correspondent aux substantifs mentionnés.

La sphère notionnelle du travail représente donc dans ces langues une partie plus ou moins grande du contenu sémantique des mots qui constituent le groupe lexical que nous appelons des champ conceptuel. Pour ce qui est des termes centraux, il s'agit généralement d'une partie du contenu sémantique d'un seul mot, sauf en roumain, où la situation est plus compliquée.

Il y a donc de l'intérêt à aborder les mots tels que *travail*, *trabajo* ou *muncă* du point de vue sémantique car, à la différence du tchèque, ils ne présentent pas

cette identité des aspects onomasiologique et sémantique. On voit qu'à cet égard, il y a des différences fondamentales entre la structure du lexique tchèque et celui, par exemple, du roumain. Le champ conceptuel du travail en tchèque jouit d'une grande autonomie, pour ainsi dire. Il ne partage pas ses membres avec d'autres sphères notionnelles. En roumain au contraire, les mots les plus importants du champ (les mots centraux, le subst. *treabă*, le subst. *trudă* et le verbe *a trudi*, etc.) partagent leur contenu sémantique avec les sphères notionnelles plus ou moins voisines. En français et en espagnol, la situation se rapproche du roumain, quoiqu'on puisse dire que la concentration onomasiologique y est plus poussée, notamment pour ce qui est du français.

Il serait sans doute téméraire de vouloir tirer des conclusions trop générales de cette observation. Nous croyons, néanmoins, pouvoir supposer l'existence de quelque liaison entre la délimitation stricte et précise du contenu sémantique des mots du champ et son caractère dépouillé et relativement pauvre en tchèque, de même qu'entre la physionomie sémantique moins exacte des mots constituant, le champ conceptuel du travail, disons en français et la richesse terminologique de ce champ. Pour pouvoir tirer de cette observation une conclusion vraiment valable, il faudrait avoir recours à l'élucidation des relations lexico-morphologique et lexico-syntaxiques.

*

EXPLICATION DES INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES :

- | | |
|-------------------|---|
| Atentado | — Jorge Ibaranguoitia, <i>El Atentado</i> , Casa de las Américas, La Habana, 1963. |
| Bailly | — <i>Dictionnaire des synonymes de la langue française</i> , Librairie, Larousse, Paris, 1946. |
| Bénac | — H. Bénac, <i>Dictionnaire des synonymes</i> , Hachette, Paris 1956. |
| Boisdeffre | — P. de Boisdeffre, <i>Les écrivains français d'aujourd'hui</i> , Presses Universitaires de France, Paris 1965. |
| Brătescu-Voinești | — I. Al. Brătescu-Voinești, <i>Nuvele și schițe</i> , Editura tineretului, București 1958. |
| Călugăru | — Ion Călugăru, <i>Oșel și pîine</i> , Editura de Stat pentru literatura și arta, București. |
| Camilar | — Eusebiu Camilar, <i>Inimi fierbinți</i> , Editura tineretului, București 1956. |
| Camus | — A. Camus, <i>Actuelles II</i> , Gallimard, Paris 1953. |
| Caroline | — C. Saint Laurent, <i>Caroline chérie</i> , Froissart, Paris 1959. |
| Creangă | — Ion Creangă, <i>Opere</i> , Editura Meridiane, București 1963. |
| Chamson | — A. Chamson, <i>Les Hommes de la Route</i> , Brodard et Taupin, Paris 1957. |
| Chávez | — Luis Díaz Chávez, <i>Pescador sin fortuna</i> , Casa de las Américas, La Habana 1961. |
| D | — <i>Dictionarul limbii romîne literare contemporane</i> , Editura Academiei R.P.R., București 1955—1958. |
| DC | — <i>Dictionarul enciclopedic ilustrat „Cartea romînească”</i> , București 1931. |
| Demetrius | — Lucia Demetrius, <i>Oglinda</i> , Editura de Stat pentru literatura și arta, București 1957. |
| DM | — <i>Dictionarul limbii romîne moderne</i> , Editura Academiei R.P.R., București 1958. |
| Dragun | — Osvaldo Dragun, <i>Milagro en le Mercado Viejo</i> , Casa de las Américas, La Habana 1963. |
| Dumitriu | — Petru Dumitriu, <i>Nuvele</i> , Editura de Stat pentru literatura și arta, București 1951. |
| Fréville | — Jean Fréville, <i>Pain de brique</i> , Editeurs français réunis, Paris 1956. |

- Hébert — A. Hébert, *Les chambres de bois*, Ed. du Seuil, Paris 1958.
 Lacretelle — Jacques de Lacretelle, *La Bonifas*, Gallimard, Paris 1925.
 Lorca — Federico García Lorca, *Bodas de sangre*, Editorial nacional de Cuba.
 Machado — A. Machado, *Poesias completas*, Habana 1964.
 Mandarins — Simone de Beauvoir, *Les Mandarins*, Gallimard, Paris 1954.
 Matute — Ana María Matute, *El tiempo*, Barcelona 1963.
 NLU — *Nouveau Larousse universel en 2 volumes*, Paris 1948.
 Olivella — Manuel Zapata Olivella, *He visto la Noche*, Biblioteca del pueblo, Habana 1962.
 C. Petrescu — Gazar Petrescu, *Calea Victoriei*, Editura de Stat pentru literatura și arta, București.
 PL — *Pequeño Larousse ilustrado*, Paris 1964.
 R — Paul Robert, *Dictionnaire de la langue française*, Société du nouveau Littre, Paris 1960.
 RA — *Diccionario de la Real Academia española*, decimoctava edición, Madrid 1956.
 Romane — A. Romane, *Entrée des artistes*, Tallandier, Paris sine
 Simenon — G. Simenon, *La Colère de Maigret*, Presses de la Cité, Paris 1962.
 Ștefănescu — Al. I. Ștefănescu, *Să nu fugi singur prin ploaie*, Editura tineretului, București 1958.
 Traven — B. Traven, *La Rosa Blanca*, traducción par Esperanza López Mateos, Compañía general de ediciones, México 1951.
 Troyat — Henri Troyat, *La rencontre*, Plon, Paris 1958.
 Vialar — Paul Vialar, *L'homme de chasse*, Flammarion, Paris 1961.
 Zunzunegui — Juan Antonio de Zunzunegui, *El premio*, Noguer, Barcelona 1961.

BIBLIOGRAPHIE

- K. Baldinger, *Die Semasiologie*. Versuch eines Überblicks, Deutsche Akademie der Wissenschaften, Vorträge und Schriften, Heft 61, Berlin 1957.
 „Sémasiologie et Onomasiologie“, *Revue de linguistique romane*, tome XXVIII, 1964, pp. 249—272.
 W. Betz, „Zur Überprüfung des Feldbegriffes“, *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 71, pp. 189—199.
 R. A. Budagov, *Sravnitelno semasiologičeskije issledovanija*, Moscou 1963.
 Problemy razvilitija jazyka, Moscou—Leningrad 1965.
 L. Bloomfield, *Language*, Londres 1934.
 J. Casares, *Diccionario ideológico de la lengua española*, Barcelona 1957.
 E. Coseriu, „Pour une sémantique diachronique structurale“, *Travaux de linguistique et de littérature*, Strasbourg 1964.
 M. Dokulil, *Tvoření slov v češtině 1, Teorie odvozování slov*, Praha 1962.
 O. Ducháček, *Le champ conceptuel de la beauté en français moderne*, Opera universitatis brunensis vol. 71, Praha 1960.
 „Různé typy významových vztahů a problematika jazykových polí“, *Slovo a slovesnost* XXIV, 1963, pp. 238—244.
 „Les relations sémantiques des mots“, *Kwartalnik neofilologiczny* IX, 1962, pp. 49—56.
 „Le mot et le concept“, *Sborník prací fil. fakulty brněnské university, řada A* 10, 1962.
 J. Dubois, „Unité sémantique complexe et neutralisation dans le lexique“, *Cahiers de Lexicologie* vol. 2, 1960, pp. 62—66.
Grammaire structurale du français, Larousse, Paris 1965.
 A. J. Greimas, *Cours de sémantique donné à l'Institut H. Poincaré*, photocopié, 1964.
 P. Guiraud, *La sémantique*, Paris 1955.
 R. Hallig—W. von Wartburg, *Begriffssystem als Grundlage für die Lexikographie*, Akademie-Verlag, Berlin 1962.
 I. Jordan, *Lingvistica romanică. Evoluție — curente — metode*, Editura Academiei Bucurest, 1962.
 R. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Ed. de Minuit, Paris 1963.
 Z. N. Kozlova, „Slova sinonimy vyražajuščije ponjatije trud v sovremennom francuzskom jazyke“, *Sborník statěj po jazykoznaniju pamjati M. V. Sergijevskogo*, Izdatělstvo MGU, Moskva 1961.

- A. I. Kuzněcova, *Ponjatije semantičeskoj sistěmy jazyka i metody jęgo issledovanija*, Izdatělstvo MGU, Moskva 1963.
 A. Martinet, *Éléments de linguistique générale*, A. Colin, Paris 1964.
 G. Matoré, *La Méthode en lexicologie. Domaine français*, Paris 1953.
 A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris 1933.
 S. Oskaar, *Semantische Studien im Sinnbezirk der Schnelligkeit*, Uppsala 1958.
 W. Porzig, *Das Wunder der Sprache*, Berne 1957.
 U. Ricken, „*Gelehrter*“ und „*Wissenschaft*“ im Französischen, Berlin 1961.
 F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris 1922.
 T. Slama-Cazacu, *Limbaj și context*, Edit. științifică, Bucarest 1959.
 A. A. Ufimceva, *Opyt izučenija leksiki kak sistěmy*, Izdatělstvo akademii, Moskva 1962.
 S. Ullman, *Précis de sémantique française*, Berne 1959.
 Josef Vachek, *Dictionnaire de linguistique de l'École de Prague*, Utrecht—Anvers 1960.
 W. von Wartburg, *Problèmes et méthodes de la linguistique*, Presses universitaires de France, Paris 1963.
 V. A. Zvegincev, *Semasiologija*, Moscou 1957.

I

INDEX DES MOTS ETUDIÉS

- | | |
|-------------------|---------------------|
| actif 33 | burro (de carga) 47 |
| afán 46, 68 | buscavidas 47 |
| afanado 47 | |
| afanador 47 | capital 17, 58 |
| afanar 46 | oazná 59 |
| afanoso 47 | chiner 30 |
| aginarsę 46 | chómage 17 |
| ajetrearse 46 | codicioso 47 |
| ajetreo 46 | corvée 28 |
| aplicado 47 | corvoadá |
| aporrearse 46 | cutio 46, 78 |
| aporreo 46 | |
| appliqué 33 | délat 66 |
| araña 47 | dělnik 66 |
| asalariado 48 | dělný 67 |
| atarear(se) 45 | desuñarse 46 |
| atareo 45 | diligent 33 |
| azacán 46 | diligente 47 |
| azacanear 46 | dflo 66, 75, 77, 78 |
| azacaneó 46 | dříc 67 |
| azana 44 | dřina 66, 77, 78 |
| | dřít (se) 67 |
| besogne 25—27, 76 | |
| besogner 26 | estudioso 47 |
| bosser 30 | |
| boulonner 30 | a face 54 |
| boulot 30, 68, 72 | facha 66, 68 |
| bracero 49 | faena 44, 76, 78 |
| brega 46 | fajina 44 |
| bregar 46 | fuška 66, 76 |
| bricolage 30, 72 | fušovat 66 |
| bricole 29 | |
| bricoler 30 | gratter 30 |
| brocante 29 | |
| bûcher 31 | hacendoso 47 |
| bûcheur 33 | hamalu 60 |

hamalic 60
harnic 61
hărnice! 61
a hărnici 61
hărnice 61, 68
hărnice 61
hokna 66
hoknit 66
industrioso 47
jornălero 49
journalier 32
labeur 28, 36, 75, 78
labor 41—42, 44, 45, 49, 71, 75
laborar 42
laborear 42
laborieux 32
laborios 61
laboriosidad 47
laboriosité 33
laborioso 47, 68
laboroso 47
labour 13
labrador 43, 49
labrantín 43, 49
labranza 41
labrar 43
labriego 43, 49
lopota 66
lopotit se 66
a lucra 51, 54, 77
lucrare 53, 55, 63—64, 71, 76, 77
lucrător, adj. 61
lucrător, subst. 60
lucru 51—54, 63—65, 75, 76—77, 78
lucubración 45
lucubrar 45
makačka 66
makat 66
manoeuvre 32
marnier 31
melouch 66, 76
melouchařit 66
a migăi 60
a migăli 60
muncă 51—54, 63—65, 74, 77, 78
a munci 51, 54
muncitor, adj. 61
muncitor, subst. 60, 68
muncitoresc 60
muncitorește 60
muncitorime 60
munculită 53
muncușoară 53
nádeničina 67
nádeník 67
nègre 32
obdělát 77
obra 43

obrar 44
obrerismo 48
obrerista 48
obrero, adj. 48
obrero, subst. 48, 68
œuvre 22, 25, 66, 75, 77
œuvrer 24
operă 55
opracovat 77
osteneală 59
ostenitor 61
ouvrage 21, 33, 35, 78
ouvrier, adj. 32
ouvrier, subst. 31

pega 68
peine 28, 68
peiner 29
pensum 28
peón 49
pîlnost 67
pîlný 67
pilonner 30
piocher 31
piocheur 33
pracant 67
práce 65, 68, 76, 78
pracnost 67
pracný 67
pracovat 65—66, 77
pracovný 67
pracovník 66
pracující 66
a prelucra 54
prolétaire 32
prolo 32

quchacer 44—45

rabotage 13
raboter 13
rachota 66
remar 46
rîvnitor 63
robaci 63
robotă 58
robotea! 58, 78
a roboti 58

salahor 59
a salahori 59
salahorie 59
salahorit 59
a se sili 63
silință 63
silitor 63
sirguincios 63
sirguință 63
sirguitor 63
strădalnic 63
străduitor 63

studieux 33
sueurs 28

tâche 27
tâcheron 27, 32
tarea 45
trabajador, adj. 47
trabajador, subst. 48
trabajar 39, 77
trabajera 46
trabajo 37–39, 41, 49, 64, 74, 76
trabajoso 47
travail 16–20, 21, 34–37, 64, 74, 76
travailler 13, 16, 20, 77
travailleur, adj. 31
travailleur, subst. 31, 68
travallisme 48
travalliste 48
treabă 58, 64, 71, 76, 79
a trebălui 58
trebuşoară 58
trimer 31

trudă 59, 68, 79
a trudi 59, 79
truditor 61
trudnic 61
trudnicie 59
turbin 30, 72
turbiner 30

veilles 29
velar 45
vigilia 45
vividor 47
vrednic 61
vrednicie 61
vydělät 77
vypracovat 77

yunque 47

zelos 63
zilier
zpracovat 77

II

INDEX TERMINOLOGIQUE

acception contextuelle d'un mot 14, 69, 73
appartenance d'un mot au champ conceptuel 13, 33, 68, 70, 71
appartenance d'un mot à une classe des significations lexicales 22, 35, 68, 70
centre du champ conceptuel 51, 55
centre sémantique d'un mot 73, 75
champs linguistiques 8, 9
champ sémantique 9
champ onomasiologique (= champ conceptuel) 9
délimitation du champ conceptuel 13
déplacement de la dominante sémantique 69, 73
dominante sémantique 13, 22, 69, 73
extensif (caractère — d'un mot) 36, 72
intensif (caractère — d'un mot) 36
interchangeabilité des mots d'un champ conceptuel 33, 36, 41, 49
lexique-parole 14
lexique-système 14, 15
limites d'un champ conceptuel 13
marqué (membre — d'une opposition) 36, 72
neutralisation d'une opposition 36, 57, 71
non marqué (membre — d'une opposition) 36, 72
oppositif (trait sémantique —) 33, 57, 72
opposition sémantique 14
opposition équipollente 73
opposition neutralisable 36, 72
opposition non neutralisable 73
opposition privative 72

périphérie du champ conceptuel 74
 perspective dont on aborde le contenu sémantique d'un mot 19, 35, 56, 73
 plans des rapports lexicaux 10
 polysémie d'un mot 35, 59, 74
 position de neutralisation 71—72
 rapports associatifs dans le lexique 8, 9
 rapports notionnels 10, 11
 restructuration du contenu sémantique d'un mot 75
 stabilité de la dominante sémantique 69
 stabilité du rapport centre-périphérie 74
 structure du champ conceptuel 10, 12, 13, 15, 70—73
 structure du contenu sémantique d'un mot 18, 22, 57, 67—69
 structure du lexique 8, 10, 11, 15
 structure lexicale élémentaire 7, 13
 subjectivité de l'appréciation des faits lexicaux 14—16
 terme central du champ conceptuel 14, 33, 51, 71, 72
 traits sémantiques distinctifs 18, 33
 trait sémantique central (= dominant) 73—74
 trait sémantique secondaire (= périphérique) 73—74
 trait distinctif commutable 33, 68
 trait distinctif constant (= commun aux expressions constituant le champ conceptuel) 33
 trait distinctif de classification 68, 71
 trait distinctif d'identification 68, 70
 trait distinctif de spécification 68, 70
 trait distinctif oppositif 33, 57, 72
 variante contextuelle de la signification d'un mot (= acception contextuelle) 14, 69, 73